Mgin t. 33

GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
MAR 15 1899

6e Année. N° 5. 1er Mars 1899.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Alphonse Daudet	*Notes sur la Vie* (1re partie)	1
André Chevrillon	*Rudyard Kipling.* — I	34
Édouard Estaunié	*Le Ferment* (fin)	75
Marquis de la Mazelière	*Vues sur l'Histoire du Japon*	127
Georges Lafenestre	*La Mort de Pétrarque*	164
Alfred Muteau	*Le Général Pierre Quantin*	168
Charles Sealsfield	*La Malédiction de Kishogue*	183
***	*Vingt années de Politique coloniale*	197

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

LIVRES NOUVEAUX

MINNIE BRANDON, par **Léon Hennique.**

Nos lecteurs n'ont pas oublié cette œuvre charmante, si nouvelle et de forme et de sujet. Toutes les scènes, même les plus inattendues et les plus humoristiques, sont pleines d'une émotion mystérieuse; elles s'évoquent dans les phrases si colorées et si souples de M. Léon Hennique, par petits détails, brusquement apparus, comme des souvenirs dans la mémoire pensive et obsédée encore d'un amoureux. Toutes les moindres choses prennent à ses yeux une importance, même les plus vulgaires; il s'émeut de tout, parce qu'il en veut être ému. Il se crée en lui comme une très douce et très légère ivresse qui défigure, ou même transfigure tout ce qui l'entoure : il se plaît à la prolonger, sans d'ailleurs en être complètement la dupe. Et de là, en ce très subtil roman, ce ton d'ironie si particulier qui donne tant de charme à certaines rêveries sentimentales.

VOYAGE AU PAYS DES MINES D'OR (LE KLONDIKE) par **Raymond Auzias-Turenne.**

On a beaucoup parlé de ce mystérieux pays de l'or. Mais trop de gens n'ont fait que le traverser et ont écrit un livre ou des articles avec des impressions passagères. M. Raymond Auzias-Turenne, si au courant de la vie et des mœurs américaines, donne aujourd'hui au public le livre documenté qu'on attendait. Il nous fait connaître tous ces merveilleux placers de l'Alaska, du Klondike, du Hunker et du Bear, de l'Indian Rivier, les gisements du Bonanza et de l'Eldorado, et, en même temps, il nous raconte, d'un style toujours pittoresque, la vie étrange et dramatique qu'on mène en ces régions glacées. Les fortunes s'y font en quelques jours, avec l'aide heureuse du hasard; mais aussi que de misères, que de privations de toutes sortes pour atteindre seulement le pays! Tout cela revit dans ces pages écrites au jour le jour.

MADEMOISELLE CLOQUE, par **René Boylesve.**

Vieille fille et dévote, pleine de ridicules, mais aussi d'exaltation sincère, et si bonne, si dévouée qu'on lui pardonne tout, mademoiselle Cloque a manqué sa vie de femme. Elle est devenue une petite vieille, proprette et sympathique, éprise d'œuvres charitables et pieuses, et, avec des rentes fort minimes, elle trouve moyen de faire l'aumône et de bien tenir son rang dans le monde. Mademoiselle Cloque a deux grands amours, deux rêves qu'elle n'oublie jamais : une nièce à marier et une cathédrale à reconstruire. On ne peut raconter ici par le détail ce qu'il advient pour elle de ces deux rêves. Il faut dire seulement que le livre est plein de choses exquises, et qu'autour de mademoiselle Cloque l'auteur a su grouper, dans une intrigue simple et attachante, tout le monde provincial, avec tous ses travers.

PREMIERS POÈMES, par **Henri de Régnier.**

Pour tous ceux qui aiment le talent d'un poète, rien n'est plus intéressant que d'aller chercher dans ses œuvres les plus lointaines ses premières inspirations. Encore inquiet de lui-même, il cherche son cœur, il cherche sa forme : sa pensée n'agit point encore assez fortement sur les idées ni sur les choses pour les marquer; ses rythmes hésitent; le vers n'a point encore cette allure toute personnelle qui, plus tard, le fera mystérieusement reconnaître au passage, même isolé. L'auteur a des timidités charmantes; il éprouve à se découvrir une sorte de pudeur délicieuse. Et pourtant déjà il se trouve. Çà et là, un vers, une strophe apparaissent tels qu'il les eût écrits en pleine possession de lui-même et de son talent. Toutes ces réflexions ne manqueront pas d'être faites par tous ceux qui liront les premiers poèmes de M. Henri de Régnier, et comme ce livre contient plusieurs recueils, on suit pas à pas l'effort continu de l'auteur pour renouveler la technique du vers et pour se créer, sincèrement, la forme originale qu'on admire aujourd'hui.

LA SCULPTURE FLORENTINE (première moitié du XVe siècle), par **Marcel Reymond.**

Avec une science persuasive, M. Marcel Reymond, comme le regretté Courajod l'avait fait pour notre art français, a entrepris de prouver pour l'Italie elle-même, et a déjà montré dans la sculpture florentine du XIVe siècle, que « l'art nouveau des peuples germano-latins est le produit de la civilisation créée par l'esprit chrétien..., que l'art antique n'a jamais eu qu'un rôle accessoire dans son développement ». Il en poursuit aujourd'hui la démonstration, avec la même force et la même lucidité, en étudiant les maîtres de la première moitié du XVe siècle, héritiers de cette même inspiration qui, jointe à l'*humanisme*, va faire de l'art florentin du *quattrocento* un des arts les plus intellectuels qui aient existé : Nanni di Banco, Jacopo della Quercia, Ghiberti, Brunelleschi, Donatello, le plus grand de tous; Bicci di Lorenzo, Nanni di Bartolo, Ciuffagni, enfin le tendre Luca della Robbia. D'excellentes photogravures achèvent de rendre plus vivante encore cette belle histoire.

DEVOIR OU FOLIE? par **Marie-Édouard Ghika.**

On aimera en ce livre quelque chose d'exquis et de suranné, comme l'odeur très douce d'un parfum ancien et atténué. L'auteur n'a point voulu forcer notre attention par le choix d'un sujet subtil ou bizarre; il n'a pas cherché à nous éblouir par les artifices d'un style éclatant: il a su nous conter simplement une histoire qui reste très simple. On lira ce livre, comme une de ces œuvres charmantes qu'adoraient nos sensibles aïeules, avec une douce émotion, qui parfois s'attendrit, mais sans inquiétude.

NOTES SUR LA VIE

> Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir.
>
> PASCAL

Homo duplex, homo duplex! La première fois que je me suis aperçu que j'étais deux, à la mort de mon frère Henri, quand papa criait si dramatiquement : « Il est mort! il est est mort! » Mon premier MOI pleurait et le second pensait : « Quel cri juste! Que ce serait beau au théâtre! » J'avais quatorze ans.

Cette horrible dualité m'a souvent fait songer. Oh! ce terrible second MOI, toujours assis pendant que l'autre est debout, agit, vit, souffre, se démène! ce second MOI que je n'ai jamais pu ni griser, ni faire pleurer, ni endormir!

Et comme il y voit! et comme il est moqueur!

*
* *

A une femme. Vos yeux sentent bon : violettes.

*
* *

Quel ennui profond doivent éprouver les épithètes qui vivent depuis des siècles avec les mêmes substantifs! Les mauvais écrivains ne veulent pas comprendre cela ; ils croient que le divorce des mots n'est pas permis. Il y a des gens qui ne rougissent pas d'écrire : *des arbres séculaires, des accents*

mélodieux. « Séculaire » n'est pas laid, mettez-le avec un autre substantif : « mousses séculaires », « jardins séculaires », etc., voyez, il fait bon ménage. Bref, l'épithète doit être la maîtresse du substantif, jamais sa femme légitime. Entre les mots, il faut des liaisons passagères, mais pas de mariage éternel. C'est ce qui différencie l'écrivain original des autres.

*
* *

Je compare volontiers ce qu'on appelle la *philosophie* à un cabinet de ministère : chaque nouveau chef arrange le cabinet à sa façon, change les papiers et les étiquettes de place, fait ce qu'on appelle *un travail de classification*. Rien de plus.

Celui qui s'en va n'a rien emporté ; celui qui arrive n'apporte rien. On parle d'améliorations, de réformes. N'y croyez pas. Classification différente, voilà tout. Chaque nouveau grand philosophe qui nous pousse ne fait que classer nos idées, qu'étiqueter nos connaissances d'une autre façon que son prédécesseur. Classement, rangement, et même dérangement ! Quelques-uns, comme Proudhon, déchirent tous les papiers, crèvent tous les cartons verts, jettent les meubles par la fenêtre... puis ils restent debout, au milieu du cabinet, n'ayant pas même de quoi s'asseoir.

*
* *

Nous avons dans notre vie de singulières minutes d'*absence*, ou de *vision* peut-être, pendant lesquelles tous les objets, idées, choses, personnes se présentent à nous comm isolément, détachés du temps, de l'espace, des circonstances habituelles. A ces moments-là, certains mots nous apparaissent avec des apparences monstrueuses : deux ou trois fois déjà, le mot de *mort* m'est apparu ainsi, comme un grand trou noir, profond de mille lieues, au fond duquel j'aurais très bien vu. A ces moments-là, les gens rencontrés dans la rue nous semblent indescriptiblement comiques, des âmes folles vues à travers un brouillard. Nous-mêmes perdons le sentiment de notre personnalité ; nous sortons de nous-mêmes, et nous regardons agir ce qui était nous... Une fois, l'idée que je m'appelais Alphonse Daudet m'a fait beaucoup rire.

*
* *

Les cuistres chargés d'instruire les enfants oublient toujours qu'*apprendre* n'est pas *comprendre*. Combien y a-t-il de professeurs qui *sentent* le latin? Beaucoup le savent, peu le sentent. Je me souviens toujours du fameux : *Quadrupedante putrem sonitu quatit*...

On nous le citait toujours comme exemple d'onomatopée, et mon maître m'avait persuadé que c'était, à s'y méprendre, le galop d'un cheval.

Un jour, voulant faire peur à ma petite sœur qui craignait beaucoup les chevaux, j'arrive derrière elle et je crie : « *Quadrupedante putrem sonitu*, etc... » Eh bien, la petite n'eut pas peur.

*
* *

Les sens ont des portes de communication entre eux, les arts aussi.

*
* *

Un enfant de quelques jours et un agonisant ont le même souffle, faible et précipité.

*
* *

Entendu une chose bien comique : un comédien racontant la bénédiction de la mer qu'il avait vue en Bretagne : « Ça vous faisait ça dans le dos, puis ça revenait par là, comme ça et comme ça ; puis on s'en allait dans un coin pour pleurer. » (Tout cela pour indiquer qu'il était ému.)

*
* *

Une jolie chose à écrire : un communiqué sous le règne de Néron, communiqué plus féroce que ceux de ce temps-ci : « Ordre de s'ouvrir les veines ». Voir Suétone et autres.

*
* *

On me demande si je ne crois pas que la morale de La Fontaine soit pernicieuse ! Comme si vous me demandiez si la purée de lis ou la fricassée de jasmin est bonne pour

l'estomac. La Fontaine est, comme le jasmin, fait pour être respiré ; ça sent bon, ça ne se mange pas.

*
* *

Que de gens à bibliothèques sur la bibliothèque desquels on pourrait écrire : « Usage externe », comme sur les fioles de pharmacie !

*
* *

Vu une fois dans les Vosges un bois de hêtres au-dessus d'une forêt de sapins ; bois merveilleux tout rose, la moitié des feuilles vert pâle, l'autre rouge, effet charmant.

« Eh bien ! me dit l'inspecteur, c'est un bois qui est condamné, mangé par les charançons : chaque tache rouge, c'est une feuille perdue. »

Tout à fait comme ces jeunes phtisiques dont de jolies rougeurs éclairent les visages quelques jours avant la mort.

*
* *

D'un écrivain faisant son métier de journaliste tous les jours, régulièrement, sans qu'on en parle : « Machine à coudre silencieuse. »

*
* *

Lu cette belle pensée dans Sénèque :

« L'ambitieux » comparé à « ces chiens à qui l'on jette des morceaux de viande et qui les happent au vol, la gueule ouverte, le cou tendu, attendant toujours le morceau qui va venir, et ne savourant pas, ne goûtant pas même le morceau qui passe : insatiables. »

*
* *

Autre de Sénèque : « La gloire marche toujours avec le talent (*virtus*) dont elle est l'ombre. »

Seulement, comme l'ombre des corps, selon la position du soleil, tantôt elle marche devant, tantôt elle vient derrière.

*
* *

Le Serment du jeu de paume ! Comme cela peint bien la

nation française, accomplissant sa plus grande révolution dans une salle de jeu ! J'aurais voulu que David les représentât tous, la main droite tendue, mais avec une raquette dedans.

*
* *

M..., jolie cervelle sans gouvernail.

*
* *

A..., une âme bête à manifestations lyriques.

*
* *

Comparer la langue française à un vieux salon ; les meubles sont les vocables. De ces meubles, aux uns on a laissé leurs housses, et ils se sont fanés sans avoir servi ; les autres, au contraire, ont reçu tous les coups de soleil, tous les Blüchers de la langue s'y sont essuyé les pieds (Vallès et autres) : en somme, on est fort embarrassé pour recevoir dans ce salon-là.

*
* *

Nous avons le même âge, puisque nous avons la même douleur.

*
* *

Quand on veut que les rossignols chantent bien, on leur crève les yeux. Quand Dieu veut avoir de grands poètes, il en choisit deux ou trois auxquels il envoie de grandes douleurs.

*
* *

Visages de paysans couleur de terre.

*
* *

Méfiez-vous des vins trop vieux : ils radotent.

*
* *

Les seuls braves rois qu'ait eus la France sont, j'en jurerais, les rois fainéants. *Nihil fecit,* disent les biographes. Si j'étais roi, je voudrais qu'on en pût dire autant de moi.

*
* *

De mon ami X... : il excelle à être médiocre.

*
* *

On ne doit pas se battre pour n'importe quelle injure ; mais on doit se battre avec n'importe quel homme.

*
* *

Analogie : la race Valois terminée par trois frères, la race Bourbon aussi.

*
* *

V..., une âme ardente dans une enveloppe gommée.

*
* *

Sur D... : il y a un singulier mélange de fantaisie et de réalité dans cet écrivain. Quand il fait un livre d'observation, une étude de mœurs bourgeoises, il s'y trouve toujours un côté fantastique, poétique. S'il fait, au contraire, une œuvre de pure fantaisie, les étoiles elles-mêmes parleront comme des personnes d'aujourd'hui. Toujours entre ciel et terre, sauterelle d'Afrique.

*
* *

Un homme sortant d'une bagarre les yeux pochés, abîmés. On vise toujours à l'œil. C'est ce qu'il y a de plus vivant, de plus éloquent, de plus insolent dans la figure : ça vit d'une vie propre, ça brille, ça attire jusqu'aux tout petits, qui veulent toujours y enfoncer leurs doigts.

*
* *

Je pense, en lisant les *Lettres d'un Voyageur*, que les plus belles ont été écrites en quittant Musset, ça se voit : fantaisie exquise, ailée. Le papillon a passé par là ! Plus tard, quand la dame a fait de la poésie toute seule, elle a écrit le *Diable aux champs* : c'est épais.

*
* *

Quand on est aimé, on ne devrait pas avoir autre chose à faire.

*
* *

Vu par un jour d'été une chose touchante : un papillon égaré en plein soleil sur la place de la Concorde. L'air brûlant, l'asphalte molle, la bestiole s'en allait dans ce Sahara, voletant au ras du sol, cherchant la fraîcheur au-dessus de quelques gouttes d'eau tombées d'un tonneau d'arrosage.

*
* *

Quelques définitions d'une femme :
« Les filles : trois mentons et l'air bête. »
« L'œuvre de Sand : une grande soupe. »
« Les lundis de Sainte-Beuve : ça sent le renfermé. »

*
* *

Opinion de Napoléon sur les membres de ses soldats : des loques.

*
* *

Je me permets de baptiser les irréconciliables (quel gros mot antihumain, prétentieux, annoncier et bien fait pour cette fin du XIXe siècle) : je les appelle des indécousables.

Ces fameux indécousables, il n'y a que ceux-là qui se décousent.

*
* *

Une Allemande méchante, c'est le *vergissmeinnicht* enragé.

*
* *

Tourgueneff, dans ses paysages, vous donne l'impression d'une Russie chaude, brûlée, toute bourdonnante d'abeilles lourdes et gavées. Je crois que, dans toute son œuvre, il ne tombe pas deux fois de la neige.

***

Midi, c'est l'heure critique du jour; trente ans, c'est l'âge critique de la femme. Avant midi, vous ne pouvez affirmer que le jour sera beau; avant trente ans, vous ne pouvez dire si la femme sera honnête.

***

Il disait : « Je conçois très aisément, très vivement! Je compose moins vite, j'écris avec une lenteur désespérante. J'ai trop d'idées : un grand réservoir toujours trop plein, qui n'a pour écoulement qu'un robinet fin comme un cheveu. Je conçois grand, je rends gracieux: un aigle entre dans ma cervelle, puis, frrt..., il en sort trois colibris. »

***

F..., un Provençal qui a eu les mains gelées.

***

Les cœurs les plus secs sont les plus inflammables.

***

Il est des jours où tout ce qui m'arrive a l'air de m'être arrivé déjà, où tout ce que je fais, je me figure l'avoir fait, il y a longtemps, dans une autre vie, dans un rêve, avec le même concours de circonstances différentes. Certaines intonations de certaines paroles mettent en moi l'idée du déjà entendu; certaines couleurs ou associations de couleurs, l'idée du déjà vu. Que tout cela est difficile à dire comme je le sens!

***

Dans la vie, nous n'avons que deux ou trois sensations premières, sensations mères. Toutes les autres ne sont que des souvenirs de celles-là, des seconds tirages de la première impression. Ainsi, le premier pin que j'ai vu, c'est-à-dire avec lequel j'ai vécu, c'est à Fontvieille : tous les pins maintenant me rappellent Fontvieille; toutes les brumes d'automne me rappellent Bures, la vallée de Chevreuse.

*
* *

Pour les œuvres, il devrait y avoir des chambres mortuaires, comme en Allemagne. On y laisserait exposées, pendant quelque temps, les œuvres qu'on croit mortes... et comme cela, on n'enterrerait pas d'œuvres vivantes.

*
* *

Nous autres, nous aimons les choses ; mais elles ne nous le rendent pas. Ce n'est pas juste.

*
* *

J'ai le sentiment du ridicule poussé loin. Le ridicule me fait mal, je ris, mais je souffre ; — sur moi, du reste, comme sur les autres.

*
* *

L'homme qui bat sa femme, puis, tout éreinté de sa colère, s'écrie d'une voix pleurarde : « Monstre de femme ! dans quel état elle m'a mis ! » Comme cette petite soupe aux herbes que se faisait faire le grand-père chaque fois qu'il avait fait une scène épouvantable. Le besoin d'être soigné, dorloté.

*
* *

Un livre qui s'appelle : *Origines de l'Ame*. C'est tout à fait l'histoire des sources du Nil, que tout le monde a découvertes et qui sont encore à découvrir : les sources du *Nihil*.

*
* *

Consoler quelqu'un, c'est prêter pour qu'on vous rende.

*
* *

Rien d'ennuyeux comme les relations de voyage, rien de charmant comme les impressions. Le précis, le flottant.

*
* *

Ah ! ces gens qui disent tout ! les piètres écrivains !

⁂

Le verbe, c'est l'os de la phrase. Michelet désosse ses phrases, les Goncourt parfois aussi.

⁂

Nature expansive, sans regarder où tombent ses expansions. Ce n'est pas se donner, c'est s'abandonner.

⁂

Il y a des âmes de garenne et des âmes de chou.

⁂

Les Méridionaux ne disent pas : « Je l'aime ! » mais : « Il m'aime ! Ah ! comme il m'aime ! »

⁂

Après la mer, c'est la forêt de Fontainebleau qui m'a le plus impressionné. Effet de grandeur presque identique.

Je l'ai vue par un jour d'automne; le Bas-Bréau était tout en or sous un ciel noir et bas à toucher avec la main. Mais la forêt s'éclairait elle-même de sa propre lumière, les fonds d'allées tout en feu.

Je sais maintenant ce qu'est la lumière du Nord : les objets y rayonnent comme d'eux-mêmes et d'une façon toute concentrée, le soleil n'y est presque pas, les couleurs dansent distinctes, ce n'est plus notre grand éparpillement, l'effervescence du Midi. Tout ceci encore très vague dans ma tête, mais je sens que j'arrive à comprendre : dans le Midi, la lumière est sur les objets ; dans le Nord, elle est au dedans.

⁂

On me faisait remarquer, un jour, le côté provincial de Balzac découvrant le grand monde parisien : il décrit avec une imagination de provincial ébloui un monde qu'il n'a jamais vu. Que ce monde soit réel à l'heure qu'il est, c'est

possible, mais la vie alors a copié le roman ; ces choses-là ne sont pas si rares que l'on croit.

Pour le cas présent, voici ce qui s'est passé, vraisemblablement : la Russie, où les romans de Balzac ont eu d'abord le plus de succès, a imité les mœurs parisiennes et *highlifeuses* de ses livres, puis les mœurs appliquées là-bas, et qu'on croyait vraies, nous sont revenues ensuite (telles les comédies de Musset), et nous les avons accueillies et adoptées maintenant. C'est de la circulation vivante.

⁂

D'un philosophe poncif et solennel : « Prud'homme au cap Sunium ».

⁂

Idée de comédie assez amusante, dont j'ai donné le titre ailleurs : *La Maison du Voisin* ; des gens qui passent leur temps à critiquer ce qui se fait dans la maison voisine, et, tout en critiquant, font exactement la même chose.

⁂

Lu l'histoire de 1848 par Louis Blanc. Livre honnête, mais ce qui me frappe surtout, c'est la petite taille de l'auteur : il est toujours sur une table, sur une chaise, sur les épaules, passé de main en main, et quelle admiration pour les hommes de grande taille ! on dirait une révolution à Brogdingnag racontée par un Gulliver chef de parti.

⁂

Que l'œuvre soit littéraire, et qu'on ne voie pas la main du littérateur.

⁂

Il y a un âge terrible et bête et vilain, c'est l'âge de la mue, de onze à treize ans ; l'enfant dégingandé, gauche, avec des tics, des aplombs, une voix fausse, criarde : l'âge ingrat! Dire qu'on a cet âge-là en littérature.

*
* *

Dans la musique de Chopin, tous les traits, rapides, contournés, enjolivés, semblent des brandebourgs : jolie musique à brandebourgs noirs.

*
* *

A joindre aux observations sur les comédiens, l'arrivée de celui-ci dans sa maison ruinée par la guerre. L'émotion était sincère, mais c'était joué comme une scène au théâtre : les bras croisés, la tête haute, le regard circulaire ; puis, demi-tour, la larme au coin de l'œil enlevée du bout du doigt, et reprise de la première position, tête en face, regard haut et ferme cette fois, avec piétinement du pied gauche et petit fredon contenu du bout des lèvres : « Tiens-toi, mon cœur ! » Tout cela réglé, mis en scène avec une précision, un convenu... et pourtant l'émotion était réelle, mais comme c'était peu touchant !

*
* *

Chose bizarre : toutes les fois que je me trouve à côté d'un de ces sentiments mal exprimés, exagérés ou faux, je me sens rougir et je louche comme si je mentais.

*
* *

Dans l'étude que je veux faire de l'homme du Midi, je rencontrerai bien des similitudes avec celle sur les comédiens : l'homme de Nîmes et l'homme de la Porte-Saint-Martin.

*
* *

En avant des grand'gardes, parmi les maraudeurs et les francs-tireurs, dans cet abandon complet de soi et des autres, ce grand lâchez-tout, flairé je ne sais quelle odeur de débauche sanguinaire et cadavérique.

*
* *

Le contact perpétuel de la mort, la vue du sang et des cadavres, quand elle n'élève pas l'âme, la bestialise.

Le mot du zouave après Reichshoffen : « Il y avait de la viande ! »

*
* *

Le danger est une ivresse qui dégrise.

*
* *

Comme tous les tableaux de bataille sont bêtes ! Les soldats ne devraient être que l'accessoire, tant le paysage tient toute la place : une bataille, c'est un bois, c'est un ravin, une rue ou un champ de choux avec de la fumée.

*
* *

Joli mot de Gambetta aux francs-tireurs qui se proposent pour une mission : « Vous êtes bien jeunes ! » Un truc pour se donner à lui-même l'air vieux.

*
* *

Un cas singulièrement romanesque s'est passé dans notre quartier. Une famille bavaroise habitait la France depuis quelques années ; le fils, s'étant fait naturaliser Français, pris par la mobile ; le père, obligé de quitter Paris comme Bavarois, enrôlé dans la landwehr et revenant sur Paris dans l'armée ennemie.

*
* *

Observation sur les comédiens : un d'eux, enrôlé dans les francs-tireurs, moins par bravoure vraie que par amour du galon, car il est officier, et pour la joie de saluer et d'être salué militairement ; s'en allant dans les cafés avec son sifflet de franc-tireur, dont il ne se sert jamais, du reste, en campagne, mais pour terrifier des bourgeois en leur montrant comment on fait là-bas dans la tranchée.

*
* *

Un beau poltron, c'est ce pauvre fou qui, sur la route de Fontenay, crainte des obus, n'osait jamais parler à quelqu'un ni s'arrêter, de peur de faire un *groupe !* Les Prussiens tirent sur les groupes !

⁂

On me parle d'un officier de la garde nationale qui a été décoré comme blessé à l'affaire de Montretout. Or le drôle s'était blessé, au vu et au su de tout le bataillon, en défonçant un tonneau de lard.

⁂

Une chose bien touchante, c'est la rentrée du peintre L..., chez lui. Blessé à la Malmaison, puis fait prisonnier, il revient après deux mois, sans prévenir. Sa femme pleurait, se désespérait. Un soir, elle entend qu'on l'appelle dans l'escalier, une voix faible et lointaine : est-ce un rêve ? Elle sort avec son enfant sur les bras, se penche, regarde et voit L... avec ses béquilles, assis sur l'escalier, et qui, affaibli par l'émotion et la fatigue, ne peut aller plus loin, reste là à pleurer de joie... Quelle scène admirable ! Pendant plus d'un quart d'heure, ils se sont regardés en pleurant, puis ce furent des baisers à s'étouffer, ou plutôt à étouffer le mioche, qui, sans rien comprendre, regardait vaguement ce grand monsieur qui revenait avec des bouts de bois sous les bras.

⁂

Mettre dans l'étude sur l'homme du Midi l'exagération des regards qui s'enflamment à propos de tout, de la parole qui accentue tout, donne une valeur à tous les mots, à toutes les lettres ; quand ces gens-là disent : « mon estomac », c'est « mon estomack ». Ça ne fait plus l'effet d'une chose humaine, mais d'un monstre de guerre, quelque chose comme le *Merrimac*.

⁂

Condamné à mort ! Un monsieur entre au café : « J'arrive de la campagne », dit-il, et il se mêle à la conversation : on parlait du jugement du conseil de guerre sur les gens du 31 octobre. « Ah ! demande le monsieur, vous avez des nouvelles ?... Qu'est-ce qu'il y a ? — Il y a trois condamnés à mort : Blanqui, Flourens et un autre. — Son nom ? — Un tel ! » L'homme dit : « Bah ! mais c'est moi ! » Il reste

un moment indécis, puis, tapant sur la table : « Garcon, un bock ! » Pourtant, il n'acheva pas de boire, serra les mains de ses amis avec des regards à droite et à gauche, puis disparut par le passage.

***

Le général, — on l'appelait le général, ce vieil employé en retraite : un des premiers fusillés quand les troupes sont entrées dans Paris.

***

Contre-coup du siège de Paris : ces Parisiens déportés en province, loin de leurs petites rentes ou pensions, mourant de faim avec dignité, endurant des souffrances encore plus terribles au milieu de la population si bien nourrie.

***

Tirer parti de ce mot d'un sous-préfet de l'Empire, après Forbach et Reichshoffen : « J'ai un franc-tireur ; sur quel corps faut-il que je le dirige ? »

***

Tambour qui passe dans le village : « A vendre, dimanche prochain, un lot de guérites prussiennes, dans la mairie de Draveil ! »

***

Joli type, l'homme qui était avec moi dans le wagon quand je me suis sauvé de Paris, après la Commune. A mesure qu'il s'éloignait des fortifications, il devenait insolent, provocant, terrible aux communards. Il les avait tous menacés de les passer à la baïonnette. Bien curieux aussi, ce wagon silencieux pendant un grand quart d'heure, puis le « ouf » de soulagement, après Choisy-le-Roi.

***

La femme du général Eudes : gants à huit boutons, comme l'Impératrice.

*
* *

Scènes de l'Insurrection : — entrée des Versaillais dans Paris. — Un fédéré, couché à l'ambulance, monte sur le toit, tire la première estafette qui passe dans la rue. Maison cernée, femmes en face, derrière une persienne, regardant. Quelque chose de blanc, descendu par les soldats : c'est le fédéré en caleçon. Face blême, beau garçon frisé, fusillé au coin de la rue Blanche. Toutes les cocottes regardant ce beau cadavre.

*
* *

Autre : un convoi de prisonniers, montant l'avenue de Clichy, mené par des chasseurs. Un gros homme, vrai Midi, suant, soufflant, avait peine à suivre. Deux chasseurs s'approchent, lui attachent des longes à chaque bras, autour du corps, et galopent. L'homme veut courir, tombe; on le traîne, masse de chair sanglante qui râle, murmures de pitié dans la foule : « Fusillez-le plutôt ! » Un des chasseurs arrête son cheval, s'approche et allonge un coup de carabine dans le paquet de viande qui grogne et gigote. Il n'est pas mort... L'autre chasseur saute de cheval, lui envoie une nouvelle balle. Cette fois, ça y est. Le malheureux reste là, énorme, épaté.

*
* *

Histoire racontée par le gardien du Père-Lachaise. — Le mari disparu pendant la Commune; la femme, qui croit le reconnaître à la Morgue, achète un terrain, met une grille, un entourage. Puis le mari, le vrai, revient; il faisait la noce depuis quinze jours, en bordée. Le voilà furieux de la dépense faite, et surtout de ce qu'il ne pouvait déménager l'autre de son terrain. Défendu d'y toucher.

*
* *

Monselet assiégé. Jolie physionomie de Monselet, pendant le siège de Paris : très sensuel, très gourmand et très héroïque, voulant bien donner sa peau pour la patrie, mais sans souffrance et surtout sans ridicule. Or Monselet a du ventre :

apprendre l'exercice, c'était dur! Il se faisait donner des leçons à part : « Portez armes! » avec des bras trop courts. Il ne se décida à venir à la compagnie qu'une fois qu'il connut bien la mécanique, et il faisait l'admiration des hommes par sa bonne tenue sous les armes et son formidable coup de fourchette.

*
* *

Flourens, à la gare de Montgeron, un Horace à la main : échange de politesses avec le chef de gare; il venait de passer quelques jours auprès de sa mère. Le train le remporte dans son tourbillon loin du petit jardin de la station, les yeux pleins des prés embrumés, si calmes au soleil levant.

Je ne l'ai plus revu que là-bas dans cette salle, exposé, son coup de sabre du capitaine de gendarmerie au travers de la tête.

*
* *

C'est une chose terrible quand on a connu les gens et puis qu'on vous dit : « Un tel a été fusillé! » On voit la grimace, le geste de guignol de l'homme frappé qui tombe, on entend sa voix.

*
* *

Pas d'appel banal à la pitié, mais au nom même de notre égoïsme, de notre repos à venir, ne soyons pas implacables : c'est ainsi qu'on éternise tout... Si vous pouviez écraser jusqu'à la troisième génération de ces gens-là, — mais non, vous ne le pouvez pas. Les Marat, les Maroteau de l'ordre sont plus terribles encore... ils parlent de tuer, de fusiller au nom de la morale, etc... Travaillons tous pour que ces choses-là ne recommencent pas.

*
* *

Même dans les plus terribles batailles, à la guerre, la mort est une éventualité, un accident.

*
* *

Ceux qui sont morts pendant ces journées tumultueuses sont morts comme on s'en va des salons : à l'anglaise.

1er Mars 1899.

*
* *

Ç'a été la guerre des nègres, Saint-Domingue avec ses cruautés, les orgies du Cap, Dessalines, Toussaint-Louverture, singes en généraux, bals burlesques d'orangs-outangs atteints de satyriasis, etc... Vis-à-vis de cela, je suis comme un planteur honnête, enfermé dans sa plantation, et qui verrait brûler ses cannes à sucre, etc... Des envies de leur fiche des coups de fusil, et en même temps : « Pauvres nègres ! Pauvres diables !... »

Ils ont la naïveté, l'ignorance des nègres : ils seront plus malheureux émancipés, crèveront de faim, si les blancs ne s'en mêlent pas. Il faut que le blanc s'en mêle, fasse la part du feu, montre au nègre qu'il n'est plus esclave et ne doit plus se laisser aller aux suggestions des métis.

Ceux-là sont les plus féroces. Le nègre, lui, avec ses lèvres lippues, tue et brûle, mais il a quelquefois des mouvements de bonté : dans la terrible guerre des nègres, au Cap, à Saint-Domingue, on a vu des noirs sauvant leur maître, jamais un métis. Le métis a du sang blanc dans les veines, et on dirait qu'il puise là dedans une nouvelle rage.

Dans cette terrible guerre qui a bien des analogies avec les révoltes d'esclaves, mêmes procédés, mêmes folies : ce sont les métis, les A..., les V..., demi-ouvriers, demi-bourgeois, qui ont commis le plus d'atrocités.

*
* *

Devant le Bourget, un fossé de grand'garde, Pujol, du Gymnase, sergent aux francs-tireurs. Et tout à coup près de moi, un franc-tireur cocasse, hirsute, qui me dit : « Je suis Gorski. Vous rappelez-vous un bal d'enfants à Lyon?... les Mouillard?... » Plus jamais revu, plus jamais pensé à lui, et l'autre nuit, dans une fièvre d'*ægrisomnie*, cette pâlotte silhouette debout devant moi : « Je suis Gorski ».

*
* *

L'ivresse d'être dans le rang, simple unité de l'opération ;

c'est ainsi que j'ai senti battre le cœur du peuple de Paris que j'ignorais absolument.

*
* *

Le pays, ce qu'il pense. Tant de peines pour aller jusqu'au fond, pour agiter ces couches ultimes. Le vent est tombé, la tempête calmée depuis longtemps, que tout frémit encore au-dessous.

*
* *

L'obus dans les fossés du fort de Gravelle. La peur basse, minute inoubliable. Danger nouveau, peur nouvelle.

Debout, couché. Ces deux façons si différentes de voir la bataille; — Tolstoï a indiqué superbement cela, mais je voudrais l'exprimer aussi dans la vie comparée à une bataille, vision différente : ou bravoure ou *timorité*.

*
* *

Faire un portrait de Bazaine en prenant l'Algérie comme point de départ. Débraillé moral, contact de l'Orient, mœurs primitives, bureaux arabes, bride sur le cou. L'Espagne aussi a joué un grand rôle dans sa vie.

*
* *

Un beau mensonge! Quelque chose à faire avec cette situation très dramatique d'un honnête homme à qui la vie impose l'obligation de mentir, et qui, en ne mentant pas, se déshonore.

*
* *

Conte pour Noël : histoire d'une petite pauvresse qui a pour souliers de vieux souliers de grande personne ; elle les pose devant la cheminée, Noël s'y trompe et, croyant que c'est à une femme, ne met rien dedans,

*
* *

— Pourquoi tes chansons sont-elles si courtes? disait-on à l'oiseau, tu n'as donc pas beaucoup de souffle?

— J'ai surtout beaucoup de chansons, et je voudrais les dire toutes.

Comme tout se tient! par quel fil mystérieux nos âmes sont liées aux choses! Une lecture faite dans un coin de la forêt, et en voilà pour toute la vie. Chaque fois que vous penserez à la forêt, vous reverrez le livre, chaque fois que vous relirez le livre, vous reverrez la forêt. Pour moi qui vis beaucoup aux champs, il y a des titres d'ouvrages, des noms d'auteurs qui m'arrivent dans un enveloppement de parfums, de sons, de silences, de fonds d'allées. Je ne sais plus quelle nouvelle de Tourgueneff est restée dans mon souvenir sous la forme d'un petit îlot de bruyère rose un peu fanée déjà par l'automne.

En somme, les belles heures de notre vie, l'instant fugitif où l'on se dit les larmes aux yeux : « Oh! que je suis bien! » — ces moments-là nous frappent tellement que les moindres circonstances environnantes, le paysage, l'heure, tout se trouve pris dans le souvenir de notre bonheur, comme un filet que nous ramènerions plein de varechs, de lotus brisés, de roseaux rompus, et le petit poisson d'argent au milieu qui frétille.

*
* *

Champfleury aura beau faire des romans, il restera toujours un auteur de pantomime : ses personnages n'ont que des gestes.

*
* *

J'ai vu des poissons qui, en mourant, changeaient de couleur cinq et six fois de suite. Une agonie riche de tons nués comme un crépuscule d'Orient.

*
* *

Il disait : « J'ai passé ma vie à étouffer mon père au dedans de moi, je le sentais se réveiller à chaque instant avec ses manies, ses colères. » Et, très préoccupé de cette crainte des ressemblances, il avait remarqué que lorsqu'il se laissait aller à ces mouvements héréditaires, le masque s'en ressentait et sa figure prenait toutes les expressions de la figure paternelle.

*
* *

Race de grillons, toujours sur la porte, et toujours chantant; méridionaux.

*
* *

Pourquoi cette musique folle et amoureuse de Rossini a-t-elle pour moi une saveur de volupté et de mort? C'est tout au fond, tout au fond de moi, mais toujours ces airs trop voluptueux me laissent cette impression si vibrante et si fugitive !

*
* *

Faisant suite aux observations de ma femme sur la lumière, et à mes notes sur la forêt de Fontainebleau.

Étude de lumière sur les fleurs de mon petit jardin : visage des roses qui pâlit ou qui flambe selon l'état du ciel. Quand le temps devient noir, quand le crépuscule arrive, le genêt s'allume et éclaire tout le jardin : on pourrait lire à sa lumière. Les nappes blanches des thlaspis étincellent, le jardin s'illumine lui-même, fait feu de toutes ses couleurs, vit de sa propre lumière.

*
* *

En jouant du Weber, fenêtres ouvertes à sept heures du soir en juin, J... disait que la musique de Weber agrandissait le paysage et que cette nature familière devenait solennelle. Encore d'elle : « Comme ça va bien ensemble, l'eau et les fleurs ! comme les fleurs aiment l'eau ! »

*
* *

Vanité qui se localise : tel grand homme ou puissant parvenu sera moins sensible à un grand triomphe qu'à une petite satisfaction de vanité en tel endroit, dans tel petit coin de rue de son village.

*
* *

Prenez garde, à force d'être artistique, de n'être plus original.

*
* *

Quelque chose à faire avec l'employé de ministère qui envoie à son ami un : « Que je m'embête ! » — timbre, met une grande enveloppe, confie à un lancier qui part au grand galop avec son pli, le défend contre les insurgés avec un courage héroïque, et tombe en le défendant.

*
* *

L'auréole ! Un dieu qui perd son auréole.

*
* *

Trois rétameurs s'en allant sur la route, casseroles luisant au soleil ; ils crient à tour de rôle : « A rétamer ! » le premier bas, l'autre un peu plus haut. le dernier, un tout petit, avec une voix glapissante. Chaleur lourde, route poussiéreuse et silencieuse, pas de maisons, des arbres, des buissons ; c'était touchant.

*
* *

Il y a des rieuses sans gaieté.

*
* *

Encre sympathique, qui n'est visible qu'à la chaleur d'un foyer. Ma femme disait qu'elle voudrait écrire ses livres de cette encre-là : ils ne seraient lisibles qu'à la flamme, compris que par les natures lumineuses.

*
* *

Une belle comparaison à tirer de ces étoiles qui sont peut-être mortes, éteintes depuis des milliers d'années et dont la lumière dure et durera encore pendant des siècles. Image du génie défunt et de l'immortalité de l'œuvre. Il semble qu'Homère chante encore.

*
* *

Télémaque. — Un jeune homme envoyé par sa mère auprès

d'un vieil ami pour qu'il devienne le Mentor de ce jeune homme; mais le vieux est moins raisonnable que le jeune, et, ici, c'est Télémaque qui mène tout, qui tire Mentor d'un tas de mauvaises affaires, bien que l'autre se croie rempli d'expérience.

*
* *

Quelle *alma parens* que la terre! On l'écorche, on la troue, on la fend, on la meurtrit, on la bouleverse; ce sont les grands coups de sabre de la charrue, les ongles cruels des herses, les pioches, les pétards, les mines. Un égratignement, un écartèlement continuels. Et, plus on la torture, plus elle est généreuse, et, par toutes ces blessures ouvertes, elle nous donne à flots la vie, la chaleur, la richesse.

*
* *

Une belle page à écrire : la bataille de Rosbach, racontée par un garde française ou par le perruquier du maréchal de Soubise. Le camp des femmes, actrices, courtisanes, parasols, perroquets, chiens.

*
* *

La mère de X..., essayant sur ses enfants des champignons douteux, attendant au lendemain pour en manger, quand elle voit que, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, personne n'a été malade.

*
* *

Même famille, tous frères, sœurs, profitant de la vente de X..., pour vendre un tas de hardes, de meubles hors d'usage, qu'on fait passer sous le couvert de la femme célèbre.

*
* *

Même famille : de toute la succession, ils n'ont gardé qu'un fauteuil, et, pour prouver qu'il est authentique, venant bien de la vente, ils lui ont laissé l'écriteau de l'expertise.

*
* *

A mettre dans les « Femmes d'artistes » : Y..., le grand

porteur de lyre, l'Apollon ceint du vert laurier, chargé de parapluies, de socques et de fourrures, attendant sa femme à la sortie du théâtre.

*
* *

Des nerfs : ni convictions, ni opinions, ni idées, des nerfs. C'est avec cela qu'il juge. Il y a des jours où ses nerfs ont du bon sens.

*
* *

Quelquefois un nuage passait sur le soleil, et l'on voyait cette grande ombre filer sur la plaine en courant, comme un troupeau serré.

*
* *

Une nuit d'été. Brise tiède. Les étoiles, comme des larmes, tremblaient à la face du ciel. Tout à coup, un soupir d'une mélancolie profonde traversa la nuit : quelque chose comme une corde de guitare brisée. Cela passa roulé dans une odeur mourante de citronnier. C'était le dernier souffle, le dernier soupir de la race latine.

*
* *

Quelle chose singulière que l'atmosphère des foules ! Comme cela vous prend, vous emporte, vous transporte, vous soulève ! Nul moyen de rester froid, nul moyen de résister, à moins de le faire avec violence.

*
* *

Certains poètes, quand ils veulent écrire en prose, ressemblent à ces Arabes qui, à cheval, sont grands, élégants, beaux, agiles ; une fois à pied, vous voyez à peine des hommes, empaquetés, veules, flasques.

*
* *

La bêtise est une fissure du crâne par où le vice entre quelquefois.

*
* *

Il y a, de Mendelssohn, des romances sans paroles qui vibrent comme des voix sur l'eau.

*
* *

Il faudra que je revienne à ce beau sujet du suicide héréditaire. Deux frères. Le père s'est tué, le grand-père s'est tué : la même mélancolie insurmontable s'empare des fils à peu près vers le même âge. Ils s'aiment tous les deux beaucoup : c'est cet amour qui les sauve. La mère leur a dit à chacun les craintes qu'elle a pour l'autre. En écoutant les confidences maternelles, chacun se dit : « Pauvre femme, elle ne se doute pas que c'est aussi ce que j'éprouve. »

Mais ils se mettent à se surveiller mutuellement, à essayer de se distraire, à se garder contre la mort, si bien que, sans y prendre garde, l'un voulant préserver l'autre, tous deux arrivent à se guérir. Je vois cela dans un pays sauvage, vieux domaine, familial et romantique.

*
* *

J'ai vu, dans un petit village qu'on appelle Saint-Clair, une chose assez saisissante. L'église, le presbytère, l'école, le cimetière, tout se tenait. Et je pensais à une existence qui aurait pu se passer là dedans tout entière, depuis le baptême jusqu'à la mort.

*
* *

Les journées si longues, et les années si courtes !

*
* *

Il y a des gens qui ne voient rien, qui peuvent aller partout impunément. Le mot charmant de C..., arrivant d'Australie, et qui, interrogé sur l'aspect du pays, les mœurs, etc., en revenait toujours à vous dire : « Devinez combien les pommes de terre ?... »

*
* *

A mettre quelque part l'intonation de B. d'A..., payant un billet de vingt-cinq francs dans sa petite chambre meublée, et demandant d'une voix emphatique : « Ordre de qui ? — Ordre Nivière, répondait le petit vieil encaisseur. — Très bien ! » On se serait cru dans un grand comptoir, à Calcutta.

⁂

C'est quelque chose de très touchant à voir sur le pont des navires, les Arabes en guenilles partant pour Alexandrie : ils font leurs dévotions sans rien dire, sont malades silencieusement, reçoivent la pluie, le vent, des coups de mer... Puis ils débarquent, s'en vont par bandes, meurent en route, prient cinquante jours afin de se purifier : tout bon musulman doit faire une fois en sa vie l'effort de ce voyage.

Quelques-uns l'entreprennent en grands seigneurs, la plupart en pauvres, s'embarquent sans le sou, sèment leurs cadavres tout le long de la route.

Mais, quand on revient, que d'histoires à raconter, les yeux encore éblouis des lampes de vermeil dans la fraîcheur des mosquées ! Ils en restent ravis pour toute leur existence.

J'en connais, moi, qui tentent aussi ce voyage à la Mecque, toujours beau et glorieux en tout cas, même lorsque l'on tombe en route ; et ceux qui n'ont pas fait dans l'Art cet effort-là, qui ne se sont jamais embarqués pour le chanceux et long voyage, ceux-là n'étaient pas de vrais artistes.

⁂

Quelque chose à trouver dans ce proverbe de chez nous : *Gau de carriero, doulou d'oustau* (joie de rue, douleur de maison). Et comme c'était bien le Midi qui devait trouver ce proverbe-là !

⁂

Pauvre pays ! La France joue un singulier rôle en Europe. Dans les nuits obscures, des hommes s'en vont avec un falot, et c'est celui qui porte la lumière qui y voit le moins. La France joue en Europe ce rôle périlleux : elle marche en avant des autres nations, les éclaire, mais, éblouie par son son propre feu, roule dans les fondrières, marche dans les flaques.

⁂

Remarqué une chose bien comique : dans les petites existences, étroites, besogneuses, où se joue un seul et continuel

drame, le drame du pain, il y a toujours un nom qu'on entend revenir fréquemment, celui de l'homme à argent, du monsieur bien placé de qui tout dépend, qui, s'il voulait, pourrait tout changer ; ce nom va, vient, circule dans la maison, prononcé par toutes les bouches avec des intonations différentes. La femme et jusqu'aux enfants le répètent familièrement, sans même y ajouter le mot de *monsieur ;* ils ne l'ont jamais vu, ça ne fait rien. « As-tu demandé à Dupont ? Ah ! si Dupont nous avançait cet argent !... » — « Je vais chez Dupont », dit le mari quand il sort, et la femme en s'éveillant : « Tiens ! j'ai rêvé de Dupont, cette nuit. » Le tout petit, qui sait à peine parler, prononce le nom : Du... pont. »

*
* *

On ne se moque parfaitement bien que des ridicules qu'on a un peu.

*
* *

Abus que l'on fait dans les discussions parlementaires du mot *mépris,* depuis la fameuse parole de Guizot. Ah ! que de choses comiques dans ces mœurs de la Chambre ! Quel joli roman à la manière anglaise on ferait avec les *Scènes de la vie parlementaire !*

*
* *

Dire la pitié que m'inspirent les petits marchands qui ne vendent jamais.

*
* *

Il disait qu'il ne manquait pas de volonté ; seulement il la quittait quelquefois comme une cuirasse lourde et gênante, bonne seulement pour les jours de bataille.

*
* *

Une fantaisie héroïque racontant ceci :

Le roi de Bohême, aveugle, est venu mettre son épée au service de la France, attaquée par les Anglais. Il fait attacher son cheval entre ceux de ses deux fils, et frappe à tâtons d'estoc et de taille. « Menez-moi au milieu des ennemis, dit-il

à ses fils. Y sommes-nous? — Oui, monseigneur. » Il frappe, puis il parle à ses enfants; rien ne répond : morts tous deux.

*
* *

En vieillissant, les grands artistes, les conquérants de peuples et de cœurs, les femmes très belles, tous les triomphateurs sont atteints d'un ennui, d'une mélancolie du déclin que je raconterai un jour.

*
* *

Ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres.

*
* *

L'idée fixe. Prenez un homme droit, naïf, inculte, à qui l'on a fait une injustice et qui veut obtenir réparation : il s'entête, se ruine, perd le sentiment de la famille, de l'humanité, tue, incendie. En révolte contre la société tout entière.

*
* *

Dans les derniers temps de sa vie, le vieux Livingstone, pris d'une sorte de délire ambulant, errait au hasard, campait çà et là, puis se remettait en route sans projet ni boussole : c'était le somnambule du voyage. Dans le domaine de l'idée, la vieillesse de notre grand Hugo me fait songer à cela.

*
* *

Cette publicité qui gêne et qui outrage, et on meurt quand on ne l'a plus.

*
* *

Je prends note en passant de l'aveu si navrant, si comique, de madame Roland à son mari, de sa passion tout idéale pour Buzot. La douleur du vieux, le cruel malentendu, la vie gâtée pour toujours. Et la conclusion de Sainte-Beuve : « N'aurait-il pas mieux valu tromper son mari et ne pas le lui dire? » Moi, j'y sens autre chose, la vengeance inconsciente de la femme qui fait un lourd sacrifice en restant

honnête, et veut que le vieux mari, obstacle à son bonheur, souffre avec elle.

*
* *

L'histoire : la vie des peuples.
Le roman : la vie des hommes.

*
* *

Trouvé, à N..., un ancêtre, artiste charmant, droit et vert, sous ses quatre-vingts ans. Je lui fais feuilleter sa vie passée, remuer les antiques poussières de sa mémoire.

Souvenirs admirables : David, avec sa joue gonflée, tout de travers, la bouche pleine de bouillie, exigeant de ses élèves, qu'il tutoie et brutalise, la correction du dessin, l'anatomie d'un doigt, d'un ongle. Puis des visites à la Malmaison chez Joséphine, drapée à la romaine dans ses tissus créoles, entourée d'oiseaux des colonies et de fleurs merveilleuses venues du bout du monde à travers les flottes ennemies qui s'écartaient et laissaient passer les fleurs de l'Impératrice.

Talma traverse aussi ses discours, Talma à la campagne, avec des fantaisies renouvelées du duc d'Antin, bouleversant son parc, et toujours s'endettant et faisant payer ses dettes par l'Empereur.

Tout cela très simplement conté en de courtes haltes dans le jardin en pente, parcouru à petits pas, et toujours, à la fin du récit, un hochement de tête, le regard au loin, un : « J'ai vu cela, moi ! » comme une signature d'authenticité au bas du tableau.

*
* *

Causerie à table sur les premières demeures de l'humanité. Forme ronde donnée à toutes les cabanes, par le monde entier, à la mode du castor, qui, lui-même, bâtit de cette façon. Je pense que l'arbre a donné la forme circulaire des cabanes, avec l'ombre de ses feuilles, comme il a fourni l'idée de la première colonne et de ses chapiteaux, de l'ogive, etc.

*
* *

Beau trait de Gall parlant dans un cours de phrénologie

de l'amativité de la femme, citant une maîtresse qui l'adorait et que lui-même aimait passionnément. Oh! la bonne, l'exquise créature, si dévouée, si tendre! « J'ai son crâne là, messieurs, et, si voulez, nous allons l'étudier. » Puis à l'appariteur : « A gauche, sur le rayon... numéro huit. »

***

Joli type de femme atteinte d'une névrose de timidité telle que ses intimes seuls la connaissent au vrai sens du mot, savent qu'elle est belle, musicienne, exquise ; regardée, entendue, elle est une autre : une contraction de tout l'être. N'a jamais pu faire faire son portrait, armée d'un anneau de Gygès qui la rend invisible à tout ce qui l'intimide. Le mari, intelligent, jaloux, très heureux d'avoir sa femme toute à lui, sourit de pitié en regardant les autres femmes. — A mettre en face, une « femme pour les autres » ; mari vaniteux, passion de galerie.

***

Les romans des Goncourt, d'admirables cartons sur le Modèle au XIXe siècle, la Servante, la Bourgeoise, etc.

***

Banville, ennuyé des banalités de la conversation, les supprimant, les remplaçant par un petit escamotage de parole, sorte d'*et cætera*, pour arriver à la phrase essentielle.

***

Belle image à tirer, dans le monde des idées, de cette récente découverte de la science, que la lumière n'est que le mouvement. Est-ce assez le Midi, cela!

***

La colère. Entre deux êtres unis de cœur, de sang, d'habitude, de père à fils, de frère à frère, elle passe et brise tout ; regards de haine, bouches de haine, à mille lieues l'un de l'autre : « Je ne te connais plus, je te voudrais mort, déchiré

par moi... » Après, oh ! que de larmes, quelle étreinte pour réparer cela ! C'est possible, quand les deux sont violents ; mais s'il n'y en a qu'un, comme l'autre se lasse à la longue !

*
* *

Ne pas perdre l'impression de ce trio de violon, de flûte et de voix de tête montant tout à coup sous ma fenêtre au bord du lac, dans la sonorité de l'air et de l'eau. Cet air italien, d'une facilité divine, cette douceur du jour et de l'horizon... toute mon âme vibrait et montait en chantant. Et comme c'est loin !... A mettre quelque part en écho d'amour fini.

*
* *

Croyant par tradition, convenance, respect hiérarchique. L'ordre social : Dieu là-haut, en bas le cantonnier.

*
* *

Atteint de ce goût des pierres précieuses, que les physiologistes signalent comme une fêlure du cerveau, il passait des heures aux devantures, amoureux d'une opale, noyé, roulé dans ses feux. Puis il écrivit, et les mots lui causèrent une sensation analogue : il les faisait jouer, tinter, miroiter sous ses doigts, s'abîmait en eux !

*
* *

Silhouette de ce X..., qui vient de mourir. Ancien viveur, diplomate, boursier, vieil Africain de la conquête, mangeur de hachisch, catholique fervent, disciple de Dupanloup. Une grande pâleur, les yeux déteints, et tout à coup dedans un éclair fou quand il parlait de religion. Se vantant d'avoir eu tous les vices...

*
* *

Ah ! l'érudition du sentiment, comme elle gêne pour sentir !

*
* *

On *aveugle* une source, on *aveugle* une voie d'eau : c'est

que l'eau, avec son luisant, son mouvement, a bien la vie d'un regard.

*
* *

Plus je regarde, plus je vois et compare, plus je sens combien les impressions initiales de la vie, de la toute enfance, sont à peu près les seules qui nous frappent irrévocablement. A quinze ans, vingt ans tout au plus, on est *achevé d'imprimer*. Le reste n'est que des tirages de la première impression. La lecture d'une observation de Charcot me confirme là-dessus.

*
* *

Ni gai, ni triste, impressionnable : reflet du temps et de la vie.

*
* *

Brave et poltron dans la même journée, selon la disposition de ses nerfs.

*
* *

Pour certaines femmes en vue, — mondanité, vanité, sport, — la charité même est un sport.

*
* *

En remontant vers le Nord, les yeux s'affinent et s'éteignent.

*
* *

L'autorité : un Saint-Sacrement qu'il faut laisser au fond du tabernacle et n'exposer que très rarement.

*
* *

Il me disait, littérateur et sincère : « Tout ce que j'ai de bon sens, de clairvoyance, de conduite de vie, je le mets dans mes livres ; je le donne à tous mes bonnes gens, et je n'en ai plus. » A la lettre.

*
* *

Ça, un poète ? Tout au plus de l'infanterie montée.

*
* *

Un type, ce C... avec ses imaginations forcenées sur les gens, ses inventions de crimes épouvantables. Et il dit des noms, répète et grossit tout, commère tragique et fabuleuse.

*
* *

A noter : la tristesse, l'effarement de mon grand garçon qui vient d'entrer en philosophie et de lire les livres de Schopenhauer, de Hartmann, Stuart Mill, Spencer. Terreur et dégoût de vivre; la doctrine est morne, le professeur désespéré, les conversations en cour désolantes. L'inutilité de tout apparaît à ces gamins et les dévore. J'ai passé la soirée à ranimer, à frictionner le mien ; et, sans le vouloir, je me suis réchauffé moi-même.

Toute la nuit ruminé là-dessus. Est-ce un bien de les initier aussi brusquement? Ne vaudrait-il pas mieux continuer à mentir, laisser à la vie le soin de les désillusionner, d'enlever le décor pièce à pièce?

*
* *

J'indique en passant le manque qu'a fait dans mon éducation l'absolue absence d'algèbre et de géométrie, mon année de philosophie tronquée et sans direction. De là ma répugnance aux idées générales, aux abstractions, l'impossibilité où je me trouve d'avoir une formule quelconque sur toute question philosophique. Je ne sais qu'une chose, crier à mes enfants : « Vive la vie! » Déchiré de maux comme je le suis, c'est dur.

Quant au tout petit, six ans, il a passé le déjeuner à interroger sa mère, car celui-là ne croit qu'à la mère et se tourne toujours vers elle, a demandé ce que c'était que la mort, et l'âme, et le ciel ; comment on pouvait être à la fois sous la terre et dans le bleu. Des éternelles délices promises, une seule chose l'a touché, l'idée de revivre pour ne plus mourir jamais : — « Ça, c'est mignon! » et il a mangé sa côtelette avec infiniment d'appétit.

ALPHONSE DAUDET

(A suivre.)

RUDYARD KIPLING

I

Le plus notable événement des douze dernières années dans l'histoire littéraire d'outre-Manche, c'est à coup sûr l'apparition de M. Rudyard Kipling. Au moment où poètes, conteurs et peintres cherchaient encore leurs inspirations dans l'art symbolique, dans l'art celtique, dans celui de la France contemporaine et du moyen âge, dans celui de l'Italie préraphaélite, et s'efforçaient d'être nouveaux à force de science, de culture, de sympathie intelligente et déliée, l'Angleterre recevait de l'Inde les premiers contes d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui étonnaient par leur accent impérieux et direct, par leur élan de vie presque dur et raide dans son excès de vigueur, par l'étendue de l'expérience personnelle, par la sûreté de métier dont ils témoignaient. Soudain, les critiques laissaient de côté leurs auteurs habituels, et se trouvaient obligés de s'occuper de ce nouveau venu. Toutes les originalités atteintes à force de recherches et de raffinements poussés jusqu'à la mièvrerie, pâlissaient auprès de cet art brutal et franc comme le rouge clair et cru d'une jaquette de soldat anglais.

En effet, M. Kipling était Anglais d'une façon simple, violente et, de plus, très nouvelle. L'Angleterre qu'il peignait et que son talent manifestait n'était pas celle des chemins

creux et des bruyères du Devonshire ou du Surrey, ni celle des usines noyées dans les brouillards de Londres ou du Lancashire ; c'était cette « plus grande Angleterre » qui commence à se connaître comme un seul être, dont les mers intérieures sont des océans, dont les rives sont les plages et les falaises du Canada, du Cap, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, — l'Angleterre impériale que peuplent des jeunes gens constructeurs de villes et de chemins de fer, missionnaires de la civilisation anglaise, et que l'on rencontre dans les fumoirs de tant de steamers en *tennis shoes*, en casquettes de voyage, la pipe de bruyère à la bouche, buvant leur *whisky and soda*, échangeant des récits de chasse et d'affaires.

M. Kipling lui-même était né dans l'Inde[1]. Il y avait passé une partie de son enfance et de son adolescence. La grand'route de Londres à Bombay, les docks de Tilbury, l'énorme Tamise jaune où se serrent monstrueusement dans la brume couleur de suie, entre les rives de boue gluante, entre les alignements d'usines et de magasins, les chapelets et les paquets de grands steamers noirs, — la joie du bateau qui entre dans son élément et commence à tanguer au rythme de la Manche, le défilé des pâles côtes anglaises et des phares, l'adieu d'Ouessant, dont les feux tournent à l'horizon comme les ailes d'un moulin dans la nuit brumeuse, les grands champs libres de l'Atlantique, ses larges houles massives, ses eaux noires comme du

1. M. R. Kipling est né à Bombay en décembre 1865. Il vint de très bonne heure en Angleterre et retourna chez ses parents dans l'Inde à dix-sept ans, ayant refusé de passer par une des Universités anglaises. A Lahore, où son père habitait, il entra dès son retour à la *Civil and Military Gazette* et y publia ses premiers contes qui plus tard furent réunis sous le titre : *Plain Tales from the Hills*. — *The Story of the Gadsbys, In Black and White* furent aussi écrits à Lahore. C'est vers la fin de 1886 que l'Angleterre commença à connaître Kipling. En 1888, il quitta la *Civil and Military Gazette* de Lahore et, après des voyages dans l'Inde, en Birmanie, en Chine, en Amérique, vint s'installer à Londres où il écrivit *The Light that failed*. Il s'est marié en 1892 et partit presque aussitôt après pour le Japon, puis pour les États-Unis où il habita plusieurs années, venant de temps en temps en Angleterre. Il a récemment visité l'Afrique australe. M. Kipling parle de son père, directeur du musée de Lahore, comme d'un homme d'une surprenante imagination à qui il doit les sujets de ses plus beaux contes. Il est le neveu de Burne-Jones auprès duquel il a vécu à partir de 1896. Cette parenté est remarquable quand on songe que les noms de Burne-Jones et de Kipling représentent deux types d'âme et d'art opposés, le second ayant détrôné le premier qui régnait en Angleterre jusqu'à l'apparition de Kipling.

marbre à force d'être profondes, — les indigos et, le soir, au crépuscule, les tressaillements vineux de la Méditerranée, la chaleur et les bouges de Port-Saïd, la lente et solennelle traversée du canal entre les claires étendues de sables, les torpeurs de la mer Rouge, la directe descente vers le sud rendue sensible par la fuite lente des étoiles familières, — Aden, avec sa désolation de terre incendiée, les mornes splendeurs de l'océan Indien, la subite tombée des nuits poudroyantes d'étoiles après le monooneaveuglement des jours, — l'arrivée enfin aux pays d'humanité antique, nue et fourmillante comme en rêve sous les cocotiers, — tout cela semblait lui être connu comme à nous le voyage annuel au pays de vacances; tout cela il l'avait aimé, il l'avait senti, non pas, comme notre Loti, avec une mélancolie passive et demi-neurasthénique, avec un frisson de douleur et de volupté à l'idée de la mort et des grandes forces éternelles, mais en homme d'action qui ne voit dans ces forces que des résistances pour exercer son effort, aiguiser sa volonté, fortifier sa personnalité, préciser et endurcir son orgueil, trouvant à les combattre le plaisir âpre d'un sport excitant et dangereux, leur demandant des sensations véhémentes et subites, les agressives et brutales ivresses d'un alcool violent, repaissant sombrement son imagination de leurs terreurs et de leurs mystères.

Ces fortes sensations, ces mystères, ces terreurs, de très bonne heure la terre de l'Inde l'en avait rassasié. A peine sorti de l'adolescence, parlant plusieurs langues indigènes, il l'avait, pendant plusieurs années, parcourue en touriste, en vagabond, en bohémien : à Lahore, correcteur d'épreuves et rédacteur d'un journal, il avait passé les nuits d'été où l'on suffoque, dès que *la pankah* s'arrête, à travailler dans le vacarme de l'imprimerie. Plus tard, correspondant du même journal, il avait, à l'entendre, suivi les régiments aux frontières, couché sous la tente avec les soldats, vécu dans l'intimité de Tommy Atkins[1], et il l'aimait à cause de sa force, produit de la nourriture abondante et du grand exercice physique, à cause de sa rudesse disciplinée, de ses simples et puissants instincts batailleurs, de sa passion

1. Nom populaire du soldat anglais.

et de son respect pour les coups de poing, la bière, le *whisky* et la viande. Il avait bu du champagne au *mess* avec les officiers corrects, le soir, en habit, après les parties de polo; entendu les histoires et les légendes du régiment. A l'entendre encore, il avait vu pendre, fusiller et massacrer, et le vertige de la bataille, l'odeur fade du rouge sang huileux, le subit délire de l'homme qui fonce en avant pour tuer lui avaient paru bons. Aussi bien il avait fréquenté le brahme, le mendiant sacré, le babou à lunettes, méprisable malgré sa haute culture, hésitant et obséquieux devant la décision simple, l'énergie froide et sûre de la race conquérante. Le soir, dans les rues étroites jonchées de fleurs, où glissent des pieds nus, dans les échoppes des étroits bazars dont l'atmosphère entête, il avait écouté les classiques et verbeux conteurs indigènes. Il avait vu le Gange jaune charrier les cadavres gonflés, l'orage équatorial enténébrer le ciel et étouffer la terre, l'arrivée subite des pluies diluviennes noyer les routes, fondre et détruire les murs de boue séchée. Il avait senti « l'odeur du grand empire indien quand il se change pour six mois en un enfer ». Les famines qui jettent à terre les squelettes par multitudes, lui étaient bien connues et, de même, les silencieux travaux du choléra qui, par l'été pâmé de chaleur, « vient régler les comptes de la Nature avec un gros crayon rouge », quand la population s'est mise à pulluler trop vite. Il avait assisté aux pèlerinages qui assemblent cinq cent mille Hindous autour d'une tombe sacrée, aux fêtes religieuses qui s'achèvent par des émeutes dans les rues, aux batailles entre les foules hindoues et musulmanes que la police anglaise pousse et disperse à coups de canne. Surtout il avait regardé le grouillement lisse et brun des multitudes asiatiques, sous le ciel blanchi, épuisé de chaleur, et la vie humaine lui était apparue chose abondante et de vil prix. Parce qu'il avait vu se coudoyer les religions et les morales étranges et différentes, il semblait ne reconnaître ni morale ni religion : les idées de cet adolescent sur l'homme et sur la vie étaient singulièrement cyniques et précoces, faites pour secouer le respectable lecteur anglais protestant. A ce lecteur qui le lisait, assis dans sa *bay-window*, après son thé, ses œufs et ses confortables beurrées du matin, ou le dimanche, au

retour du décent service anglican, il enseignait que pour vivre véritablement, il faut ressembler à ces jeunes officiers anglais qui dès vingt-quatre ans, dans l'Inde, en Birmanie, sous le soleil hostile et qui verse la fièvre, en pays mal connu et révolté, détachés avec une poignée d'hommes dont ils ont la garde, ayant charge d'existences humaines, commandent, veulent, décident, et, indifférents à la vue quotidienne du cadavre humain, ont déjà fait fusiller le meneur ou l'espion. A ce même lecteur, il décrivait ce qu'est un champ de bataille, où l'on n'a pas enterré les morts, où les troupeaux d'hommes abattus « retournent en masses à leurs origines ». Il paraissait savourer d'atroces souvenirs : trop tôt il avait aperçu les noirs dessous d'épouvante d'où émerge, comme d'un dangereux océan quelque luxueux navire-hôtel, notre vie civilisée. Non seulement dans les pays sauvages, il avait sondé ces abîmes, et il en avait eu peur, mais à Londres, dans l'*East End,* dans les *slums* de brique suintante et jaune, parmi les ivrognesses affalées sur les trottoirs, dans les bouges où des brutes à faces de cire pâle couchent en troupes pour deux sous la nuit; près de l'énorme et sinistre Tamise, il avait senti la terreur de sombrer, de couler dans les bas-fonds de cette société anglaise qui sont plus désespérés que les autres. Çà et là coupée de rêve visionnaire et d'heures hallucinées d'égoïste et féroce amour, la vie lui apparaissait comme un sanglant combat, une lutte acharnée pour subsister et prendre sa part à la curée; il jugeait que l'homme est vraiment un loup pour l'homme, et de toutes ces noires et rouges imaginations il jouissait âprement avec un frisson de tous ses nerfs, un raidissement de la volonté qui se tend pour lutter et vaincre. Par choix, il s'attachait aux êtres simples, d'énergie brute, dont les impulsions d'attaque et les réactions de défense sont intactes et franches; il prenait ses héros dans les tripots, dans les casernes et, s'il peignait le civilisé, il l'éloignait de la civilisation; il montrait l'officier combattant en guerre contre l'Afghan ou le Derviche, ou bien le *civil servant,* hier étudiant de la traditionnelle Oxford, aujourd'hui maître responsable d'un district grand comme un comté, tous deux affirmant d'abord leur volonté de *gentleman,* que l'aristocratique éducation anglaise a trempée comme une claire

épée, — ou bien, au contraire, vaincus, défaits, réduits à l'éternel fonds de misère humaine, acculés par la solitude trop longue, la fatigue, la souffrance, les torrides nuits sans sommeil, à l'hébétement, à la folie ou à la mort. Derrière ces groupes vivants, toujours de vastes et tragiques décors : Londres, le plus accablant des spectacles humains, obscure, vague, avec le pullulement infini de ses maisons basses qui se pressent, pareilles, se suivent, se perdent, se continuent toujours dans le brouillard, ou bien des paysages mornes à force de splendeur : le désert, la mer libre, les mers australes de la planète, où les continents s'allongent et finissent en pointes, des cercles d'eau « si solitaires que le Soleil a l'air d'avoir peur en surgissant le matin au-dessus d'elles », ou bien l'Inde avec sa terre odorante et brune, ses inflexibles étés, ses déluges et ses sécheresses, ses fleuves limoneux, ses trente-trois millions de dieux, ses deux cent quatre-vingts millions d'hommes, ses provinces cultivées où deux mille habitants se pressent par mille carré, et ses villes mortes de grès rouge, oubliées sur les sables jaunes, — où des singes et des paons s'ébattent à l'ombre des palais de marbre et sur les tombes monumentales des empereurs mongols.

II

Ce qui frappe d'abord dans ces huit ou neuf recueils de contes, c'est la concision du récit. Pour l'Anglais, habitué au roman biographique en trois volumes où les caractères se développent lentement, où de vastes groupes se mettent peu à peu à remuer et à vivre, cela est neuf et surprenant. Au plus haut degré, Kipling possède la faculté française qui tout de suite assemble et construit, celle qui ordonne et fait converger les effets vers un effet total, d'autant plus puissant qu'il est plus soudain. Dans la phrase, le paragraphe, la nouvelle, il enfonce, il burine le trait; il lie et serre avec décision la ligne de contour. Lui-même a donné pour titre à l'un de ses recueils : *Dessins en blanc et noir*. En effet, on dirait qu'aux pays torrides il a appris le contraste dur des ombres projetées

et des plans de lumière. Il est court, fort, dense, acéré comme Mérimée, bien plus nerveux, instantané et cruel.

Par le ton aussi, il rappelle Mérimée, ironique, supérieur, coupant, presque insolent. Voici le début d'un récit de Kipling :

Il y avait une fois un mari, sa femme et un *Tertium quid*.

Tous trois étaient peu sages; mais la femme était la moins sage. Le mari aurait dû s'occuper de sa femme qui aurait dû éviter le *Tertium quid* qui, de son côté, aurait dû épouser une femme à lui après une flirtation publique et honnête autour de Jakko[1] ou de la colline de l'Observatoire. Quand vous voyez un jeune homme sur un poney couvert d'écume blanche, le chapeau sur la nuque, descendre avec une vitesse de quinze milles à l'heure une colline pour rencontrer une jeune fille qui va témoigner une convenable surprise de le rencontrer, naturellement vous jugez que ce jeune homme est fort bien; vous souhaitez qu'il arrive à l'état-major, vous vous intéressez à son avenir et, le jour venu, vous leur offrez des pinces à sucre ou des selles de dame, selon vos moyens et votre générosité.

Le *Tertium quid* descendait la colline à cheval avec la même vitesse, mais c'était pour rencontrer la femme du mari. Le mari passait l'été dans les plaines, gagnant de l'argent que la femme dépensait en robes, en bracelets de quatre cents roupies et autres jolis objets frivoles. Il travaillait de toutes ses forces, et lui envoyait une lettre ou une carte postale tous les jours. Elle aussi lui écrivait tous les jours et lui disait qu'elle attendait avec impatience son arrivée à Simla. Le *Tertium quid* avait coutume de se pencher sur son épaule et de rire tandis qu'elle écrivait ces lettres. Alors tous deux montaient à cheval et s'en allaient au bureau de poste.

Dans tous les récits de Kipling, on retrouve ce geste court, mesuré de l'homme fort qui raconte des choses énormes d'un ton uni et froid. Ce qui ajoute à la supériorité tranchante de son allure, c'est l'étendue et la minutie de son impeccable information ; c'est le flegme de sa science universelle. Ses premiers contes, écrits à vingt et un ans, sont d'un homme qui, ayant tout vu, a tout jugé et accepté. Son expérience est prodigieuse, d'autant plus sûre d'elle-même et capable d'imposer au lecteur que, visiblement, elle est directe, produite par la sensation, acquise au contact des milieux. De l'officier, du soldat — anglais, écossais ou irlandais; artilleur, fantassin ou

1. A Simla, dans l'Himalaya, rendez-vous d'été de la société mondaine dans l'Inde.

hussard — du cipaye, du coolie, du matelot, du capitaine au long cours, du *civil servant*, de l'ouvrier de Whitechapel, du mécanicien de bateau, du conducteur de locomotive dans l'Ouest américain, il sait les habitudes de corps et d'esprit, les préjugés, les gestes coutumiers, les déformations spéciales, toutes les empreintes mentales et physiques du climat, du milieu, du métier, toute la vie quotidienne, la langue technique, le dialecte et l'argot. Il met en scène les officiers de tel régiment, et l'on dirait qu'il est l'un d'eux, que, depuis dix ans, il a sa place à leur table, sa pipe au mur du mess, que, tous les soirs, enfoncé dans le frais et profond fauteuil indien, les pieds jetés sur les deux longs bras en bois de teck, son verre de *whisky* à côté de lui, avec eux il a causé collègues, avancement, école de tir, polo, permissions, équipements, flirts, intrigues, fastes et légendes du régiment[1]. Même familiarité avec les chambrées, avec les salons de Simla, avec les ateliers de peintres anglais ; avec les carrés des officiers de marine, avec les mosquées, avec les zenanas, bien mieux, avec telle zenana, telle mosquée, tel carré, tel salon, telle chambrée. Même, il joue de cet excès d'information spéciale ; il s'amuse à en paraître gêné. Souvent il commence un conte en évoquant à propos des personnages qu'il pose un flot de souvenirs — si vivaces, si nombreux et complets, si impatients de surgir qu'il est obligé de les écarter, de s'arrêter court, en disant — et ce fut longtemps un de ses tics favoris : *Mais ceci est une autre histoire*. De la navigation de l'Hoogli il parle comme un pilote de Calcutta, des éléphants comme un cornac, de la jungle, du sanglier et du nilghaï, des heures et des raisons de leurs migrations comme un trappeur indigène, de la misère et du crime dans l'*East End* comme un commissaire de police, comme le président d'une Société charitable, de la bière et du *gin* comme un ivrogne intelligent. Il est omniscient et imperturbable. Évidemment son plus grand plaisir est de se renseigner, le plus possible par l'observation personnelle, tout au moins par des systèmes de questions, par un *cross-examining* méthodique. Surtout, il s'intéresse aux métiers, spécialement à ceux qui laissent à l'homme toute sa force et sa volonté, qui ne font

1. *The Man who was.*

qu'enfermer, qu'enserrer dans une forme particulière cette force et cette volonté. Spontanément, avec une curiosité avide, avec une attention absorbée et qui prend tout son être, il les a regardées, ces formes diverses de l'énergie humaine, s'attachant à ce qu'il y a de spécial et d'unique en chacune. A quel point il les connaît et les chérit, avec quelle passion jalouse d'artiste qui considère son sujet comme sa propriété personnelle, il l'a fait entendre dans un passage d'un roman qui ressemble à une autobiographie. Le héros, peintre militaire, qui a étudié et aimé le soldat avec la même ardeur que Kipling, aveugle depuis deux jours et désespéré, tâtonne misérablement par les rues de Londres au bras d'un ami. Tout d'un coup, près de Hyde Park, il entend manœuvrer les grenadiers de la Garde.

Dick se redressa :

— Allons près d'eux ! Allons les regarder dans le Parc ! Allons sur l'herbe et courons ! Je sens l'odeur des arbres.

— Prends garde à la bordure en fer. Bien ! maintenant, lève les pieds et cours !

Ils arrivèrent tout près du régiment.

Au bruit de métal des baïonnettes que l'on détachait, les narines de Dick tremblèrent.

— Plus près ; ils sont en colonne, n'est-ce pas ?

— Oui. Comment le sais-tu ?

— Je l'ai senti. Ah ! mes soldats ! mes beaux soldats !

Il se pencha en avant comme s'il pouvait les voir.

— J'ai été capable de dessiner ces bonshommes-là ! Qui est-ce qui les dessinera maintenant ?

— Ils vont se mettre en marche. Ne saute pas en l'air quand la musique va sonner.

— Allons !... Est-ce que je suis un cheval neuf ? Ce sont les instants de silence qui font mal... Plus près, Torp, plus près... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour les voir une minute, — une demi-minute !

Il pouvait entendre toute cette vie armée qui respirait à côté de lui, entendre les courroies se bander sur la poitrine du tambour comme il soulevait sa caisse...

— Baguettes croisées au-dessus de sa tête, murmura Torpenhow.

— Je sais, *je sais* ! Qui est-ce qui saurait si je ne savais pas !... Chut !

Les baguettes tombèrent comme un coup de tonnerre et les

hommes ondulèrent, partirent avec un balancement, au fracas de la musique. Dick sentit passer sur sa figure le souffle de leur masse en mouvement, entendit l'affolant battement des pieds, le frottement des gibernes sur les ceintures. La caisse martelait la mesure... C'était un refrain de café-concert qui faisait une admirable marche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? — dit Torpenhow en voyant tomber la figure de Dick comme le dernier rang du régiment s'éloignait...

— Rien. Je me sens un peu démonté... C'est tout. Torp, ramène-moi à la maison... Ah ! pourquoi m'as-tu fait sortir ?

*
* *

Ce frémissant amour, cette complète et lucide connaissance du sujet font la force de ces tableaux. Ils trompent l'œil par la rigoureuse vérité de leurs détails, et pourtant ils s'illuminent durement de je ne sais quelle splendeur étrange et qui n'est point dans la nature. C'est qu'une énergique passion a guidé Kipling dans le choix de ces détails ; c'est que cette passion les ordonne, qu'elle les dirige et les force à concourir. Par elle, ils portent ; ils se chargent de sens, et chacun d'eux devient une valeur. Comme à travers un cristal de courbe puissante, les lignes du monde extérieur, réfractées par cette âme d'artiste, viennent tout de suite se concentrer en images courtes, lumineuses, d'un éclat presque blanc, au plus haut degré saisissantes et significatives. Voyez avec quelle vitesse et quelle sûreté s'agencent et se mettent à converger les traits émouvants dans la scène de caserne que voici. Un meurtre vient d'être commis.

L'épouvante, le tumulte, l'arrestation de l'assassin, tout était fini déjà quand j'arrivai. Sur le pavé de la cour, il restait le sang humain qui criait vers le ciel. Le brûlant soleil l'avait séché, l'avait changé en pellicules ternes que la chaleur craquelait en losanges, et à mesure que le vent se levait, chaque losange s'écaillait, se recourbait, se repliait sur les bords comme si ç'avait été une langue qui voulait et ne pouvait pas parler. Puis une rafale plus forte emporta le tout en grains de poussière sombre. Les hommes étaient à la caserne, discutant ce qu'ils venaient de voir ; un groupe de femmes se tenait à l'entrée du quartier des soldats mariés, d'où montait une voix aiguë qui criait et délirait avec des mots défendus et sales.

Voilà le coup d'œil de l'artiste maître, celui qui, tout de suite, avec une décision certaine, fouillant la réalité, en dé-

tache le détail essentiel et efficace. Ce qu'est ce coup d'œil, comment il se pose et procède, Kipling nous l'a dit lui-même en mettant en scène un romancier anglais qui regarde avec étonnement de jeunes officiers revenus de l'Inde :

Il ne pouvait pas comprendre tout à fait ces jeunes gens suspendus à sa parole avec tant de respect. La marque blanche et non hâlée de la jugulaire sur la joue et la mâchoire, leurs jeunes yeux fixes, ridés aux coins des paupières à force de s'ouvrir obstinément dans une lumière rouge de chaleur, leur profonde respiration tumultueuse, leur langue étrange, concise, brève, tout cela semblait l'intriguer également.

Il les fait parler et tressaille à chacun de leurs gestes, à chaque mouvement expressif de leurs physionomies, à chaque mot spécial de leur jargon. Son émotion attentive est celle de l'artiste à qui, par un rare caprice, la nature présente de l'art tout fait, telle forme de vie originale et complète dont les forces intérieures apparaissent, actives, sous les transparents dehors :

— Vous avez fait du service? — dit le romancier. Puis, avec le ton d'un enfant qui sollicite une chose dont il a très envie : — Racontez-moi..., racontez-moi tout...

— Comment cela, monsieur, dit le Bébé[1], ravi que le grand homme lui demandât quelque chose.

— Bon Dieu ! Comment puis-je vous faire comprendre si vous ne voyez pas? D'abord quel âge avez-vous?

— Vingt-trois ans en juillet, dit le Bébé, très vite.

Cleever questionna les autres du regard,

— Vingt-quatre ans, dit Nevin.

— Vingt-deux, dit Boileau.

— Et vous avez tous fait du service?

— Nous avons tous plus ou moins roulé, monsieur; mais c'est le Bébé qui est le vieux grognard : il a travaillé pendant deux ans dans la Haute-Birmanie, dit Nevin.

— Quand vous dites « travaillé », qu'est-ce que vous voulez dire, êtres extraordinaires?

— Explique-lui, Bébé, dit Nevin.

— Oh! mettre les choses généralement en ordre, courir après les petits *dakus*, c'est-à-dire les Dacoïts — et tout ça. Il n'y a rien à expliquer.

1. Surnom d'un très jeune officier.

— Faites parler ce jeune Leviathan, dit Cleever.

— Comment voulez-vous qu'il parle? répondis-je. C'est lui qui faisait la besogne. Les deux choses ne vont pas ensemble. Bébé, on te demande de *bukher*.

— Sur quoi? Je veux bien essayer.

— Sur un *daur*. Tu en as vu des tas.

— Que diable tout cela veut-il dire? Est-ce que l'armée a un langage à elle?

Le Bébé devint tout rouge. Il avait peur qu'on ne se moquât de lui...

— Tout ça est si nouveau pour moi, reprit Cleever. Et tout à l'heure vous disiez que vous avez aimé mon livre.

C'était là un appel direct que le Bébé pouvait comprendre. Il commença, un peu intimidé et nerveux :

— Arrêtez-moi, monsieur, si je dis quelque chose que vous ne suiviez pas. Environ six mois avant de quitter la Birmanie, j'étais sur le Illinedatalone, avec soixante *Tommies* — des soldats — et un autre sous-lieutenant, mon ancien d'un an. L'affaire de Birmanie était une guerre de sous-lieutenants : nos forces étaient éparpillées par tout le pays en petits détachements qui tâchaient d'obliger les Dacoïts à se tenir tranquilles. Les Dacoïts s'amusaient ferme, vous savez, — remplissant des femmes de pétrole et y mettant le feu, brûlant les villages et crucifiant les gens.

L'étonnement devint plus profond dans les yeux d'Eustache Cleever. Il n'avait aucune croyance en un certain livre qui décrit tout au long une crucifixion et il avait du mal à imaginer que la coutume existât encore.

— Est-ce que vous avez jamais vu une crucifixion? dit-il.

— Bien sûr que non. Je ne l'aurais pas permise, si j'avais été là. Mais j'ai vu les cadavres. Les Dacoïts avaient un joli tour à eux, qui consistait à mettre un cadavre de crucifié sur un radeau et à lui faire descendre le fleuve, rien que pour montrer qu'ils ne baissaient pas la crête et qu'ils se donnaient du bon temps. C'est à ces gens-là que j'avais affaire.

— Tout seul? — demanda Cleever. Il connaissait la solitude de l'âme comme personne. Mais il n'avait jamais mis dix milles entre lui et ses frères en humanité.

— J'avais mes hommes; à part ça, j'étais pas mal seul. Le poste militaire le plus proche, celui qui me donnait des ordres, était à quinze milles. Nous leur envoyions des dépêches par l'héliographe et ils nous envoyaient nos ordres par le même chemin. Trop d'ordres.

— Qui était votre C. O[1]? dit Boileau.

1. Abréviation de *Commanding-Officer* : Officier en chef.

— Bounderby, Major. *Pukka* Bounderby. Plutôt Bounder que *Pukka*. Coup de sabre ou coup de fusil l'année dernière, dit le Bébé.

— Que signifient ces intermèdes en langue étrange? me demanda Cleever.

— Des renseignements techniques, comme ce que se disent les pilotes du Mississipi... Il n'admirait pas son major, qui depuis est mort de mort violente. Continue, Bébé.

— Beaucoup trop d'ordres. On ne pouvait plus emmener les *Tommies* pour un *daur* — une expédition — de deux jours sans recevoir un savon parce qu'on n'avait pas demandé la permission. Et tout le pays bourdonnait de Dacoïts comme une ruche d'abeilles. On finit par tant nous ennuyer que je mis aux arrêts l'homme de l'héliographe pour l'empêcher de lire les ordres, Alors je sortais et je laissais un message à envoyer une heure après mon départ du camp. Quelque chose comme ceci : « Reçu renseignements importants. Partirai dans une heure, sauf contre-ordre. » Si le contre-ordre arrivait, ça n'avait pas beaucoup d'importance. A mon retour, je jurais que la montre du C. O. retardait. Les *Tommies* s'amusaient énormément, et... ah oui!... il y en avait un qui était le poète du détachement. Il faisait des vers sur tout ce qui arrivait et les *Tommies* les chantaient. Des vers superbes!... Il avait toujours une oraison funèbre toute prête quand nous ramassions un *Boh*, — un chef de Dacoïts.

— Et comment le ramassiez-vous? demanda Cleever.

— Oh! un coup de fusil, s'il ne voulait pas se rendre.

— Vous? Est-ce que vous avez tué des hommes?

Tous les trois eurent un gloussement de rire contenu, et il vint à l'esprit du romancier que la vie lui avait refusé — à lui dont le métier était de peser les âmes humaines dans une balance — une expérience et une sensation qui semblaient connues de ces trois jeunes gens aux dehors aimables. Il se tourna vers Nevin qui était perché, les jambes croisées, sur la bibliothèque.

— Et vous aussi? dit-il.

— Un peu, répondit Nevin. Dans la montagne noire, monsieur; il roulait des rochers sur ma demi-compagnie et gênait notre formation. Je pris le fusil d'un soldat et le descendis au second coup.

— Bon Dieu! Et qu'est-ce que vous avez senti, après?

— Soif. Et j'avais envie d'une cigarette aussi.

Cleever regarda Boileau, le plus jeune. Sûrement, ses mains étaient pures de sang, à celui-là, Boileau secoua la tête en riant :

— Continue, Bébé, dit-il.

— Et vous aussi? lui demanda Cleever.

— Certainement, monsieur. Coup de sabre à donner ou à recevoir. Alors, c'est moi qui l'ai donné. Il n'y avait pas autre chose à faire, dit Boileau.

Cleever semblait avoir envie de poser beaucoup de questions, mais le Bébé, lancé, ne s'arrêtait plus[1]..,

Nous comprenons l'attention de Cleever. Pour un artiste, rien ne vaut cette soudaine moisson de renseignements caractéristiques, cette vue complète de la vie prise sur le fait, tendue par le vouloir, frémissante de sensations, aussi librement agissante et déployée, et pourtant façonnée, moulée, marquée par les circonstances extérieures, — de telle vie qui se ramasse ici, complète et sûre d'elle-même, dans ce dialogue, dans ces faits inestimables parce qu'ils sont vrais et impossibles à inventer, dans ce style, dans ce langage, dans ces inflexions de voix, dans ces regards. Mais de telles rencontres sont rares et ces vigoureux détails fourmillent dans les contes de Kipling; ils en composent le riche et divers tissu. Comment arrive-t-il à cette connaissance profonde et lucide de tant de réalités vivantes? Comme Balzac, dont il rappelle la compétence universelle ; par l'action de la plus puissante des facultés de l'esprit, par des percées subites de l'imagination intuitive. Sur les indices ordinaires que nous apercevons en passant, si ternes, si pâles, éparpillés et pour nous dépourvus de sens, il induit et reconstruit tout l'objet. Si brusque et si sûre est chez lui cette démarche de l'esprit que lui-même la juge mystérieuse et qu'il l'a prise pour motif d'un conte étrange et symbolique. Il suppose qu'un jeune employé de la Cité, à Londres, ignorant, naïf amoureux et mauvais rimeur, vient lui soumettre l'idée d'un roman historique qu'il est incapable d'écrire. Ce roman, — l'histoire d'un galérien grec de l'antiquité — né spontanément dans son esprit, s'y développe tout seul, par fragments qui, de loin en loin, au milieu de sa banale passion naissante, de ses banales tentatives littéraires, viennent l'obséder, accompagnés de détails dont lui-même ignore l'inappréciable valeur, si nombreux, si nets, si poignants, si spéciaux, que Kipling en est épouvanté et conclut à du surnaturel, à une métamorphose, à des souvenirs d'une existence vécue dans l'antiquité grecque par cet employé de banque en paletot et en chapeau rond.

1. *A Conference of the Three Powers.*

— Comment, lui dit Kipling, êtes-vous arrivé à l'idée de cette nouvelle ?

— Elle est venue toute seule

Les yeux de Charlie s'ouvrirent un peu.

— Bon. Mais vous m'avez raconté sur votre héros des tas de choses que vous devez avoir lues quelque part ?

— Je n'ai pas le temps de lire, et je passe mes dimanches en bicyclette ou sur la rivière. Vous n'avez rien à redire à mon héros, n'est-ce pas ?

— Racontez encore un peu, pour que je comprenne bien. Vous dites que votre héros était esclave sur un bateau pirate ? Comment vivait-il ?

— Il était dans l'entrepont de cette espèce de navire dont je vous ai parlé.

— Quelle espèce de navire ?

— L'espèce qu'on manœuvre avec des rames, et la mer gicle à travers les trous par lesquels sortent les rames, et les hommes rament assis, avec de l'eau jusqu'aux genoux. Et puis il y a un banc qui s'allonge entre les deux rangées de rameurs, et un surveillant, le fouet à la main, va et vient sur ce banc pour faire travailler les hommes.

— Comment savez-vous ça ?

— Ça fait partie de l'histoire. Il y a une corde qui court au-dessus des têtes et qui s'attache au plafond formé par le pont supérieur, pour que le surveillant s'y rattrape quand le bateau roule. Quand il manque la corde et tombe sur les rameurs, rappelez-vous que le héros rit, et reçoit des coups de fouet pour la peine. Il est enchaîné à sa rame, mon héros, — cela va de soi.

— Comment est-il enchaîné ?

— Par une ceinture de fer qui lui passe autour du corps et qui est fixée au banc sur lequel il est assis — et par une sorte de menotte au poignet gauche qui l'enchaîne à sa rame. Il est dans l'entrepont où l'on met les pires sujets, et le jour ne vient que par les écoutilles et par les trous d'où sortent les rames. *Est-ce que vous ne voyez pas la lumière du soleil qui se serre entre l'aviron et le trou et qui bougeotte sur les murs et sur les bancs pendant que le bateau remue?*

— Je vois ça, mais je ne vois pas comment vous avez pu le voir...

De jour en jour Kipling recueille les précieux morceaux de l'étrange histoire. Par saccades elle se développe, coupée d'arrêts soudains, inexplicables, obstinés, contre lesquels son impatience ne peut rien, parfois repartant d'un élan subit, enfiévrant le conteur dont le regard s'allume, se perd, se fixe et s'hallucine. Un soir, tout entier à ses premiers essais de

rimeur et à la lecture des poètes anglais qu'il vient de découvrir, Charlie semble avoir tout oublié. Impossible de le ramener au roman du galérien.

— Je ne pense pas que vous me traitiez convenablement, lui dis-je, me contenant autant que je le pouvais.

— Je vous ai dit toute l'histoire, répondit-il d'un ton bref, en se replongeant dans *Lara*.

— Oui, mais je voudrais les détails.

— Les choses que j'invente au sujet de ce sempiternel bateau que vous appelez une galère ? *C'est tout à fait facile* [1]. Vous pouvez bien trouver ça tout seul!... Levez donc le gaz un peu ; je veux continuer à lire...

Quelques jours après, l'histoire repart. Mystérieusement, elle est revenue le hanter.

— J'ai eu un songe épouvantable à propos de notre galère. J'ai rêvé que j'étais noyé dans une bataille... Voyez-vous, nous avions un autre bateau en plein port. L'eau dormait, inerte autour de nous, excepté l'écume et le remous que faisaient nos rames. A propos, vous savez où est ma place dans la galère ?

Il parlait avec hésitation... gêné par la respectable peur anglaise d'être ridicule...

— Non. C'est nouveau pour moi, répondis-je très doucement, le cœur commençant à me battre.

— Quatrième rame en comptant de l'avant, à tribord sur le pont supérieur. Nous étions quatre à cette rame-là, tous enchaînés. Je me rappelle que je regardais l'eau et que j'essayais de me débarrasser de la menotte avant la bataille. Alors nous vînmes heurter l'autre bateau, et tous ses combattants sautèrent par-dessus nos bastingages; mon banc se cassa et je me trouvai collé à terre avec trois bonshommes par-dessus moi, et la grande rame engagée, prise, appuyant sur nos dos et nous maintenant là...

— Et alors ?

Les yeux de Charlie vivaient et flambaient. Il regardait le mur derrière ma chaise.

— Alors les rameurs de babord, liés à leurs rames, vous savez, se mirent à pousser des cris et à contre-ramer. J'entendais le tourbillon de l'eau et nous tournions comme un hanneton, et *je savais*, renversé

1. Taine disait un jour la même chose des drames de Shakespere : « Le dialogue, remarquait-il, ne devait lui donner aucun mal. Il l'entendait et *écrivait comme sous une dictée*. » Un détail comme celui que donne la reine dans *Hamlet : Notre fils est gras et a le souffle court*, est exactement du même ordre que ceux dont il est question ici. Il surgit de la même façon, amené un jour par la même faculté de l'esprit.

que j'étais, qu'une galère ennemie arrivait droit sur nous pour nous éperonner à bâbord. En soulevant un peu la tête, je pouvais tout juste *voir sa voile par-dessus notre bastingage*. Alors, bon Dieu ! il y eut un fracas ! Nos rames de babord se *brisaient à mesure que la nouvelle galère enfonçait son nez dans leur rang. Puis les rames de l'entrepont sautèrent en crevant les planches de notre pont, les poignées en l'air*, et l'une bondit d'un saut au-dessus de ma tête et retomba tout près de moi.

— Qu'est-ce qui arrivait ?

— C'était l'avant de la galère ennemie qui les refoulait à travers leurs trous dans la muraille ; et on entendait un boucan au-dessous de nous dans l'entrepont ! Alors son étrave nous frappa près de notre milieu, et nous penchâmes... et les bastingages de bâbord se mirent à monter, à monter, à monter, pendant que tribord s'abaissait, et j'arrivai à pouvoir tourner la tête, et je vis l'eau, tranquille au-dessus des bastingages de tribord, les débordant, immobilisée là, et alors, elle se replia et s'écroula sur nous tous de tribord, et je sentis son choc qui me frappait le dos et je m'éveillai...

— Un instant, Charlie ! Quand l'eau surplombait le bastingage, à quoi ressemblait-elle ?

J'avais mes raisons à moi pour lui poser cette question. Je connaissais un homme qui avait fait naufrage par calme plat sur un navire qui faisait eau, et il avait vu le plan liquide monter et s'immobiliser au-dessus du bastingage avant de s'abattre sur le pont.

— *On aurait dit juste une corde de guitare, tendue à se briser, et elle me sembla rester là pendant des années.*

A la lettre ! L'autre m'avait dit : « Elle ressemblait à une corde d'argent tendue le long du bastingage et je crus qu'elle allait s'éterniser là et ne se casser jamais ! » Excepté juste sa vie, il avait tout donné pour posséder ce petit renseignement d'une valeur inappréciable, et moi, il avait fallu que je fasse dix mille milles pour le rencontrer et acquérir ce savoir de seconde main. Et Charlie, employé de banque à vingt-cinq shillings par semaine, qui n'avait jamais quitté les rues et les routes battues, trouvait ces choses-là du premier coup !

Remarquez, en effet, la *qualité* de cette image : « c'était comme une corde de guitare tendue à se briser et qui sembla rester là pendant des années. » Quel abrégé, où tiennent à la fois l'apparence exacte de l'objet, ses forces intérieures, sa tension, son mouvement suspendu, la menace de sa chute imminente, la terreur et l'attente de l'homme devant la mort visible, la suprême émotion qui, subitement, accélère la vie et fait traverser des années en une fraction de seconde !

Les résumés de ce genre abondent chez Kipling. A chaque page le lecteur perçoit l'éclair et la secousse de ces courtes phrases électriques : « *Le jury revint avec le verdict :* coupable d'assassinat; *le juge, au moment de prononcer la sentence, porta la main à son front, et la pomme d'Adam, dans la gorge du prisonnier, monta et descendit comme le mercure qui semble obéir à des coups de pompe avant un cyclone.* » — Un train qui passe en coup de foudre : « *C'était l'express du sud, le rapide des millionnaires, rayé d'or et de nickel, qui jetait les kilomètres par-dessus son épaule comme un rabot fait voler les copeaux d'une planche molle.* » — La notation instantanée d'une bataille : « *Les petits canons de campagne mitraillaient l'ennemi lancé en charge à mesure qu'il courait devant eux, ouvrant dans son épaisseur de subites allées vides, pareilles à ces perspectives tout de suite fermées qu'on voit s'allonger et se suivre dans un champ de vigne quand on passe devant, en chemin de fer, à toute vitesse.* » — Un lever de soleil sur l'Atlantique, près de l'Équateur : « *L'astre surgit dans un ciel absolument clair et son feu frappa l'eau d'un jet si brusque qu'il sembla que toute la mer aurait dû sonner comme un gong.* » — Avant un orage, dans l'Inde : « *De temps en temps, des nuages de poussière fauve se levaient de terre sans qu'il y eût de vent, sans rien qui les annonçât, — tout d'un coup; et ils se jetaient comme des draps, en claquant, sur la cime des arbres brûlés de soif et ils retombaient.* » — Le premier regard que promène autour de lui un homme blessé, après la folie de la bataille et l'étouffement du combat corps à corps : « *Derrière les lignes de cadavres, une large lance arabe, rouge de sang, jetée là par un fuyard, rayait une touffe de brousse; au delà, les champs sombres, illimités du désert. Le soleil toucha l'acier et le changea en disque d'un rouge sauvage. Dick leva son revolver et le tourna vers les sables. Son œil était comme attaché à l'éclaboussure rouge, et la clameur autour de lui sembla s'évanouir en murmure lointain comme le murmure d'une mer paisible.* » — Ces paysages de Kipling ont des aspects d'apparition ; ils jaillissent devant nous comme frappés dans une nuit noire par une illumination d'éclair. Souvent la description ne contient presque pas d'images ; elle vaut par le choix rigoureux du saisissant détail : « *Le colonel et tout le mess le regardaient qui*

sanglotait ; c'est une chose affreuse qu'un homme qui sanglote. Une femme sanglote avec son palais ou ses lèvres ; un homme sanglote avec son diaphragme, et cela paraît le déchirer en deux. Ajoutez que ce spectacle fait que la gorge de celui qui regarde se ferme vers le haut. » — Une nuit au bord de la Manche : « *La lune d'hiver cheminait au-dessus des eaux immobiles. De longues lignes d'argent, comme tracées à la règle, indiquaient les régions où l'onde légère de la marée montante passait sur les bas-fonds de sable. Le vent était tombé, et dans le poignant silence on entendait un âne qui, à plusieurs mètres de là, broutait l'herbe gelée.* » — Une mêlée entre fantassins anglais et derviches : « *La ligne des troupes couleur de poussière et le ciel bleu pâle au-dessus des têtes, tout disparut dans la fumée roulante, et les petites pierres sur la terre chauffée et les bouquets de brousse, secs comme du charbon de bois, prirent un intérêt suprême. En effet, les hommes mesuraient à ces objets l'agonie de leur retraite et leur progrès vers le salut, les comptant un à un, mécaniquement, et se frayant à coups de sabre un chemin vers telle pierre ou telle touffe d'herbe... Dick tira son revolver dans une figure noire, qui, tout de suite, cessa de ressembler à une figure. Torpenhow venait de rouler à terre, sous un Arabe, ses doigts cherchant les yeux de l'homme.* » — Une nuit morne de l'océan Indien : « *Nous avions traîné nos matelas sur le bossoir, pour attraper le peu de brise que faisait naître la vitesse du bateau. La mer était comme une huile fumeuse, excepté sous l'étrave où elle se changeait en feu et retombait, tournoyante dans la nuit, en traînées de flamme terne. Il y avait un orage à quelques milles. La vache du bateau, malade de chaleur, mugissait avec tristesse de temps à autre, exactement dans le même ton que le cri du veilleur à l'avant, qui, toutes les heures, répondait à l'appel de la passerelle. Le chant piétiné des machines était très distinct, et, à des intervalles réguliers, le grincement de la boîte aux escarbilles versant son contenu dans la mer rompait la procession des bruits liquides.* » — Mais presque toujours ces raccourcis tiennent en un seul mot. Impossible d'en donner une idée au lecteur qui ne sait pas l'anglais, de trouver pour chacun le mot français qui recouvrira juste le même paquet serré de faits, d'images et de sensations. Car chacun veut quatre ou

cinq mots français pour être traduit : dès lors, il n'est plus traduit, mais analysé ou développé ; rien ne reste de l'effet de surprise et de choc soudain, de l'effet massif que produit le mot anglais, étonnant par tout ce qu'il contient de ramassé. C'est le perpétuel et dru jaillissement de ces mots qui fait la vigueur et l'individualité de ce style, qui donne à la nature interprétée par Kipling ces aspects violents et précis, comme si elle était faite de je ne sais quelle matière aux contours absolus, — dure, comprimée et tendant toujours vers l'explosion. Ces mots-là, le lecteur en trouvera dans chaque phrase. C'est assez d'en citer ici quelques-uns pour lui en signaler l'espèce. Encore une fois, il n'est pas question de traduire. L'éclair d'une épée qui s'enfonce dans une gorge : « *I saw the sword* LICK OUT *past Crook's ear like a snake's tongue, an'the Paytan was tuk in the apple av his throat like a pig at Dromeen fair*[1]. » — Les coups de mer sur un bateau après la tempête, quand la lame est grosse, mais n'est plus folle : « *There was as much groaning and* STRAINING *as ever, but when the ship* QUIVERED, *she did not* JAR STIFFLY, LIKE A POKER HIT ON THE FLOOR, *but gave with a supple little* WAGGLE, *like a perfectly balanced golf club.* » — Les rigides rayons d'un phare qui tournent en éventail dans la nuit, quittent la mer et passent sur la campagne : « *The flash that* WHEELING *inland wakes the sleeping wife to prayer.* » — Le vagabondage de l'épave que les vagues battent et font tourner au hasard : « *Blind in the hot blue ring — through all my points I swing, — swing and return and* SHIFT *the sun anew.* » — Une traversée du Pacifique sur un vieux bateau qui n'a plus de cartes et marche au petit bonheur d'île en île : « *The captain did his best to* KNOCK *all the Society islands* OUT OF THE WATER *one by one.* » — Un autre qui fait route au sud, vers les étoiles australes : « *She'll* LIFT *the Southern Cross in a week.* » — La montée fatale et luisante du coup de piston dans une puissante machine en mouvement : « *The rod's return* WINGS *glimmering through the night.* » — Dans les poèmes, ces mots étonnants et surchargés de sens forment le vocabulaire même : une goélette prend la

1. C'est un soldat irlandais qui parle, d'où la prononciation figurée.

Manche, se penche au vent, et ronflant sous sa voilure voit passer un à un les phares : « *And she's* DROPPING *light on light — and she's* SNORTING *under bonnets for a breath of open sea. — Wheel full and by; but she'll* SMELL HER ROAD *alone to night! Sick she is and harbour sick, O sick to* CLEAR *the land! —* ROLL *down to Brest with the old Red Ensign over us — Carry on and* THRASH *her out with all she'll stand! — Well, ah fare you well, and it's Ushant* SLAMS *the door on us, —* WHIRLING *like a windmill through the dirty scud to lea...* »

Ici nous sommes en pleine poésie, — poésie frémissante, dont les rythmes hardis battent comme des pulsations vivantes avec chaque afflux de désir et de vouloir. Chose étrange, plus le vocabulaire de Kipling est technique et réaliste, et plus il devient poétique. Plus le détail décrit semble garantir, à force d'être précis, l'authenticité du récit ou la minutieuse exactitude de la description, et plus il ajoute à leur force, à leur éclat, à leur accent lyrique. C'est que chacun de ces détails, choisis et ordonnés avec tant de stricte décision, est un sommet, un point de convergence où tendent dix autres détails. D'un seul coup la notation du détail culminant a confusément évoqué tous les autres. En un éclair nous les apercevons qui s'étagent au-dessous de lui, plongent et s'évanouissent dans une pénombre; nous les entrevoyons avec leurs liaisons et leurs directions communes. Ainsi appuyé et poussé, fort de toute la force qu'accumulent derrière lui les faits dont il est le suprême aboutissant, le fait noté est tout puissant pour émouvoir ; il ébranle la sensibilité d'un choc brusque, dense, aigu, qui est un total. Des suites de chocs et de secousses brèves, voilà ce que l'on éprouve à lire les descriptions de Kipling. Sa représentation de la nature visible est faite de raccourcis saisis avec une vérité photographique, instantanée, violente. C'est du réel condensé, intense, plus réel que le réel et mieux coordonné, disposé par l'émotion suivant des rythmes décidés et toniques. Par là, c'est une poésie. C'est la plus profonde et la plus philosophique des poésies.

III

De même pour le monde moral ; là aussi il procède par raccourcis, par raccourcis d'âmes. Il concentre la vie ; il ne prend d'elle que les moments et les états forts, et il les traduit par des dialogues serrés dont chacun contient et retient un monde de sentiments et de passion, et pourtant semble noté comme une sténographie. C'est qu'ici encore, l'artiste n'altère la nature que pour mieux donner l'illusion de la nature. Il excelle à *déblayer* ; à dégager les lignes de tendance de la vie psychologique ; il la fait apparaître avec ses angles, ses zigzags inattendus, ses subites accélérations, tout son jeu en apparence incohérent et qu'il nous montre mené par une logique secrète. Nul mieux que lui ne sait poser face à face des personnages, et, tout de suite, dès les premières paroles, rendre visibles leurs caractères, leur alentour habituel, leurs sentiments cachés, la nature et le degré de leurs passions et jusqu'aux imperceptibles tressaillements nerveux. Un tel talent, que nul travail n'acquiert, échappe à l'analyse. Lisez, pour en prendre idée, l'*Histoire des Gadsbys*, surtout la conversation où le capitaine Gadsby, amoureux d'une jeune fille et fiancé, rompt avec sa maîtresse qui l'aime encore : l'explication reculée de jour en jour, impossible à reculer davantage, a lieu à un grand dîner officiel de Simla et la malheureuse, obligée de se tenir droite et de paraître échanger des paroles banales, voit venir le coup de poignard, essaye de le parer, le reçoit, en jouant avec son éventail, avec un sourire quelconque et correct. Il vient de la traiter avec une indifférence glacée et elle refuse obstinément de comprendre.

MRS. HERRIOTT. — J'attends : faut-il que je vous dicte une formule d'excuse?

CAPITAINE GADSBY, *désespérément*. — Je vous en prie, dictez.

MRS. H., *d'un air enjoué*. — Très bien. Répétez après moi vos noms de baptême et continuez : j'exprime mon sincère regret...

CAPITAINE G. — Sincère regret...

MRS. H. — De m'être conduit...

CAPITAINE G., *à part*. — Enfin ! Si au moins elle pouvait regarder

de l'autre côté. *(Haut.)* « De m'être conduit »... comme je me suis conduit, et je déclare que je suis entièrement et cordialement las de toute cette histoire, et je saisis cette occasion pour exprimer mon intention de la regarder comme terminée maintenant, dorénavant et pour toujours. *(A part.)* Si on m'avait dit que je serais jamais aussi muffle !...

MRS. H., *laissant tomber une cuillerée de « pommes paille » dans son assiette.* — Cette plaisanterie n'est pas drôle...

CAPITAINE G. — Non, mais c'est une réalité. *(A part.)* Je me demande si les ruptures de ce genre-là sont toujours aussi dénuées d'artifices.

MRS. H. — Vraiment, Pip, vous devenez plus absurde tous les jours.

CAPITAINE G. — Je ne crois pas que vous m'ayez tout à fait compris. Faut-il répéter ?

MRS. H. — Non, par pitié. C'est trop horrible, même comme plaisanterie.

CAPITAINE G., *à part.* — Je vais la laisser réfléchir quelques instants. Mais je mérite des coups de cravache.

MRS. H. — Je voudrais bien savoir ce que vous vouliez dire en me parlant comme vous l'avez fait tout à l'heure.

CAPITAINE G. — Exactement ce que j'ai dit. Rien de moins.

MRS. H. — Mais qu'est-ce que j'ai fait pour le mériter ? Qu'est-ce que j'ai bien pu faire ?

CAPITAINE G., *à part.* — Si seulement elle voulait bien ne pas me regarder. *(A voix haute, très lentement, les yeux fixés sur son assiette.)* Vous rappelez-vous ce soir de juillet, juste avant les pluies, quand vous m'avez dit que la fin viendrait, un jour ou l'autre, et vous vous demandiez pour qui elle viendrait d'abord ?

MRS. H. — Oui, je plaisantais. Et vous juriez que tant que votre cœur battrait, elle ne viendrait pas. Et je vous croyais.

CAPITAINE G., *jouant avec le menu.* — Eh bien ! elle est venue, voilà tout. *(Long silence pendant lequel Mrs. H. baisse la tête et roule des boulettes de mie de pain. G. fixe les lauriers roses.)*

MRS. H., *jetant la tête en arrière et riant d'un rire naturel.* — On nous élève bien, nous autres femmes, n'est-ce pas, Pip ?

CAPITAINE G., *brutalement.* — Oui. On fait attention à la tenue. *(A part.)* Il va y avoir une explosion.

MRS. H., *avec un frisson.* — Merci. Au moins les Peaux-Rouges permettent aux gens de se tortiller un peu quand ils les torturent, je crois. *(Elle détache son éventail de sa ceinture et s'évente lentement, le bord de l'éventail à la hauteur du menton.)*

VOISIN DE GAUCHE. — Très étouffant, ce soir, n'est-ce pas ? Est-ce que vous en êtes incommodée ?

MRS. H. — Non ! Pas le moins du monde. Mais, véritablement, on devrait bien avoir des pankales même dans votre fraîche vallée de Naini Tal !

Ceci est le premier coup : le lecteur a senti l'imperceptible frisson de la chair qui se roidit pour qu'on ne la voie pas trembler. L'homme a frappé parce qu'il s'est laissé acculer et que maintenant il faut frapper. Simplement, il agit en brute et s'en tient à une consigne qui lui commande d'agir en brute. Ce qu'il faut aller voir dans le texte, ce qui est impossible à citer par fragments, c'est le jeu complet des inévitables réactions, — merveilleusement féminines, d'autant plus belles à noter qu'elles doivent rester contenues : l'insulte, le sarcasme, la coquetterie, les changements de ton subits comme de nerveuses modulations musicales, l'humble protestation d'amour malgré tout, la supplication tendre et désespérée — toute une fantaisie changeante que le pesant animal masculin suit d'un œil effaré ou inquiet, — tout un ondoiement rapide, imprévu, nacré comme l'agonie tour à tour lumineuse et terne de ces poissons merveilleux que les anciens aimaient à regarder mourir.

*
* *

C'est bien une agonie après un duel, ou mieux, après un assassinat. Des agonies, des combats et des assassinats, ce furent là, pendant longtemps, les sujets préférés de Kipling. Il en cherche d'autres aujourd'hui, mais tel est bien son goût primitif et spontané ; il se complaît à la vue de la brutalité et de la souffrance, tantôt — chez ses soldats, ses hommes du peuple, ses aventuriers — complètement manifestées, accompagnées de circonstances horribles ou ignobles, tantôt — chez ses *gentlemen* et ses officiers, — contenues par la volonté, traduites alors par des paroles sobres, d'autant plus poignantes qu'elles sont moins nombreuses et que chacune couvre plus d'émotion accumulée. De parti-pris, il enlève l'Homme au milieu tranquille, confortable et poli que lui a fait la civilisation. Il l'isole et le met en face des Forces éternelles, de la Mort, de l'Amour qui, chez lui, est simple, fatal et féroce. De l'Homme,

Anglais ou Hindou, il fait sortir le sauvage : il réveille et met en mouvement les grands instincts profonds, vitaux, qu'il aime à cause de leur puissance, parce qu'ils tendent et secouent tout l'individu et font jaillir de lui toute l'énergie qu'il contient. Ce qu'il peint dans ses portraits de femmes, c'est la Femme, la même chez une grande dame anglaise et chez une Hindoue de basse caste, la même, chez Ameera, la brune fille élevée dans l'ombre tiède de la *zenana* et dont le nez porte un rubis, et chez la petite *girl* pâle, la petite joueuse de *tennis* qu'épouse le capitaine Gadsby ; c'est la créature de mirage et de sorcellerie ; c'est l'être antique, « aussi plein d'expérience que le Sphinx et deux fois plus mystérieux que lui ». La même jalousie homicide met un voile rouge devant les yeux de l'Afridi et du Yorkshireman. Le soldat Learoyd, couché dans l'herbe, à l'affût de l'homme avec deux camarades, sur un contrefort de l'Himalaya, leur raconte, en attendant le moment d'envoyer son coup de fusil, sa première histoire d'amour ; il revoit, par le souvenir, le visage du rival qu'il a voulu tuer un jour dans une mine de charbon du Lancashire, et le désir de ce meurtre-là se remet à vivre en lui ; son discours s'émeut, se saccade ; sa bouche s'empâte ; il bégaye ; ses yeux s'injectent et se fixent ; il s'absorbe dans une demi-vision sanglante ; à ce moment, « les lèvres se retroussent sur les dents jaunes et la figure congestionnée n'est point belle à regarder ». Même folie chez l'Afridi ; seulement, tous les dehors sont autres, et cette passion semblable comme cette forme de vie différente, Kipling les fait apparaître avec quelle rapidité, quelle sûreté, quel pouvoir et quelle joie de création !

Il chantait, à la porte de ma maison : *Dray wara yow dec*, c'est-à-dire : les trois ne font qu'un. Et la femme ouvrit la porte et j'approchai, rampant sur mon ventre parmi les rochers, n'ayant que mon couteau. Une pierre glissa sous mon pied et tous deux regardèrent, et lui, laissant là son fusil, s'enfuit de ma colère, craignant pour la vie qui était en lui. Mais la femme ne bougea pas jusqu'à ce que je fusse devant elle, disant :

— O femme, quelle est cette chose que tu as faite ?

Et elle, son cœur étant vide de crainte, bien qu'elle connût ma pensée, rit et dit :

— C'est une petite chose. Je l'aimais et toi tu es un chien, un voleur de bétail qui vient la nuit. Frappe !

Et moi, encore aveuglé par sa beauté, car, ô mon ami ! les femmes des Abazai sont très belles, je lui dis :

— N'as-tu point de crainte ?

Et elle répondit :

— Aucune, sauf la crainte de ne pas mourir.

Alors je dis :

— N'aie pas cette crainte.

Et elle baissa la tête que je fis rouler d'un coup sur l'os de la nuque, et la tête sauta entre mes pieds. Alors la rage des gens de notre tribu me saisit et je lui hachai les seins pour que les hommes de Malikand sachent son crime, et je la jetai dans le torrent qui va à la rivière de Kaboul. *Dray wara yow dee ! Dray wara yow dee !* Le corps sans sa tête, l'âme sans sa lumière et mon cœur où il fait noir : les trois ne font qu'un !

Cette nuit-là ne faisait point de halte, j'allai à Ghor et demandai des nouvelles de l'homme, de Daoud Shah ! Les hommes me dirent : « Que lui veux-tu ? Il y a la paix entre les villages. »

Je dis en réponse : « Oui ! la paix de la trahison et l'amour que le diable Atala avait pour Gurel. » Et je ris et continuai ma route.

A ces heures-là, frère et ami du cœur de mon cœur, la lune et les étoiles étaient comme du sang au-dessus de ma tête, et ma bouche avait le goût de la terre sèche. Et je ne rompais pas de pain, et ma boisson était la pluie de la vallée du Ghor sur ma figure.

A Pubbi, je trouvai Mahbub Ali, l'écrivain assis sur son sofa, et je lui remis mes armes, suivant votre Loi. Mais je n'avais point de chagrin ; car il était dans mon cœur que je tuerais Daoud Shah avec mes mains nues, ainsi — comme un homme arrache une grappe de raisin.

Alors je vis que cette chasse-là ne serait pas peu de chose, car l'homme avait franchi vos frontières pour se sauver de ma colère. Est-ce que vraiment il va se sauver ? Ne suis-je pas vivant ? Quand il courrait au nord jusqu'à la Dora et jusqu'aux neiges, ou au Sud jusqu'à l'Eau Noire, je le suivrai comme un amant suit les pas de sa maîtresse et venant à lui je le prendrai tendrement — Aho ! si tendrement ! — entre mes bras, disant : « Bien tu as agi et bien tu seras payé. » Et de cet embrassement-là Daoud Shah ne sortira pas avec du souffle dans ses narines. *Arrh !* Où est la cruche ? J'ai soif autant qu'une jument pleine dans le premier mois !

Quels sont les effets de cette rage quand elle saisit non plus un individu, mais une multitude, ce qu'est le délire d'un combat à l'arme blanche, Kipling nous le fait raconter par le sergent

Mulvaney et l'on ne peut pas aller plus avant dans l'horreur. Mulvaney, l'Irlandais, a vu les longs couteaux afghans danser devant lui « comme le soleil sur la baie de Donegal quand la mer clapote ». Il a suffoqué dans ces brusques mêlées où, tout d'un coup, l'on se trouve dans les bras de l'ennemi, poitrine contre poitrine, où l'on peut à peine se servir de la baïonnette, où l'on pousse, où l'on frappe à coup de bottes, où les masses humaines, comme une pâte trop épaisse qui ne peut plus couler, oscillent sur place, où les hommes halètent et blasphèment[1] et tombent par paquets, car l'herbe est glissante de sang et les talons n'y mordent plus. Une fois, il a entendu « un régiment pousser des cris de démence ; tous les hommes fous, fous, fous, et les sergents impuissants à les arracher du champ de massacre[2]... Certains chancelaient, le brouillard de la bataille sur les yeux, car tuer agit différemment sur chacun. Les uns sont puissamment malades ; Ortheris, lui, ne s'arrête pas de crier des blasphèmes, et Learoyd n'ouvre la bouche pour chanter que lorsque, à coups de crosse, il tripote les têtes. Les bleus jettent des cris, souvent ils ne savent plus ce qu'ils font ; ils n'ont envie que de couper des gorges et autres saletés, mais quelques-uns deviennent comme saouls, et, sans blessures, tombent, ivres-morts. Enfin, nos hommes enterrés, nous partîmes ; nous avions l'air d'ignobles bandits ; le sang qui nous couvrait avait formé une croûte avec la poussière, et la sueur avait craquelé cette croûte ; nos baïonnettes pendaient entre nos jambes comme des couteaux de bouchers et, tous, nous étions plus ou moins estafilés. »

Nos littératures sont très vieilles et nous sommes très blasés. De diverses façons elles tâchent à remuer encore nos nerfs accoutumés à tout. En France, c'est en raffinant à l'infini la sensation de plus en aiguë qu'un art savant a tenté de la renouveler. Plus simplement, l'Anglais qui s'ennuie cherche, au moins par l'imagination, les violentes et primitives émotions du combat pour la vie ; il en savoure les angoisses, les défaites et les triomphes. Ainsi firent Swift et

1. *We shtuck there, breathin' in each others' faces an' swearin' powerful* (With the Main Guard).

2. *The Tyrone was growlin' like dogs over a bone that has been taken away too soon, for they had seen their dead an' they wanted to kill ivry soul on the ground. (Ibid.)*

Byron qui, lassés du réel, cherchèrent un refuge dans le rêve sanglant. Ainsi fait Kipling : avec quelle jouissance il ravage et foule aux pieds ce que notre main n'ose pas toucher. Cette face humaine que nous imaginons presque indestructible tant elle semble l'âme même, et la personne, avec quel voluptueux et sauvage frémissement il la voit foulée aux pieds, et, d'un seul coup de botte, changée en bouillie rouge, en chose informe et sans nom[1]. C'est que, pareil à Swift et Byron, il aime à braver, à défier les civilisés que nous sommes. Surtout, il veut provoquer le sage public anglais, bourgeois et protestant, le faire sursauter, l'effarer par du scandale. Audace énorme pour un romancier anglais moderne, il présente l'adultère comme chose banale courante, acceptée, et — trait remarquable — c'est la période sombre de combat et de cruauté, c'est la Haine qui l'intéresse dans l'Amour. Tapageuses, verveuses, fringantes et presque toujours sur le bord d'une crise de nerfs, ses mondaines de Simla jouent avec l'homme comme la tigresse, d'un geste nonchalant d'abord, par ennui, puis, subitement excitées par le plaisir de voir couler le sang. Son tranchant regard se porte-t-il sur le partenaire masculin ? Quelle froide, impassible et amère raillerie de sa fatuité, de son égoïsme foncier, de sa bête et béate hallucination, de sa brutalité à rompre, l'illusion tombée ! Et quand il a peint l'amour d'un homme qui véritablement s'oublie et se donne[2], un amour durable comme la vie, et généreux, il a été plus atroce encore. Quel pauvre être insensible, absorbé par soi-même que la femme aimée ! Quelle impuissance à tendre la main lorsque le malheur — le plus sombre et le plus tragique des malheurs — a fondu sur celui qui dépend d'elle ! Deux ou trois fois il a décrit la minute admirable de l'Amour, l'individu et le temps aboli. Aimant l'intense avec la frénésie que l'on a vue, il ne pouvait pas négliger l'instant

1. *In the restless nights after he had been asleep all day, fits of blind rage held him till he trembled all over with the thought of the different ways in which he would slay Losson. Sometimes he would picture himself trampling the life out of the man with heavy ammunition boots, and at others smashing in his face with the butt, and at others jumping on his shoulders and dragging the head back till the bone cracked. (In the Matter of a Private).* Le *smashing in a face*, l'écrasement d'une face à coups de poing ou à coups de crosse est un des exploits fréquents d'Ortheris et de Mulvaney.

2. Dans : *The Light that failed.*

où le petit être de l'Homme s'élargit soudain jusqu'à embrasser l'univers, et jette son défi à la mort. Mais, tout de suite, derrière cette minute, il évoque le grand fantôme ; le voici brusquement apparu, glaçant d'effroi la courte ivresse des deux qui se croient seuls au monde[1]. Il passe en baissant la main, et à la place des deux vies confondues, rien ne reste que de la souffrance solitaire et qu'une vie qui ne tend plus à vivre[2].

Voilà le pessimisme et le cynisme de Kipling. Sans doute, surtout dans les premières œuvres, ils servent trop à l'effet ; ils s'affirment avec une insolence tranchante, une allure imperturbable de jeunesse qui, trop tôt, se prétend à l'aise, initiée — *at home* — dans ce monde mauvais. Mais la méfiance et le mépris de l'Homme, surtout de l'homme que le malheur ou le métier n'ont pas discipliné, sont trop au fond de tout ce qu'a écrit Kipling pour n'être pas sincères. Pour mesurer ce mépris et cette méfiance il faut lire *La Lumière qui s'est éteinte*, qui ressemble à une autobiographie. A vingt-deux ans, le héros, artiste comme Kipling, peintre, et qui fuit l'Occident civilisé, vagabonde en Égypte, traîne dans les bouges étouffants de Port-Saïd pour y noter à la lueur du gaz et des chandelles — avec quelle étrange et avide curiosité ! — les dégradations physiques, les déformations de type produits par le vice. Un peu plus tard, dans le désert, en Nubie, il suit les colonnes anglaises qui reçoivent les assauts des Derviches, et ce qu'il attend, ce qu'il cherche avec une passion absorbante de spécialiste, c'est la vue du massacre ; ce qu'il saisit à coups de crayon qui font songer à Veretshagin, c'est la grimace de l'agonie et les décompositions de la mort. Muni de cette jeune expérience, il revient à Londres, et à ce moment toute sa fortune est une somme de trente livres qu'un Syndicat de journalistes lui doit pour des croquis envoyés d'Égypte. Avec une ruse et un calcul de sauvage il s'interdit de la toucher, ne voulant pas que les directeurs du Syndicat sachent qu'il est à leur merci. Pendant trente jours il vit dans une chambre à sept shillings la semaine, mangeant des saucisses et des pommes de terre à deux *pence* le repas.

1. *The Story of the Gadsbys.*
2. *Without benefit of Clergy.*

Dans ses rares promenades — il ne tenait pas à prendre d'exercice : l'exercice lui donnait des désirs qu'il ne pouvait pas satisfaire — il découvrit qu'il divisait l'humanité en deux catégories : les gens qui semblaient capables de lui donner de quoi acheter à manger et les autres.

« Je ne savais pas, pensa-t-il, tout ce qui me restait encore à apprendre concernant la figure humaine. »

Comme récompense à son humilité, la Providence voulut qu'un cocher dans un restaurant à saucisses où Dick mangea ce soir-là laissât sur son assiette une grosse croûte de pain. Dick la prit ; il se serait battu contre l'univers pour la possession de cette croûte-là.

Au bout d'un mois, il apprend — avec une vanité et une insolence naïve de triomphe — que ses dessins d'Égypte l'ont rendu célèbre. Là-dessus le directeur du Syndicat qui les a publiés vient le voir dans sa mansarde. Pour Dick Heldar, ce directeur avec qui il faut régler une affaire d'argent, c'est l'ennemi dont l'intérêt est de le maintenir dépendant et pauvre. Or, Dick connaît la pauvreté, et il lui en est resté pour toute la vie un effroi physique et nerveux. Regardez comme il se ramasse pour la défense et pour l'attaque, de quel regard aigu, connaisseur déjà de l'animal humain, habitué à la vue des multitudes nues, et qui perce d'un seul coup jusqu'au fond physiologique, il observe, il juge, il déshabille son adversaire, avec quels gestes brutaux il le manie ;

Un *gentleman* entra dans la mansarde, corpulent, entre deux âges, vêtu d'une redingote à revers de soie. Ses lèvres étaient entr'ouvertes et pâles : il avait des poches sous les yeux.

« Cœur faible », pensa Dick, puis comme ils échangeaient une poignée de main : « cœur très faible, son pouls fait trembler ses doigts ».

L'homme se présenta comme le chef du Syndicat central de la Presse.

— L'un de vos plus ardents admirateurs, monsieur Heldar. Je vous assure, au nom du Syndicat, que nous vous sommes infiniment obligés, et j'ose espérer, monsieur Heldar, que vous n'oublierez pas que c'est à nous surtout que vous devez d'avoir pu vous produire devant le public.

Il souffla à cause des sept étages.

Dick jeta un coup d'œil à Torpenhow dont la paupière gauche s'immobilisa un instant sur sa joue.

— Je ne l'oublierai pas, répondit Dick, tous les instincts de défense se levant en lui. Vous m'avez si bien payé que je ne pourrais pas l'oublier, vous savez. A propos, quand j'aurai fini de m'installer ici, je voudrais bien envoyer reprendre mes dessins. Il doit bien y en avoir cent cinquante, chez vous.

— C'est, hum! justement, ce dont je venais vous parler. J'ai peur que nous ne puissions pas tout à fait accepter cela, monsieur Heldar. En l'absence d'un traité spécial, vos dessins sont à nous.

— Voulez-vous dire que vous prétendez les garder?

— Oui, et nous espérons avoir votre aide — vos conditions seront les nôtres, monsieur Heldar — pour arranger une petite exposition qui, soutenue par notre nom et notre influence sur la presse, vous sera d'une indéniable utilité. Des dessins comme les vôtres...

— M'appartiennent. Vous m'avez engagé par télégramme, vous m'avez fixé les prix les plus bas que vous avez osé. Vous ne pouvez pas vouloir les garder. Bon Dieu du Ciel, mais c'est tout ce que je possède au monde!

Torpenhow regarda l'expression de Dick et siffla.

Dick marchait de long en large, méditant. Il voyait tout son petit bagage, les premiers outils de son équipement confisqués, au début de sa campagne, par un *gentleman* entre deux âges dont il n'avait pas bien entendu le nom et qui disait représenter un Syndicat, chose pour laquelle lui, Dick, ne se sentait pas le moindre respect. L'injustice du procédé ne l'émouvait guère. Il avait vu trop souvent dans d'autres pays triompher la main du plus fort pour épiloguer sur l'aspect moral des choses, sur le bien et sur le mal. Mais, simplement, il désirait avec ardeur le sang du *gentleman* en redingote et quand il recommença à parler ce fut avec une sorte de douceur tendue que Torpenhow connaissait bien pour le commencement du combat.

— Veuillez me pardonner, monsieur, mais n'avez-vous pas un... un homme plus jeune avec qui je pourrais traiter cette affaire-là?

— Je parle au nom du Syndicat. Je ne vois pas de raison pour qu'une troisième personne...

— Vous en verrez une dans un instant. Ayez donc la bonté de me rendre mes dessins.

L'homme fixa Dick, puis Torpenhow, d'un regard vide. Il n'était pas habitué à entendre d'anciens employés lui commander d'avoir la bonté...

— Fais attention, dit Torpenhow, nous ne sommes pas au Soudan ici.

— Considérant le service que notre Syndicat vous a rendu en vous faisant connaître...

Ce n'était pas une remarque heureuse. Elle rappela à Dick certaines années vagabondes vécues dans la solitude, l'effort et le désir

non satisfaits. Ce souvenir s'harmonisait mal avec la vue du *gentleman* prospère qui se proposait de jouir du fruit produit par ces années-là.

— Je ne sais pas au juste ce qu'il faut faire de vous, commença Dick, d'un ton pensif. Évidemment, vous êtes un voleur — et je devrais vous tuer à moitié; mais, tel que vous êtes, il est probable que ça vous ferait mourir tout à fait. Je n'ai pas envie de vous avoir mort sur mon plancher, et puis ça porte malheur quand on emménage. Restez donc tranquille, — vous ne ferez que vous exciter.

Il mit une main sur l'avant-bras de l'homme et, lui passant rapidement la main sur tout le corps, sous la redingote, il en palpa la graisse.

— Bon Dieu ! dit-il à Torpenhow, et ce vieux niais à cheveux gris ose voler ! J'ai vu un chamelier d'Esneh dont on enlevait la peau noire en petites lanières à coups de martinet, pour avoir volé une demi-livre de dattes humides — et il était dur comme de la corde à fouet. Cette chose-ci est toute molle; c'est comme une femme.

Il n'y a pas beaucoup de choses plus humiliantes que d'être manié par un homme qui n'a pas l'intention de frapper. Le chef du Syndicat commençait à souffler lourdement. Dick marchait autour de lui, s'arrêtant pour le pétrir comme un chat pétrit un tapis de laine molle. Puis, lui passant l'index sur la figure, il suivit les lignes des poches plombées sous les yeux et remua la tête :

— Vous alliez me voler mes affaires qui sont à moi, à moi, à moi ! — vous qui ne savez pas quand vous pouvez mourir. Écrivez un mot à votre maison — vous dites que vous en êtes le chef — et commandez-leur de rendre à Torpenhow mes dessins, tous mes dessins. Attendez un moment, votre main tremble. — Allons, maintenant !

Il lui tendit un carnet. L'homme écrivit le billet. Torpenhow le prit et partit sans dire un mot, tandis que Dick tournait autour de l'homme muet et paralysé, lui donnant des conseils pour le salut de son âme. Quand Torpenbow revint avec un gigantesque portefeuille, Dick était en train de dire d'une voix presque conciliante :

— Allons ! j'espère que ceci vous servira de leçon, et, si vous me tracassez, quand je me serais mis au travail, avec des histoires de poursuites pour voies de fait, croyez-moi bien : je vous attraperai, je vous donnerai des coups et vous mourrez. D'ailleurs, et dans tous les cas, vous n'avez plus longtemps à vivre. Partez ! *Emchi ! Voutsak !* Allez-vous-en !

Voilà un caractère puissant et peu compliqué. En général, les personnages de Kipling sont plus simples encore. Le plus souvent, il les tire de la foule, de la foule anglaise, de la foule brute, celle qui ne rêve que d'un « fort et plein repas de viande à midi, et puis de dormir », — ou bien encore des épaisses masses de soldats qui exhalent « la bonne, l'apaisante

odeur des ceintures de cuir et de l'humanité entassée », et qu'il aime parce qu'il y sent les profondes réserves d'énergie latente, les coups de poing et les meurtres possibles avec les grosses passions aveugles, nées du sang trop riche et des fumées d'alcool. Ses *gentlemen* ne sont pas moins ordinaires. Eux aussi sont épris de bataille et de *whisky;* leur fraîcheur de sensation, leur calme intellectuel, leur force vitale sont les mêmes que dans le peuple. Seule l'éducation les en distingue: les jeux physiques leur ont affiné, fortifié le corps; ils sont plus alertes et mieux découplés ; le milieu moral a développé en eux le sens strict du devoir et l'habitude de se maîtriser. Dans la vraie *gentry,* ce sont là des qualités moyennes. Mais ces personnages quelconques, l'artiste les transporte dans un monde idéal : bienheureuses régions dépourvues de *policemen,* où ils peuvent, enfin, déployer toute leur énergie anglaise, où abondent les occasions permises de se battre. Dans ce Walhala de Kipling, je suppose que ces héros connaissent des moments de détente, mais nous ne les apercevons qu'aux instants d'efforts et de contraction pour la lutte et pour la résistance. Par là, Kipling diffère de nos purs réalistes. Si, comme eux, il accepte ou recherche le laid et le grossier, toujours il écarte le médiocre. Non seulement, par la convention propre à l'art, il redresse les lignes fléchissantes de la vie, mais il entoure cette vie de circonstances exceptionnelles qui, soudain, vont l'exalter, souvent pour la détruire dans un court éclat de flamme brûlante. Telle est la déformation poétique qu'il fait subir à la réalité morale, — analogue à celle qu'on a constatée plus haut dans sa vision de la nature sensible. Des faits qui composent le monde de l'âme, il ne garde que ceux qui sont des *maxima.* C'est avec les sensations les plus aiguës, avec des émotions véhémentes, presque organiques, vitales, qu'il le reconstruit. Au fond, sa psychologie est surtout une physiologie, bien souvent une pathologie. Ce qu'il regarde, c'est la fibre nerveuse, mise à nu, qui frissonne d'attente, d'angoisse, de volupté, qui se roidit pour vivre en dépit des assauts du dehors ; il se passionne à la voir ébranlée à fond par l'effort trop grand et prolongé, par les souffrances extrêmes qui l'usent et la désorganisent.

Voilà pourquoi comme Shakespere, Dickens et Poë, il arrive naturellement et il excelle à peindre la manie, le délire, l'hallucination. Parfois c'est la simple et lente action des circonstances hostiles, du milieu anormal, du paysage accablant et démesuré, qui suffit à produire la démence. Tel est le cas de ce gardien de phare qui veille sur un détroit près de Java, sans compagnon qu'un orang-outang, étrange et troublant camarade qui dans cette solitude est devenu un semblable et qu'il traite comme un homme. Nul événement que la marche du soleil équatorial dans le ciel nu, et deux fois par jour l'alternance des courants de marée dans le flamboyant chenal. Cette eau qui coule en traits horizontaux de feu, prend son regard et le fascine. Comme il arrive dans l'hypnose, le vide se fait en lui; il n'y a plus rien dans sa tête que des lignes droites qui la traversent dans l'un et puis dans l'autre sens, et là-dessus, peu à peu, il s'affole, veut résister, s'enferme, mais une force le pousse, et, comme un ivrogne à son vice, il retourne à la contemplation de l'eau :

Alors[1] il se couchait à plat ventre sur les planches, et à travers les fentes il regardait la mer qui passait entre les piliers du phare, tranquille et lisse comme de l'eau grasse dans une auge à cochons. Il disait que son seul bon moment était au tournant de la marée. Alors, les lignes à l'intérieur de sa tête tournaient et tournaient comme une jonque dans un tourbillon ; mais c'était le paradis à côté des autres lignes — les droites, — qui ressemblaient à des flèches sur une carte des vents, mais bien plus régulières. Et il ne pouvait arracher ses yeux de la marée qui filait si vite. Dès que pour se soulager il regardait les hautes collines qui bordent le détroit de Florès, ses yeux, disait-il, étaient comme qui dirait tirés en bas par quelque chose qui le forçait à regarder la sale eau toute rayée, et, alors, il ne pouvait plus les arracher de là jusqu'au tournant de la marée. Ces raies, disait-il, lui détraquaient l'intelligence, et chaque fois qu'allait revenir la canonnière hollandaise qui fait le service des phares de ce côté-là, il était décidé à demander qu'on l'emmène. Mais dès qu'elle arrivait, quelque chose se déclenchait dans sa gorge, et il était si occupé à regarder les mâts qui dessinaient des lignes verticales et contraires à ses raies, qu'il ne pouvait pas bouger ni dire un mot jusqu'à ce qu'elle eût disparu de l'horizon. Alors, me raconta-t-il, quand je le vis à Portsmouth, il pleurait pendant des heures, et Challong, le grand

1. Ce récit est mis dans la bouche d'un matelot devenu gardien de phare.

singe, tournait et tournait en nageant autour du phare, riant et se moquant de lui, éclaboussant l'eau de ses mains qui étaient comme palmées. A la fin, l'idée entra dans sa pauvre tête malade que les bateaux qui passaient (il n'y en avait pas beaucoup), surtout les steamers, étaient la vraie cause de ces raies de malheur, et non pas les marées. Il me disait qu'il restait assis, jurant après tous les bateaux, tantôt une jonque, tantôt un brick hollandais, tantôt un steamer qui, doublant le cap Florès, venait barbotter à l'entrée du détroit... Dowse leur criait de faire le tour par le passage d'Ombay et de ne pas venir faire des raies devant lui, de ne pas couvrir de lignes toute sa mer, mais, probablement, on ne l'entendait pas. Au bout d'un mois, il se dit : « Je vais les laisser venir encore une fois, mais si le prochain bateau ne fait pas droit à mes *justes représentations* — il se rappelle avoir employé ces propres expressions en parlant à Challong, — je barre le passage avec des signaux. »

En effet, il finit par arrêter le trafic en couvrant le chenal de bouées de naufrage. On vient voir ce qui se passe, on l'emmène, on le guérit, on le ramène en Angleterre, et il finit par s'engager dans l'Armée du Salut, s'exhibant comme ancien pirate que la grâce a touché, et se confessant sur les places publiques en jersey rouge, au son des cymbales. Voilà l'effet sur une tête faible de la solitude prolongée, sous le soleil vertical, en face de la mer éblouissante et déserte.

D'autres personnages aboutissent au suicide, comme Dick, le jeune peintre, qui, tout frémissant d'appétits, en plein orgueil de succès, au moment où il s'apprête à prendre une âpre revanche des époques de misère et de faim, apprend qu'il va devenir aveugle des suites d'une blessure au front reçue autrefois au Soudan, et, dans les semaines qui suivent l'arrêt de l'oculiste, peint son œuvre capitale et dernière où il jette toute l'ironie désolée, toute la suprême rancune de son cœur : une *Mélancolie* qui rit insolemment, car elle a vu le fond de la vie et a fini d'en rien attendre, — œuvre accomplie dans une fièvre de travail acharné parce que les jours de lumière sont comptés, achevée dans le demi-délire de l'alcool parce que, seul, l'alcool empêche les taches et les voiles grisâtres d'envahir tout de suite le champ de vision, — œuvre sublime que l'artiste, condamné pour toujours à la nuit, abandonné dans un logement qui, peu à peu, se change en taudis misérable, aime à caresser de la main, et qu'une fille imbécile,

recueillie pour l'amour d'un contact humain, détruit d'un seul coup, par pique, par jalousie féminine, et change en barbouillage informe avec deux sous de térébenthine. Mais l'Inde, surtout, fournit à Kipling les circonstances tragiques, lui présente des possibilités de souffrance et d'horreur inconnues à notre monde tempéré. C'est simplement l'été de huit mois, ses orages journaliers qui changent la lumière de midi en ombre opaque et fauve « comme le brouillard de Londres » et « sous lesquels la terre semble mourir d'apoplexie». Dans cet enfer irrespirable, monotone, égal, imaginez quatre *civil servants*, chacun seul à son poste et qui tous les dimanches, font cent kilomètres pour se réunir, boire ensemble de la bière chaude et tuer le temps avec des cartes. En ce moment ils jouent, presque nus, en *pujamas* de mousseline. Quarante degrés à l'ombre. Par les fenêtres, on ne voit plus de soleil, ni de ciel, ni d'horizon. Rien qu'une brume de chaleur d'un brun-rouge. A peine fait-il assez clair dans la chambre pour distinguer les couleurs des cartes et les figures blanches des joueurs, les figures froissées par l'insomnie de ces hommes de trente ans « qui savent vraiment ce que veut dire la solitude ». Écoutez, dans le grincement de la *pankah* demi-pourrie qui brasse avec peine l'air pesant, ce fragment de dialogue hachant la partie de whist :

— Comment vont vos cas de choléra? dit Hummil.

— Oh! très simples! Chlorodyne, pilule d'opium, chlorodyne, coma, sel de nitre, briques chaudes aux pieds, et puis le bûcher près de la rivière. C'est le choléra noir. Pauvres diables! Mais il faut dire que mon aide, le petit Bunsee Lal, se donne un mal de chien ; j'ai écrit pour lui faire avoir de l'avancement s'il sort vivant de cette campagne-là.

— Et vous, mon bon, voyez-vous quelque chance d'avancement?

— Moi? Je ne sais pas; ça m'est égal. Enfin, j'ai écrit pour Bunsee Lal.

— A quoi passez-vous votre temps en général?

— Je reste assis sous une table, dans ma tente, et je crache sur mon sextant pour le tenir frais, répondit l'ingénieur. Je lave mes yeux pour éviter l'ophtalmie que j'attraperai pour sûr, et je tâche de faire comprendre à mon arpenteur indigène qu'une erreur d'angle de cinq degrés n'est pas aussi insignifiante qu'on pourrait le croire. Je suis tout seul là-bas, jusqu'à la fin des chaleurs.

— C'est Hummil qui est le veinard, dit Lowndes en se jetant sur la chaise longue. Il a un vrai toit — la tenture, qui sert de plafond, est déchirée — mais enfin il a un toit sur la tête. Il voit passer un train par jour. Il peut avoir de la bière et, quand le bon Dieu est gentil, du soda-water et de la glace. Il a des livres, des tableaux (c'étaient des images découpées dans le *Graphic*), et la société de l'excellent entrepreneur Jevins — outre le plaisir de nous recevoir une fois par semaine.

Hummil sourit ironiquement :

— Oui, certainement, c'est moi le veinard — mais Jevins est *plus* veinard.

— Comment ? Il n'est pas...

— Si. Claqué. Lundi dernier.

— Suicide ? demanda vivement Spurstow, faisant jour au soupçon qui s'était glissé dans l'esprit de tout le monde,

Il n'y avait pas de choléra dans la section d'Hummil. Même la fièvre accorde une semaine de grâce et dans des étés comme celui-là, *mort subite* veut généralement dire *suicide*.

— Je ne juge personne par le temps qu'il fait, dit Hummil. Il a dû être touché par le soleil, car la semaine dernière il est entré dans la verandah et m'a déclaré qu'il rentrait ce soir-là en Angleterre pour voir sa femme, — Market Street, Liverpool. Je le fis examiner par le médecin indigène et nous tâchâmes de le décider à se coucher. Au bout d'une heure ou deux il se frotta les yeux disant qu'il croyait avoir eu un petit accès, qu'il espérait ne nous avoir rien dit de blessant, etc., etc... Vous savez, Jevins pensait toujours à se donner de belles manières et à prendre rang socialement.

— Et alors ?

— Alors il est rentré dans son *bengalow* et s'est mis à nettoyer son fusil, disant à son *boy* qu'il allait tirer du chevreuil. Naturellement ses doigts ont asticoté la détente et il s'est mis une balle dans la tête par accident. Il est enterré quelque part ; je vous aurais télégraphié, Spurstow, si ça avait pu servir à quelque chose.

— Vous êtes un drôle de type ! dit Mottram. Vous l'auriez tué vous-même que vous n'auriez pas été plus silencieux sur toute cette histoire-là.

— Pourquoi n'avez-vous pas porté la chose comme suicide dans votre rapport ? dit Lowndes.

— Pas de preuve directe. Nous ne jouissons pas de beaucoup de plaisirs dans ce pays-ci ; on peut au moins nous permettre de manier maladroitement un fusil. Un de ces jours j'aurai peut-être besoin qu'un camarade étouffe un accident qui m'arrivera. Vivez et laissez vivre. Mourez et laissez mourir.

— Faites-moi le plaisir de prendre une pilule, dit Spurstow

qui, depuis un instant, regardait attentivement la figure blême d'Hummil.

— Prenez une pilule et ne dites pas d'âneries. Ce genre de phrases est stupide. Quand je serais dix fois malheureux comme Job, je serais si curieux de savoir ce qui va arriver que je resterais pour voir.

— Ah! j'ai perdu cette curiosité-là, dit Hummil.

— Foie malade? demanda Lowndes, avec le ton de sympathie d'un homme qui sait ce que c'est.

— Non. Je ne dors pas. C'est pis.

— Je vous crois, dit Mottram. Je suis comme cela de temps en temps. C'est une mauvaise série à passer. Est-ce que vous prenez quelque chose?

— Rien !... Je n'ai pas dormi dix minutes depuis vendredi matin...

Ceci n'est que le début du conte. Peu à peu il s'enveloppe d'épouvante et de ténèbres comme ce paysage haletant et fauve où des trombes de poussière passent, rugissantes, épaississant l'obscurité. L'horreur va même ici jusqu'au surnaturel. Après des nuits qu'il a passées assis dans son lit, les poings serrés, muet, la respiration rapide, Hummil meurt, les yeux grands ouverts, dans la terreur d'un indescriptible cauchemar dont on retrouve l'image inscrite sur ses prunelles ternies.

Mais Kipling n'a pas besoin du surnaturel pour donner l'impression du fantastique. Sous ce violent et passionné regard le réel s'éclaire d'une lueur mystérieuse. Déjà nous avions remarqué que chez lui la nature inanimée, les paysages, surgissent par morceaux, avec des aspects subits d'apparition. De même pour les personnages. Leur vie atteint parfois une telle intensité démoniaque, leurs gestes sont alors si tendus par l'émotion mortelle et la frénésie de la passion terrible, leurs attitudes ont quelque chose de si fixe, de si fatal et de si plein de sens, ils se détachent avec une telle précision, un tel éclat sinistre sur le fond rendu noir par le contraste, qu'ils nous saisissent comme une menace et une vision. La nouvelle intitulée *Amour-des-femmes* ne franchit pas les limites du vraisemblable, et pourtant, vers les dernières pages, le lecteur ne sait plus s'il est devant des spectres ou des vivants. « Amour-des-femmes » est un *gentleman* ruiné, miné de débauches, déshonoré, qui s'est engagé et sert dans un régiment de

l'Inde. Mulvaney, le sergent irlandais qui conte l'histoire, a deviné les origines de l'homme, et celui-ci finit par ruminer devant lui ses remords, et tout son passé immonde. Il y a un souvenir de femme qui le « pince dans le vif de la moelle. »

Quelquefois, au camp, à la parade, en pleine action, il baissait la tête, tout d'un coup, comme devant l'éclair d'une baïonnette à, l'idée soudaine de cette femme.

Quelquefois il tournait en rond comme un cheval aveugle dans un moulin en pensant au bonheur qu'il *aurait pu* avoir, et cette pensée-là se tenait devant lui comme un fer rouge.

Au cours d'une campagne, il est frappé d'ataxie et de paralysie. On le ramène à Peshawer; on le porte à l'hôpital, inerte, rigide depuis un mois, respirant à peine. Mulvaney suit la civière. Ils passent devant une maison mal famée d'où sort une femme qui interpelle le mourant :

Parole d'honneur, dit le sergent, à longue distance j'avais vu en un clin d'œil quelle espèce de maison c'était. A cause de la garnison, il y en avait trois ou quatre comme celle-là.

Amour-des-femmes fit un effort pour parler et dit :

— Arrêtez ici !

Jamais je n'avais entendu un homme parler de cette voix-là, et à cette voix, à ce regard, je compris que cette femme était celle dont il avait parlé dans sa détresse.

Alors, avec un gémissement qui doit lui avoir arraché le cœur de la poitrine, il se redressa et sortit de la civière, et, parole d'honneur, il se tint debout sur ses pieds, la sueur perlant sur sa figure. Si Mackie sortait de sa tombe et entrait maintenant dans la chambre, je serais moins saisi que je ne le fus alors. Où il avait pris sa force, Dieu le sait — ou le Diable — mais c'était un mort qui marchait sous le soleil, avec la face d'un mort et le souffle d'un mort, comme s'il était maintenu debout par une Puissance, comme si ses jambes et ses bras de cadavre obéissaient à des ordres.

La femme était dans la verandah. Ç'avait été une beauté, mais ses yeux étaient enfoncés dans sa tête et elle promenait un regard terrible, de haut en bas sur Amour-des-femmes . Alors elle dit, en étalant d'un coup de pied la queue de sa robe : « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? »

Amour-des-femmes ne dit rien, mais un peu d'écume lui vint aux lèvres, et il l'essuya avec sa main, fixant des yeux le fard qu'elle avait sur sa figure, la regardant, la regardant, la regardant.

— Et pourtant, dit-elle en éclatant de rire... (Avez-vous entendu

rire la femme de Raines, quand il tua son amant devant elle ? Non ? Tant mieux pour vous). Et pourtant, continua-t-elle, qui a plus de droit que vous d'entrer dans cette maison ? C'est vous qui m'en avez appris le chemin. Regardez-moi bien, Ellis, car je suis celle que vous avez appelé votre femme à la face de Dieu !

Et elle rit.

Amour-des-femmes était debout, immobile sous le soleil. Alors il gémit, et je crus que c'était le râle de la mort, mais il ne quittait pas des yeux la figure de la femme, pas même pour un clin d'œil. Elle avait des cils qu'on aurait pu passer à travers les œillets d'une tente de campagne.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? reprit-elle mot pour mot, vous qui avez brisé mon repos et tué mon corps et damné mon âme, pour le plaisir de voir comment il fallait s'y prendre... Est-ce que je ne serais pas morte pour vous, Ellis ? Si jamais votre âme menteuse a connu la vérité, vous savez que cela est.

Amour-des-femmes leva la tête et dit :

— Je le savais.

Et ce fut tout. Tandis qu'elle parlait, la Puissance que j'ai dite le tenait droit comme à la parade, en plein soleil, et la sueur coulait de dessous son casque. Il avait de plus en plus de mal à parler, et sa bouche remuait et se tordait obliquement.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? reprit-elle en élevant la voix (ce fut comme une volée de cloches). Autrefois vous trouviez assez vite vos mots ; vous en trouviez pour me maudire et me damner : Êtes-vous muet ?

Amour-des-femmes retrouva sa langue et dit, simplement, comme un petit enfant :

— Puis-je entrer ?

— Cette maison-ci est ouverte jour et nuit, dit-elle en riant.

Et à ce mot, Amour-des-femmes baissa la tête et leva la main comme pour parer un coup. La Puissance le soutenait encore, le soutenait encore, car, par mon âme, je le vis qui montait l'escalier de la verandah, lui qui, depuis un mois, était un cadavre vivant.

— Et maintenant ? dit-elle.

Mais comme elle le regardait, elle pâlit soudain, et le rouge du fard resta seul sur sa figure comme le rond de couleur au centre d'une cible.

Il leva les yeux lentement, très lentement, et la regarda longtemps, très longtemps, et enfin il arracha des paroles d'entre ses dents avec un effort qui le secoua.

— Je meurs, Égypte[1], dit-il, je meurs...

1. Amour-des-femmes, qui fut un gentleman, a lu Shakespere.

Oui, ce furent ses paroles mêmes, car je me rappelle le drôle de nom qu'il lui donna. Il devenait couleur de mort, mais ses yeux ne roulaient pas dans sa tête. Ils étaient fixés, fixés sur elle. Sans un mot, sans rien pour l'avertir, elle ouvrit les bras tout grands en criant (oh ! quel miracle doré fut alors sa voix) :

— Ici ! meurs ici !

Et Amour-des-femmes tomba en avant et elle le reçut.

Le lecteur a perçu le rayonnement visionnaire, la lugubre lueur où baignent ici les personnages roidis dans des gestes saccadés et simples, transportés, dirait-on, hors de notre monde par quelque force d'en haut qui les galvaniserait et se servirait d'eux pour nous parler et nous avertir. Pourtant ils appartiennent encore à notre monde. Kipling en franchit les frontières. Il entre dans le rêve ; il crée en dehors du possible, dans l'imaginaire pur où il est à l'aise pour développer ses cauchemars et ses imaginations d'effroi. Dans ces irréelles régions, ce réaliste s'aventure avec audace ; il y est prince comme Edgar Poë. Sombres demeures du mystérieux qui devraient porter, inscrit sur le linteau de la porte, le « Signe de l'Ombre », comme ces hypogées de Thèbes où les Pharaons morts dorment dans la nuit, parmi les théories peintes de monstres et de flammes. Suivons-y Kipling : nous verrons s'y dégrader peu à peu la franche clarté du jour et s'y épaissir la noirceur que l'esprit va peupler de ses propres créatures.

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

LE FERMENT[1]

LIVRE TROISIÈME

I

Julien fit craquer une allumette-bougie et alluma une cigarette.

— Je viens aux nouvelles, dit-il, Dazenel s'inquiète.

Jauffraigne, qui fumait aussi, eut un léger haussement d'épaules. Il ouvrit une des fenêtres et dit à son tour :

— Quelle boîte! Dès qu'on est deux, on ne peut y respirer.

L'embrasure, taillée dans le mur du Louvre, était si large qu'on y avait installé deux chaises. Des tentures en cretonne banale décoraient ce refuge. Sur l'autre muraille, à angle droit, une seconde fenêtre offrait le même asile. Le fauteuil et la table de Jauffraigne occupaient l'espace entre ces deux réduits.

Julien rejoignit Jauffraigne dans l'embrasure; des bouffées d'air y arrivaient, chaudes et parfumées.

— Avoir les Tuileries pour jardin et se plaindre! murmura Julien.

— La vue sur la Seine est encore plus belle, répondit Jauffraigne.

Allant vers l'autre croisée, il désigna du geste le Pont-Royal, dont on commandait l'enfilade. Les voitures formaient là un double courant; tandis que l'un s'éloignait avec lenteur,

1. Voir la *Revue* des 15 janvier, 1er et 15 février.

l'autre dévalait, entraîné par la pente. Cela rappelait le mouvement du sang qui bat dans une artère. Il semblait que de cette circulation régulière dépendît l'existence d'un être invisible et colossal,

— Ici, du moins, continua Jauffraigne, on voit Paris.

— Que c'est beau ! dit Julien.

Depuis deux mois qu'il était de retour, il ne se lassait pas d'admirer ce Paris. Les rues lépreuses d'Angleur, les colonnades appliquées aux maisons liégeoises lui avaient appris à goûter mieux l'harmonie discrète de ses façades et la grandeur de ses horizons.

Jauffraigne ajusta son lorgnon :

— Mâtin ! la jolie femme qui passe !

— A Paris, toutes les femmes sont jolies, murmura Julien.

— Une suffit.

— L'aimes-tu ?

— Comme un fou... pour le moment.

Ils se turent. Leurs deux silhouettes se détachaient en pleine lumière. Malgré leur élégance commune, elles contrastaient étrangement : Jauffraigne mince, les yeux clairs, le visage effilé ; Julien, le front carré, les épaules massives, un air de volonté toujours tendue.

— Dazenel..., recommença Julien.

Jauffraigne se retourna brusquement :

— Dazenel m'embête. Il faut pourtant se montrer raisonnable ! Sa compagnie était à fond de cale. L'idée lui vient de solliciter à son profit les travaux du Mékong. Chacun est libre d'écrire à un ministre : cela ne coûte rien, même pas un timbre. N'importe ! parce que c'est lui, nous laissons dire que son projet a des chances d'aboutir, le public s'emballe, les actions...

Il s'interrompit :

— A combien sont aujourd'hui les actions de l'*Indo-Chinoise* ?

— A 280.

— Partir de 92 et arriver à 280, qu'est-ce qu'il veut de plus ?... Je ne suis pas le ministre des colonies, je suis son chef de cabinet ! Ce n'est pas moi qui signe, c'est Mage, n'est-ce pas ? Que Dazenel vende le papier qui l'embarrasse, et nous fiche la paix !

— C'est bien... je lui annoncerai que tout compte fait...

Jauffraigne se mordit les lèvres :

— Ne lui dis rien, c'est inutile.

Le soleil maintenant descendait derrière les arbres des Tuileries. Des rayons traversaient les branches et noyaient les parterres dans une vapeur rousse. Éclairé par transparence, l'écran sombre des massifs avait perdu toute forme réelle. Il semblait qu'une main furieuse jetât dessus des taches rondes, orange, grises et or.

Jauffraigne reprit avec un air d'abandon :

— Dazenel rend vraiment les choses trop difficiles. Je le supposais plus adroit. En lisant son devis, un imbécile aurait compris qu'il cherche à nous voler.

— Je ne crois pas, répondit Julien sans laisser deviner s'il doutait de l'affirmation ou simplement du vol.

— Mage lui-même s'en est aperçu!

Un sourire effleura les lèvres de Julien :

— C'est moi qui ai préparé le travail, dit-il ; je ne demande qu'à le défendre.

— En es-tu bien sûr ?

— Dazenel m'envoie pour cela.

— Ce n'est pas une raison.

Jauffraigne jeta un regard aigu sur Julien qui demeurait impassible. On sentait que sa mauvaise humeur résultait d'une inquiétude secrète.

— Qu'as-tu fait en Belgique, pour changer ainsi ? demanda-t-il soudain.

— A quel propos, cette question ?

— Autrefois, tu étais l'homme rangé, convaincu, exemplaire ; aujourd'hui, tu affectes d'être sceptique et tu joues au plus fin, ce qui avec moi est une bêtise, je t'en préviens.

Le sourire de Julien reparut :

— Je ne suis qu'un fidèle interprète. Interroge Dazenel.

Jauffraigne fit un geste railleur :

— Ah ! Dazenel !...

— Mon cher, interrompit Julien, il fut un temps où tu admirais sa manière. Promettre *oui* au moment où l'on décide *non*, te semblait alors le dernier mot de l'habileté.

Julien souleva d'une main distraite le Bouddha qui décorait la cheminée, et, tout en le maniant, poursuivit :

— Changer!... Parbleu, qui ne change pas? Chaque métier met une marque sur celui qui l'exerce. On doit se faire une manière d'être pour vendre une aune de toile et une autre pour obtenir une concession de travaux au Tonkin. Le fond des idées aussi varie. J'ai pu croire que la science aidait à la fortune. Une simple expérience a prouvé mon erreur. Dans la société contemporaine, il importe peu de savoir. En revanche, il faut vouloir. Le monde est un trésor où chacun puise, et il y a place pour tous.

— Place pour tous? répéta Jauffraigne. Quiconque veut passer au premier rang de la foule est bien forcé de bousculer ses voisins!

Il acheva, songeur :

— Presque toujours, même, on commence par ses amis.

Un coup léger fut frappé à la porte. Un huissier apportait des dossiers.

— C'est bien, fit Jauffraigne, mettez cela sur la table.

Julien, tourné vers le quai, avait repris sa contemplation muette. De ce côté, les rayons du soleil couchant remontaient librement la Seine, mettaient au-dessus du fleuve un fleuve de lumière qui dépassait les berges, baignait les façades, les arbres, le ciel même. Lentement son flot d'or rougissait comme si, lui aussi, se chargeait de limon.

Un silence pesant s'établit. Chacun des mots, jusqu'alors, avait semblé tendre vers un but caché. Au moment d'atteindre à ce but, l'un et l'autre paraissaient hésiter. En même temps, leur masque indifférent tombait. Ramenés au souci véritable qui seul les occupait, ils oubliaient la comédie jouée et redevenaient sincères.

Jauffraigne releva la tête :

— J'en suis fâché, dit-il, mais l'affaire va mal.

— Il y a du nouveau?

— Mage a reçu d'autres propositions. Grichner ferait les fonds. Par un hasard curieux, son projet suit exactement le vôtre, sauf les évaluations qui deviennent raisonnables. On les croirait du même auteur.

— On croit ce qu'on veut.

— Connais-tu ce Grichner?

— Dazenel m'a envoyé chez lui deux ou trois fois.

Jauffraigne eut un mouvement d'impatience :

— Pourquoi t'en défendre? Grichner a parlé de toi en termes tels qu'on pourrait imaginer de sa part plus que de la sympathie... Mes compliments! A tant faire que de fréquenter chez un banquier juif, tu sais choisir...

— Grichner peut avoir des chances, — riposta Julien d'une voix mordante ; — Dazenel connaît trop le prix de ton dévoûment pour s'inquiéter de si peu.

— L'intérêt de l'État n'a rien à voir avec Dazenel.

Julien partit d'un éclat de rire :

— Je t'en prie, ne me prends pas pour le public. Tu te moques de cet intérêt, plus que moi ! C'est d'autant plus raisonnable que tu n'en es pas officiellement chargé.

La porte s'ouvrit encore, mais sans qu'on eût frappé, cette fois. Une femme entra en coup de vent. Le visage de Jauffraigne s'éclaira :

— C'est toi? Tu ne nous déranges pas.

— Bonjour! répondit-elle. Je suis pressée. As-tu cette loge?

Dès le premier mot, Julien avait cru reconnaître la voix. Elle évoquait en lui des souvenirs lointains.

— Ne me laisseras-tu pas, au moins, te présenter Dartot? reprit Jauffraigne. C'est un ami.

Il se tourna vers Julien :

— Madame de Biennes...

Celle-ci inclina légèrement la tête, puis, d'un ton où nulle émotion ne paraissait :

— Monsieur...

Elle mit ensuite l'enveloppe dans son carnet de visite :

— Merci.

— Où te reverrai-je?

— Au théâtre, très tard...

D'un mouvement rapide, elle salua encore Julien, et disparut.

Une joie traversa le regard de Jauffraigne, joie d'enfant qui manie pour la première fois de sa vie une belle montre :

— Délicieuse, n'est-ce pas?

— Charmante.

— C'est absurde, mais je l'aime !...

— Tu as raison, répliqua Julien qui prenait son chapeau.

— Tu t'en vas ?

— Je reviendrai un autre jour. Je m'en voudrais de troubler tes rêves.

A son tour, Julien gagna la porte. Sans se l'avouer, il obéissait au désir de revoir cette femme. Dans la pénombre du cabinet de Jauffraigne, il n'avait pu distinguer son visage. Cependant, plus il y pensait, plus il sentait qu'elle tenait à son passé.

Dès qu'il fut dehors, ses yeux, guidés par un instinct, la retrouvèrent. Elle se dirigeait vers le Carrousel, sans hâte, avec une grâce nonchalante. Résolu à pousser jusqu'au bout l'aventure, Julien pressa le pas. Il allait presque atteindre madame de Biennes quand, se devinant suivie peut-être, celle-ci tourna la tête. Aussitôt, Julien n'hésita plus. Tout à coup, la dernière soirée Méhaut était revenue dans sa mémoire : autour de la table, son père, M. Foudras et le couple Gridal hument le thé servi ; tandis que M. Méhaut apporte une tasse à Julien, une jeune fille aussi s'approche... Aucun doute possible : en dépit de la particule d'emprunt et de la toilette trop riche, c'était bien la même que Julien voyait là. Telle il avait quitté mademoiselle Gridal deux ans auparavant, telle encore il l'apercevait : même beauté régulière, même ardeur résolue dans le regard. Seul le sourire de jadis était fané, sourire de jeunesse ignorante que la vie avait effacé.

Durant une seconde, il sembla que ces deux êtres allaient se fuir : cependant à peine leurs yeux se furent-ils rencontrés, qu'une force imprévue les attira. D'un commun accord l'un et l'autre avancèrent et, comme des amis séparés de la veille, se tendirent les mains.

— Il y a longtemps qu'on ne vous a vu.

— J'étais à l'étranger.

— Restez-vous à Paris quelque temps ?

— Je ne le quitterai plus.

Les banalités d'usage s'arrêtèrent ensuite sur leurs lèvres. En se cherchant, ils avaient désiré sans doute parler d'autres choses. Au moment d'y arriver, leurs cœurs se fermaient et ils regrettaient d'avoir voulu les aborder.

— Voulez-vous que nous marchions un peu? dit Julien.

Elle accepta d'un signe. Ils longèrent les squares du Louvre, arrivèrent dans la grande cour. Ils avaient l'impression d'errer à travers une ville morte. Aucune verdure pour égayer la tristesse des murs. Le peuple de statues qui les anime avait disparu sous le crépuscule commençant. La mélancolie des pierres solennelles demeurait seule, oppressante et désolée.

— Que pensez-vous de moi? demanda enfin madame de Biennes.

Julien répondit :

— Que pourrais-je penser? je ne sais plus rien de vous.

Elle suivit avec le bout de son ombrelle la rangée des pavés. Puis, relevant la tête, et comme par défi :

— Si vous ne savez rien, vous avez compris. J'ai quitté mes parents pour agir à ma fantaisie. Cette vie m'étouffait. On m'a bien offert d'épouser un commerçant, mais la perspective de moisir derrière un comptoir ne m'a pas retenue. Et voilà... Je suis une fille perdue, c'est possible. Je suis en tout cas une fille heureuse. Je ne me plains pas.

Julien eut un sourire forcé :

— Jauffraigne ne paraît pas non plus se plaindre.

— Jauffraigne se contente de peu.

— Pourquoi? Vous vous disiez heureuse...

Le même défi qu'auparavant passa dans les yeux de madame de Biennes :

— En tout cas, j'ai eu le bonheur que j'attendais; cela suffit.

Il murmura :

— Vous avez raison... ce bonheur suffit, puisque c'est lui que vous attendiez.

Une émotion involontaire l'étreignit. Il comparait leurs deux destinées, et admirait qu'elles eussent abouti à un dénouement identique. L'un et l'autre, après avoir tenté de se plier à la médiocrité des vies honnêtes, avaient quitté la route droite pour trouver, hors les lois, ce qu'ils imaginaient le bonheur.

Comme si elle lisait dans sa pensée, madame de Biennes reprit :

— C'est une chose étrange, n'est-ce pas, que j'aie dû me décider à cela? Vous rappelez-vous la petite fille que j'étais? J'aurais pu alors vous réciter à volonté un chapitre de chi-

mie, la série des Pharaons et l'histoire du Vinci, le tout accompagné de réflexions morales ou de préceptes d'hygiène. Pour récompenser tant de sagesse, on m'a donné le choix entre les délices conjugales au fond d'une boutique ou le plaisir de faner pieusement ma jeunesse en qualité d'institutrice. Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Peut-être aurais-je cherché un homme de mon goût, qui voulût bien m'aimer...

— Peut-être avais-je aussi cherché, qui sait?

Sa voix trembla légèrement :

— Vous étiez ambitieux : la fortune, disait-on, vous souriait. Nos diplômes auraient pu voisiner sans déchoir. Mais vous êtes parti...

Tandis qu'elle parlait, Julien revoyait de nouveau cette soirée où, grondant de colère impuissante, il avait aperçu pour la première fois mademoiselle Gridal et senti dans son cœur un brusque émoi.

— A cet âge-là, dit-il, les hommes ne voient pas qui les aime. Puis, quand ils ont appris à être clairvoyants...

Madame de Biennes acheva brièvement :

— Il est trop tard.

Julien leva les yeux hardiment sur elle :

— A moins qu'un hasard ne vienne...

Un brusque désir l'animait de reprendre ce roman qu'il n'avait pas su lire, autrefois. Madame de Biennes, silencieuse, gardait ses yeux baissés.

Les fenêtres du palais maintenant s'évanouissaient dans la nuit. On eût dit qu'un voile montait du sol, s'élevait peu à peu jusqu'à l'attique, pour gagner ensuite le ciel, où des étoiles rares apparaissaient.

Julien demanda tout à coup :

— Il faut donc être bien riche?

Madame de Biennes ne sembla pas l'entendre. Il poursuivit à mi-voix :

— C'est plus qu'un hasard qui nous a rapprochés. Je ne crois pas au hasard, d'ailleurs. Quiconque examine sa vie voit que tout y est combiné, machiné par une force invisible, rarement propice et souvent très injuste. S'il en est ainsi, pourquoi ne pas profiter de sa volonté momentanée? Nous

sommes pareils. Nous avons des volontés de même trempe, des ambitions de même mesure, un égal mépris des conventions sociales...

Elle l'interrompit avec une raillerie affectée :

— Nous avons presque un passé commun...

— Raison de plus ! ne seriez-vous pas curieuse de l'évoquer ensemble ?

Elle détourna la tête :

— N'en parlons pas.

Julien retint mal un geste de dépit :

— Dans huit jours, j'espère que je vous plairai mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que dans huit jours, la partie sera jouée : je saurai si je gagne.

— Vous vous mariez ?

— Où faut-il envoyer le faire-part pour vous mettre au courant ?

— Il serait plus simple de me dire tout de suite ce qu'il doit m'annoncer...

Julien laissa passer une seconde, puis la regardant en face :

— Volontiers. Ce sera : « J'ai gagné le premier million et je vous aime. »

— Vous êtes impertinent.

Peut-être éprouvait-elle à son tour le frisson passager du désir. Mais, Julien ayant pris sa main, elle la retira, et, d'une voix ambiguë :

— Au revoir !

Elle s'éloigna ensuite, se perdit dans le flot des passants qui traversaient la cour. Près de l'arcade qui donne sur la rue de Rivoli, sa silhouette reparut une fois encore dans la lumière, reconnaissable au mouvement d'une grâce abandonnée qui l'animait. Puis tout rentra dans l'ombre : Julien ne la vit plus.

II

Immobile, il se mit à rêver.

Était-ce la beauté de madame de Biennes qui l'avait

entraîné à lui parler ainsi, ou bien une raison indéfinissable — parfum d'émotions lointaines, éveil de souvenirs demeurés chers malgré l'éloignement ? Il réfléchissait :

« Évidemment, elle serait une maîtresse délicieuse... »

Puis il haussa les épaules :

« Je suis en train de faire une bêtise ! »

Au lieu de se remettre en marche cependant, il continua de réfléchir :

« Une bêtise, certainement... Beaucoup d'autres sont plus jolies, que je pourrais aimer, sans gêner personne ! Il est toujours dangereux de marcher sur les brisées d'un ami... encore plus, si l'on a besoin de lui... »

Malgré qu'il affectât de négliger ses scrupules, la pensée de Jauffraigne le troublait. Si la morale n'était déjà plus à ses yeux qu'une convention bonne à rendre supportable la vie sociale, telle quelle, il avait peur de l'enfreindre. D'ailleurs, plus il étudiait le charme subi, mieux il sentait combien son plaisir tenait plus au rappel du passé qu'à l'attrait de cette femme. Il eût aimé prolonger ce plaisir, ne fût-ce que pour un soir. Que faisaient maintenant tous les êtres mêlés à ce premier drame de sa vie, drame qui s'était dénoué par son départ pour Angleur ? Avaient-ils changé de condition et de visage, ainsi qu'Hélène Gridal ? S'il les rencontrait, pourrait-il encore les reconnaître, ou bien les trouverait-il pareils à jadis ?

Ce jour-là était justement un mardi : jour de thé chez les Méhaut... Julien eut envie tout à coup de tenter une promenade dans ce monde oublié. Ce serait comme une sorte de remontée vers le temps que madame de Biennes avait commencé de faire revivre.

Il se décida. Il retournerait à son restaurant de la rue Gay-Lussac ; après y avoir dîné, il se rendrait chez son cousin, irait ensuite s'informer de Chenu. Plutôt que de tuer sa soirée au spectacle, autant valait ce voyage dans l'autrefois !

La nuit complète était venue. La Seine, réverbérant les lumières, charriait des paillettes d'or. Au-dessus du fleuve, un large ruban de ciel obscur séparait les deux rives. En traversant le pont des Arts, Julien eut l'illusion de quitter la vie présente pour rentrer dans une autre connue de lui, mais

très ancienne. Les deux années d'Angleur s'étaient effacées. Il se revit sans place, sans argent, et cette vision, rendant la réalité meilleure, il en tressaillit d'aise.

Tout d'abord, l'évocation fut surprenante. Le décor des rues était intact. En arrivant au restaurant, Julien put croire que rien n'y avait changé. Derrière les glaces de la devanture, brillaient comme jadis l'immuable jatte de compote, les deux aralias étiques et la pile de serviettes. Mais, dès l'entrée, sa déception fut grande. A peine fut-il installé à sa table favorite, qu'il vit un garçon nouveau.

— Tiens, dit-il, Pierre n'est donc plus là ?

Tout en essuyant le marbre avec une serviette, le garçon répliqua d'un air maussade :

— Pierre ?... ce devait être avant moi... connais pas.

Si l'ancien personnel était parti, les patrons, au moins, avaient dû rester. Julien s'attendit à les voir paraître et surveilla des yeux le comptoir : une femme vint l'occuper, mais il ne la reconnut pas.

— Où donc est madame Daleur ? dit-il au garçon qui apportait le potage.

— La patronne est morte.

Le garçon répondit cela distraitement, de même qu'il aurait dit : « Elle est à la campagne » ou « en voyage ».

— Quels plats, monsieur a-t-il choisis ?

Julien répliqua sèchement :

— Revenez plus tard : je ne suis pas pressé.

Ainsi le mobilier seul était demeuré. Les maîtres, les convives, tout avait été balayé, comme la poussière par le vent. Il voyait soudain reculer à une distance infinie ce passé de deux ans. Un frisson de mélancolie secoua Julien :

« Est-il possible que mon absence ait duré si longtemps ?... »

Il regretta d'être venu et commença de manger du bout des lèvres. La porcelaine épaisse, l'absence de nappe, l'habit crasseux du garçon, toutes ces choses qui ne le choquaient pas jadis, le frappaient maintenant et lui donnaient la nausée. Soudain le dégoût fut le plus fort. Julien jeta le prix du repas sur la table et se dirigea vers la porte. Au même instant, un homme entrait.

C'était un vieillard en redingote sanglée. Un œillet à la boutonnière et des gants gris perle donnaient à sa toilette un air d'élégance qui contrastait avec la maigre chère du lieu. En voyant approcher Julien, il recula timidement.

Julien retint un cri de surprise. Le visage avait pu se rider : rien qu'aux yeux, à ses yeux vacillants et peureux, M. Gridal était facile à reconnaître. Lui, à son tour, examinait Julien, cherchait à rappeler ses souvenirs. Il y eut une seconde incertaine ; puis, M. Gridal fit un imperceptible mouvement. Julien murmura d'une voix indistincte :

— Pardon, monsieur...

Et il passa.

Cette rencontre avait été si imprévue que Julien avait obéi, sans réfléchir, à son premier instinct. Il traversa la place Médicis, s'arrêta devant la grille du Luxembourg et, seulement alors, se rendit compte de ce qui arrivait.

Pourquoi cette fuite, la gêne intolérable qui avait serré son cœur subitement ? Parce qu'il désirait la fille, fallait-il se cacher du père ?

— J'aurai donc toujours des scrupules ! fit-il avec un geste de colère.

Par bravade, il résolut d'attendre, et, revenu près du restaurant, guetta la sortie de ce Gridal pour l'aborder, cette fois. Des étudiants descendaient le boulevard. Le quartier latin aussi avait changé. Aucun des êtres qui l'animaient deux ans plus tôt n'était là. Involontairement, Julien subissait la mélancolie que donne au voyageur l'arrivée en pays étranger. Dans les regards de tous ces inconnus, il croyait lire une surprise de le trouver parmi eux. Un brusque découragement alourdit son âme. Que lui importaient les oubliés qu'il avait eu la pensée de revoir ; il ne devait plus les rencontrer !

— Rentrons, dit-il.

Parmi eux, cependant, un au moins, — Chenu — lui tenait au cœur. Il réfléchit encore :

« Ne pourrais-je aller chez lui ? Rien que chez lui... c'est tout près... »

Il partit aussitôt et se dirigea vers la rue d'Assas.

— Monsieur Chenu ?

— Quatrième, la porte à droite.

— Comment !... il a quitté sa chambre?

— Oui, depuis qu'il est marié.

Chenu marié ! Ici encore, le temps avait donné son tour de roue. Julien fut déconcerté. Il semblait soudain que le but de sa visite eût disparu. La transformation annoncée, le nouvel appartement, tout, à l'avance, déroutait son attente.

De même qu'autrefois, ce fut pourtant Chenu qui ouvrit lui-même.

— C'est moi, Dartot... dit Julien ; je viens pour refaire connaissance...

— Dartot ?... Ah ! parfaitement...

Une lueur d'inquiétude parut dans les yeux de Chenu :

— C'est bien.

Sans rien ajouter, il fit signe à Julien de le suivre. Trois portes donnaient sur l'antichambre étroite. Chenu poussa l'une d'elles, et, se retournant :

— Entre vite...

Au lieu d'obéir, Julien demeura sur le seuil, stupéfait. Revenait-il vraiment d'Angleur ? Quel prestige le ramenait au soir tragique où il avait pénétré pour la première fois dans cette maison, réclamant du secours ?

Même disposition de la pièce, même désordre. Sur les murs, des croquis de machines. Par terre, les malles traînant ; dans l'air, l'odeur âcre de tabac. Julien chercha des yeux le lit de fer qui servait de sofa et crut rêver. Un homme s'y tenait, le visage dans ses mains... Était-il possible que celui-ci encore fût revenu ? Julien avait laissé Gradoine en Belgique, attaché à l'usine Hœurste, sans espoir de retour ; Gradoine était présent, relevait la tête et disait :

— Est-ce que je te fais peur ?

Chenu reprit :

— Si tu veux fumer, il y a des pipes.

Il avait conservé sa voix bon enfant ; la phrase habituelle d'accueil s'était retrouvée d'elle-même sur ses lèvres. Julien balbutia :

— Je te remercie.

Il se décidait enfin à avancer, prit une chaise, s'assit. Un silence s'établit ensuite. Chenu semblait à la fois attendre

quelqu'un et redouter une arrivée inopportune. Gradoine, souriant, regardait au plafond.

— J'ai appris que tu étais marié, dit Julien qui avait maîtrisé son émotion.

Chenu rougit :

— Chacun fait comme il l'entend.

— J'espère que tu es heureux.

— Je ne me suis marié que pour cela.

Sans laisser à Julien le temps de répondre, Chenu poursuivit :

— Ainsi, Gradoine et toi vous étiez ensemble là-bas ?

— Lui parti, ricana Gradoine, ç'a été plus fort que moi, j'ai voulu le retrouver.

— Tu es en congé ? interrompit Julien.

Gradoine haussa les épaules :

— En congé définitif.

— Peste ! Aurais-tu par hasard atteint le maximum ?

— Inutile avec moi de chercher le prétexte. Une gifle à Bœhm, et le tour est fait.

Un sourire effleura les lèvres de Julien ; il se retourna vers Chenu :

— Décidément, on a tort d'aller à l'étranger. Les chances de misère y sont les mêmes qu'à Paris ; celles de fortune n'existent pas.

Chenu répliqua sèchement :

— Je croyais que tu n'avais pas eu à t'en plaindre.

— Pour ce que j'ai rapporté, il n'y a pas de quoi chanter un hosannah !

— Que te faut-il donc ?

Julien eut le même sourire ambigu que tout à l'heure. Gradoine était revenu à son attitude méditative. Chenu mâchonnait sa pipe entre les dents. Chaque fois qu'il aspirait une bouffée, la cendre rougissait et mettait un point lumineux dans la pénombre.

— Au fait, demanda Julien, quelles nouvelles apportes-tu d'Angleur ?

Brusquement, Gradoine se leva :

— J'en ai une, au moins, qui t'intéresse. Mordureux vient de se suicider.

Un coup violent frappa le cœur de Julien. Il garda pourtant sa voix moqueuse :

— Et Ficard, est-il rentré au laboratoire ?

Gradoine ouvrit la bouche pour répondre, mais, rencontrant le regard de Julien, il détourna les yeux et cracha par terre avec mépris.

— Qui était ce Mordureux ? interrogea Chenu.

— Un joueur, répliqua Julien brièvement.

— Moins heureux que toi, sans doute !

Julien fit un geste rapide :

— Il y a joueur et joueur. Si tu entends par joueur un homme qui recherche la volupté de l'émotion, le blasé à qui tout est bon, bille ou carton, pourvu qu'il y suspende sa fortune, Mordureux en était un. S'agit-il au contraire de l'être qui choisit un but, tient pour justes toutes les voies qui l'y mènent, — de ces joueurs-là, j'en suis !... On n'a jamais vu jeter les cartes en cours de partie, sous prétexte qu'il s'en trouve une graisseuse dans le jeu. La société, qui le donne, ne se gêne pas pour réserver les atouts aux privilégiés qui lui plaisent. Ne faisons pas, plus qu'elle, les délicats !

Sa voix, dédaigneuse tout d'abord, était devenue sèche. Ce retour aigre sur sa vie lui donnait une sourde irritation.

— Il est vrai, conclut-il, que tous les deux, vous condamnez la société ; ce qui est plus facile que de l'améliorer.

— Je n'ai jamais dit que l'améliorer fût une chimère, répliqua Chenu lentement.

Il alla s'installer sur le sofa. La lampe éclairait mieux ses traits, et Julien fut surpris de leur changement. Leur expression s'était modifiée, devenue plus résignée, presque lasse ou bienveillante.

— Autrefois pourtant..., commença Julien.

— Autrefois, j'ai pu croire à l'existence d'un ordre social où les individus, jouissant d'une pleine liberté, seraient nécessairement bons. Il suffisait, me semblait-il, pour hâter son avènement, d'un peu plus de science jetée sur le monde, de quelques êtres épris de justice et sachant — comme nous — quelles lois l'établiraient. Aujourd'hui...

Il se tourna vers Gradoine qui, toujours immobile, paraissait ne pas l'écouter.

— Aujourd'hui, je comprends qu'il se fait tard. En attendant qu'on ait construit la maison neuve, pourquoi ne pas aménager l'ancienne ? Socialement, il est bien vrai qu'un pauvre n'est rien ; mais cent mille pauvres unis seraient une force irrésistible. Il serait si aisé de lever l'armée des misères, solidaire, fraternelle, de la dresser devant l'autre...

— La *sociale!* interrompit Gradoine avec un rire sardonique.

Chenu se redressa violemment :

— Tais-toi ! Ta compassion didactique vaut la philanthropie capitaliste ! Notre mal, c'est de parler sans cesse du peuple, de vouloir le guérir, et malgré tout, de le mépriser. Le peuple n'est pas une abstraction ou une donnée de problème. C'est une âme. Pour comprendre les besoins d'une âme, il faut l'aimer. L'anarchie ne l'aime pas. L'anarchie n'a que deux sentiments, haine ou dédain, suivant qu'elle regarde un riche ou un pauvre. Quand je croyais en elle, moi-même j'adorais sa justice prochaine, non pour les bienfaits que cette justice apportera aux déshérités, mais parce qu'alors ma valeur devait être reconnue et ma vanité satisfaite. Et c'est du jour où je me suis résigné à rester ce que je suis, — un ouvrier travaillant avec son compas comme d'autres peinent avec la machine, — du jour où, redevenu peuple, j'ai épousé une femme du peuple, c'est de ce jour-là seulement que j'ai changé !

Il tendit les bras comme pour appeler à lui cet idéal nouveau de charité qui transformait son âme. L'objet de son culte était devenu différent ; le culte restait le même. Anarchie ou socialisme lui donnait la même extase religieuse.

Gradoine murmura :

— Je préfère les faits aux sentiments.

Soudain Julien tressaillit :

— As-tu saisi la recette ? — continuait Gradoine, s'adressant à lui. — Plus de justice : rien que la solidarité. Que les riches entr'ouvrent leur caisse : leur magot restera sauf !

— Ne parle donc pas de ce que tu ignores ! répliqua sèchement Julien.

— Effectivement, ma bourse est vide. Je ne tue pas les gens pour la garnir.

Julien se leva.

— Eh bien, oui ! j'ai gagné au jeu ! Et après ?... S'il faut croire à un mot, pourquoi ne choisirais-je pas : « l'argent » !... La solidarité, dites-vous ? Sera-ce en vivant isolés, besogneux, que vous trouverez le nécessaire pour l'exercer ?... La justice, telle que vous la rêvez ? Regardez les animaux ! Voyez-vous qu'elle soit mieux établie dans une fourmilière que dans un État ? J'ai travaillé douze ans : mon travail m'a juste valu de ne pas mourir de misère. Puis, en deux mois, sans que mon effort y soit pour rien, j'ai fait une fortune : il m'a suffi d'acheter des actions, de les laisser monter et de revendre ! Encore me suis-je trop hâté ! car la hausse continue. Le peu qui me reste rendra le triple du prix d'achat... Non, point de justice, point de solidarité ! Le moindre capitaliste fait plus pour le salut du pauvre que mille bonnes volontés pareilles aux vôtres. Il donne du travail, il paie, donc il sauve !

A son tour, il s'emportait. Il se rappelait avoir dit, au même endroit : « J'en connais qui veulent conquérir leur place ! » Il éprouvait une ivresse à prouver maintenant que cette place était conquise.

— Il n'y a que deux camps dans le monde : les audacieux et les timides. Oser, c'est réussir ; hésiter et se plaindre, c'est accepter sa défaite !

— Tais-toi ! on entre !...

Chenu s'était levé d'un bond, et courait vers la porte. Au même instant, une femme parut dans l'entre-bâillement. Chenu la repoussa et ferma violemment la porte.

— Va surveiller l'enfant ! je suis occupé.

Celle à laquelle il s'était s'adressé portait un costume très humble, à demi recouvert par un tablier de toile.

— Je te demande pardon, dit-il encore à Julien ; tu peux continuer...

— Ta femme, sans doute ?

Mû par un pressentiment, Julien regardait fixement Chenu. Après une courte hésitation, Chenu répondit simplement :

— C'est la bonne, elle vient pour le ménage.

— Même la nuit ! acheva Gradoine, avec un sourire sardonique.

Julien reprit :

— J'empêche ta femme de venir, peut-être ?...

Les lèvres de Chenu tremblèrent :

— Ma femme est absente.

Il y eut un silence. Sans pouvoir en découvrir la raison, Julien éprouvait une étrange inquiétude. Il ne doutait plus que la vie de Chenu tînt encore à la sienne par un lien caché.

— Allons, dit-il, je pars heureux de t'avoir retrouvé satisfait.

— Est-ce tout ce que tu avais à nous dire ? répondit Chenu d'une voix incertaine.

Julien réfléchit :

— Non. Je voulais te répéter que je n'ai jamais oublié tes bons offices.

Chenu fit un geste pour l'arrêter ; il poursuivit :

— Je suis maintenant le secrétaire d'un homme que tu dois connaître de nom : Dazenel, directeur de la *Compagnie Indo-Chinoise*. Il possède un certain nombre d'actions de sa compagnie, et consent à en céder quelques-unes à ses amis. Ces actions sont aujourd'hui à 280 francs. Elles monteront encore pendant huit jours, au moins. Si le cœur t'en dit, viens me trouver, 12, rue du Quatre-Septembre. Je t'en ferai donner. En une semaine tu gagneras le traitement d'une année.

Gradoine murmura, d'une voix rageuse :

— Mes compliments ! Tu es fixé sur la hausse à un jour près.

— Je n'y ai pas de mérite. Il suffit de connaître ceux qui la provoquent.

Chenu releva la tête :

— Merci, dit-il, je n'ai pas d'argent disponible. Si j'en avais, ce ne serait pas pour le risquer à la Bourse.

Julien sourit d'un air un peu méprisant :

— Tu refuses ?

— Je refuse.

— Tant pis !

Chenu prit la lampe et se dirigea le premier vers la porte. Julien, qui le suivait, eut l'intuition qu'une autre porte se fermait dans l'antichambre. Quelqu'un, sans doute, fuyait, après les avoir écoutés.

Arrivé sur le palier de l'escalier, Julien reprit :

— Tu réfléchiras.

— J'ai réfléchi.

— Au revoir !

Chenu se pencha sur la rampe pour mieux éclairer les marches :

— Adieu !

Le mot tomba doucement, pareil à un écho, et Julien eut encore un mouvement de joie. Il lui était indifférent que Chenu n'acceptât point son offre. Ce revirement des rôles, seul, causait son plaisir. Deux ans auparavant, à la même place, l'un et l'autre avaient prononcé les mêmes phrases. Julien alors disait : « Adieu », tandis que Chenu répondait : « Au revoir ! » Le lendemain, peut-être, Chenu, réfléchissant, le supplierait d'oublier son refus...

En se retrouvant dans la rue d'Assas, Julien examina les trottoirs déserts ; leurs lumières fuyaient, pareilles à deux rails en flammes. Auprès d'elles les arbres du Luxembourg tachaient d'un noir profond l'ombre bleue de la nuit. Julien respira allègrement. Sa confrontation avec le passé lui donnait une reconnaissance attendrie pour le présent. Chenu, Gradoine, semblaient se perdre à nouveau dans le néant dont sa fantaisie les avait tirés pour un soir, et il les prenait en pitié.

Ah ! les pauvres êtres qui appelaient la Justice, à grand renfort de théories sociales ! N'était-ce pas elle qui avait conduit Julien à Angleur ; elle, touchée de son effort, qui lui avait jeté de quoi fonder sa fortune ?

Julien se rappela sa première visite à Grichner. Envoyé pour une affaire banale, il l'expliquait en termes brefs, lorsque soudain le banquier l'avait interrompu pour lui dire : « Vous me plaisez. Apportez-moi un projet. » Quelle raison eût expliqué cette bienveillance inespérée, sinon la Justice encore, dont on niait l'existence ? Elle était partout, cette Justice, dans la vie de Julien, dans celle de Chenu, dans celle de Gradoine, ne daignait récompenser que l'énergie et restait obstinément sourde aux plaintes stériles !...

— *Le Soir !* les dernières nouvelles ! Demandez *le Soir !*

Un camelot venait à la rencontre de Julien. A la vue de ce promeneur tardif, il continua d'une voix glapissante :

— La séance de la Chambre! La crise ministérielle!

D'un geste fiévreux, Julien saisit le journal qu'on lui tendait. Un instant, les lignes dansèrent devant ses yeux, sans qu'il parvînt à les déchiffrer. Qu'allaient-elles lui annoncer? Etait-il vrai que le départ subit de Mage détruisît l'œuvre patiente de son effort, à l'heure même où tout en lui chantait le triomphe!

Il lut :

« Dernière heure. A la suite du vote émis à la fin de la séance, le ministre de l'Intérieur a offert sa démission au président du conseil. Le cabinet décidera demain s'il convient de l'accepter ou de se retirer tout entier. »

A mesure qu'il avançait, Julien éprouvait moins de stupeur que de colère. Grâce à cette aventure bête, ses projets risquaient d'être anéantis.

« Si tout n'est pas réglé demain avant neuf heures, songea-t-il, la partie est perdue! »

Il se raidit ensuite :

« Dieu merci! j'ai du temps. Puisqu'il reste une chance, on peut lutter! »

Il rebroussa chemin, oubliant les Méhaut.

III

Le lendemain, dès huit heures, Julien entra dans le cabinet de Jauffraigne. Assis devant sa table, celui-ci dépouillait les journaux. L'odeur matinale des fleurs arrivait par la fenêtre ouverte. Jauffraigne, sans se déranger, continua sa lecture.

— Eh bien, dit Julien, est-ce une crise, décidément?

Jauffraigne tressaillit :

— Tout est possible. Bonjour. Tu permets que j'achève?

Julien choisit un siège, l'approcha de la table, et s'assit sans répondre.

— Si tu viens encore pour ton affaire, poursuivit Jauffraigne, le moment est mal choisi. Nous avons, ce matin, bien d'autres choses à liquider.

— Écoute-moi d'abord.

— Je connais ton histoire par cœur.

— Tu la connais mal.

— Suffisamment pour savoir que tu ne dois plus compter sur rien.

Sans s'arrêter à la phrase, Julien reprit d'une voix nette :

— Il faut pourtant que la convention Grichner soit signée avant que Mage se rende au Conseil !

Une lueur traversa les yeux de Jauffraigne :

— Tu travailles pour la concurrence, ce matin?

Indifférent à la raillerie, Julien répliqua sourdement :

— Combien pour obtenir cette signature ?

— Mon cher, je ne suis pas de ceux..., dit Jauffraigne en pâlissant.

Julien l'interrompit :

— Pas de bêtises. Nous savons ce que nous valons, et le temps manque. Ce que j'ai dû faire pour Dazenel, je le recommence pour mon compte. Je veux plus, donc je paie mieux. Combien ?

— Explique-toi.

Tous deux s'étaient mis à parler bas. Aucune pudeur ne les troublait ; mais ils se défiaient l'un de l'autre, et leurs regards ne se quittaient pas.

Julien continua :

— Tu l'avais deviné... les propositions Grichner sont aussi les miennes. A force d'étudier l'affaire du Mékong pour Dazenel, j'ai fini par la connaître. Indépendante, elle doit rapporter de l'or. Liée à l'*Indo-Chinoise*, elle ne sauvera pas celle-ci et court à un désastre. J'ai exposé la situation devant Grichner. Il a fait les fonds. J'ai en poche ce qu'il faut pour marcher seul. L'intérêt de l'État, celui de la future compagnie, le mien, sont d'accord. Tu peux y aller sans risque.

— Pourquoi n'avoir pas avoué plus tôt ?...

Julien haussa les épaules avec irritation :

— J'ai pu avoir des raisons de me taire ; j'en ai aujourd'hui pour abattre le jeu. Pas de récriminations. Je demande un service : fixe le prix.

Ils se turent. Jauffraigne, impassible, réfléchissait. Julien éprouvait une angoisse violente. Jusqu'à la dernière minute, il n'avait pas douté que Jauffraigne acceptât le marché. Il

redoutait maintenant un scrupule, cet effroi bête qui fait reculer les âmes faibles, dès qu'elles sont en face de la réalité.

Il murmura :

— Cinquante parts ?...

Jauffraigne, toujours impassible, refusa d'un signe de tête.

— Soixante ?... soixante-dix ?... quatre-vingts ?... Je n'irai pas au delà.

— Cent, répliqua Jauffraigne.

A son tour, Julien réfléchit ; puis, il tira de sa poche un carnet, en remplit un feuillet et le tendit à Jauffraigne qui lut d'un coup d'œil. C'était un reçu de cent actions entièrement libérées. Comme l'en-tête portait : *Compagnie du Mékong,* Jauffraigne dit simplement :

— Peste ! vous supposez déjà partie gagnée !

Il glissa le papier dans son portefeuille, prit un dossier dans un tiroir, et se leva :

— Je vais chez Mage.

— C'est bien ; j'attends.

Cela s'était passé rapidement, sans bruit, sans geste qui trahît l'hésitation ou la surprise. Aux heures de crise, l'âme devient inerte. Les actes les plus graves paraissent aisés : on s'étonne presque d'avoir craint si longtemps de les commettre.

Demeuré seul, Julien s'approcha de la fenêtre pour aspirer l'air. En dépit de son calme apparent, une intolérable impatience le dévorait. Il restait une heure pour décider Mage. Une heure ! quand dix minutes seulement étaient nécessaires ! La certitude de la victoire étourdit Julien :

« Du moment que Jauffraigne s'en est chargé, Mage signera ! »

Signer ! c'est-à-dire réaliser la chimère, lui mettre en mains des millions, avec le droit de les remuer à sa guise ! Depuis un mois, il ne songeait qu'à cela : c'était cela, le faire-part annoncé à madame de Biennes ; cela, toujours, qu'il aurait voulu crier, la veille, à Gradoine et Chenu pour leur prouver son triomphe !

« Il signera et l'*Indo-Chinoise* sautera !... »

Il se rappelait sa première entrevue avec Dazenel, le soir douloureux où une place de deux mille francs aurait suffi pour le combler de joie. L'heure de la revanche avait sonné. L'élève allait battre le maître !

Extasié, Julien murmura :

— Comme tout est facile !

Au même instant, la porte se rouvrit :

— Il refuse de signer maintenant, dit Jauffraigne d'une voix brève.

— Pourquoi ?

— Il veut en parler au conseil.

— Et le dossier ?

— Il l'a gardé...

Ainsi qu'auparavant, tous deux avaient parlé bas. Les ripostes s'étaient succédé, rapides, comme dans un duel. Durant une seconde, leurs yeux s'interrogèrent.

— Tu mens ! reprit Julien tremblant de colère. Tu n'as rien dit à Mage !

L'idée lui venait que, payé par Dazenel et par Grichner, Jauffraigne jouait l'un et l'autre. Et, Jauffraigne restant muet, Julien crut à un aveu, reprit sans se soucier qu'on pût l'entendre :

— Tu as cru peut-être que je me laisserais attraper comme Dazenel, qu'il suffisait de cette comédie pour empocher mon argent ? Tu as compté sans ton hôte. Lis donc mieux le reçu : la société n'est constituée que s'il y a monopole. Donc, pas de signature de Mage, pas de paiement pour toi. Ce serait trop bête de se livrer ainsi, sans garanties !

Un sourire de mépris plissa les lèvres de Jauffraigne :

— Les injures ne servent à rien. Je répète que Mage ne signera pas sans en avoir référé au conseil. Avant deux heures, bonne ou mauvaise, une décision sera prise. Que te faut-il encore ?

— Il fallait exiger...

— Eh ! mon cher ! le jour où un ministre tombe est le seul où il s'aperçoive de ses responsabilités !

A grands pas, les mains dans ses poches, Jauffraigne arpenta la pièce. Lui aussi était exaspéré. On devinait que tout à l'heure il avait dû essuyer d'autres refus.

— Si tu l'avais vu ! Une déroute ! un affolement !... Des socialistes forment une majorité de hasard. Et après ? Est-ce que cela compte, des socialistes ?... Gaudissart ministre ! uniquement bon à toaster dans les banquets ou à bénir les bustes officiels. Sans moi, qu'est-ce qu'il aurait fait ?...

Il s'en va! dès la première rebuffade, peureux, geignant... il va, sans même penser à moi!

Au même instant, le bruit d'une voiture roulant sur le pavé des Tuileries se fit entendre. Une victoria à livrée officielle tourna l'angle du pavillon de Flore. Jauffraigne tendit la main :

— Regarde-le! a-t-il assez la tête d'un imbécile!

Julien s'approcha aussi de la fenêtre, chercha des yeux l'équipage. A la pensée que celui-ci emportait sa fortune, il eut un cri de rage :

— Livrer le sort d'un pays à ces crétins!

— Ainsi le veut le suffrage universel!

— Le suffrage des marchands de vins, des va-nu-pieds et des ratés!

Réunis dans l'embrasure, ils contemplaient la perspective des maisons, le ciel qui renvoyait le bruit énorme de Paris. Une colère pareille soulevait leurs âmes. Ce Paris était leur bien. De quel droit le leur enlever? Ils auraient voulu supprimer la liberté, les lois, tout l'ordre social qui les avait produits et qu'ils ne pourraient plus exploiter.

— On appelle ça la République! conclut Jauffraigne.

Julien fit un geste coupant :

— Qu'elle crève, mais qu'on nous laisse en paix!

Et ils abandonnèrent la fenêtre. Chacun avait oublié la présence de l'autre pour ne plus songer qu'à sa propre inquiétude. Le moment était venu où la destinée préparait le dénouement et réglait sans eux le sort de leurs ambitions.

— J'attends ici.

— Fais ce qu'il te plaira.

— Quand penses-tu que Mage revienne?

— Pas avant dix heures.

Puis ce fut un long silence. L'émotion qu'éprouve le joueur lorsque la bille est lancée, les oppressait. Ils désiraient agir, marcher, parler : ils demeuraient inactifs, immobiles, muets...

Le premier, Jauffraigne tenta de s'arracher à ses pensées :

— Après tout, pourquoi démissionner?

— Oui, pourquoi? répéta Julien. Ils n'ont pas de raison.

Des banalités vinrent ensuite sur leurs lèvres.

— Comme il fait chaud!

— Mauvais temps pour les théâtres.

— Qu'as-tu fait hier soir ?

— Hier ?

Julien dut réfléchir pour retrouver l'emploi de son temps :

— Hier, j'ai rencontré Chenu. Tu le connais, je crois ?

— Oui... Toujours fou ?

— Marié.

— Je le sais... un sot mariage.

Les répliques alternaient, prononcées distraitement. Deux étrangers s'étaient substitués à eux et parlaient de choses qu'ils ignoraient. Julien regarda la pendule : une heure seulement s'était écoulée depuis que Mage était parti... Il continua distraitement :

— Quelque grue pauvre ?...

— Comment ! tu ne sais pas ?

Jauffraigne eut un rire léger :

— Cela t'intéressait, pourtant... Lucienne ! C'est absurde, mais c'est ainsi.

— Lucienne !

Julien fit un haut-le-corps. Jauffraigne poursuivit :

— Encore une que la mairie hantait. A les entendre, toutes ne rêvent que d'être honnêtes !

Une colère passa dans les yeux de Julien. Il découvrait sa bêtise... Ah ! bête ! qui, hier encore, remerciait Chenu et lui offrait ses services ! Bête qui avait adoré cette femme, cru en elle, tandis que, de concert avec son « prétendu », elle se débarrassait de lui ! Il en était de cet amour comme des cendres chaudes qui paraissent mortes. Qu'un passant les secoue, elles rougissent au contact de l'air et revivent une seconde. Avec son annonce imprévue, Jauffraigne venait de le ressusciter, juste assez pour en prouver la duperie.

Pour la première fois, Julien songea que la fortune pouvait l'abandonner, et Mage ne pas signer. Un frisson d'épouvante lui glaça les os.

Les autres, le plus souvent, trouvent en eux-mêmes leur raison d'agir. Ils croient au bien, à des lois de morale, à la solidarité qui doit unir l'humanité ; ils croient à une existence future chargée de les indemniser de leurs mécomptes ou de leurs vertus. Lui, mettait la justice dans la vie, consi-

dérait cette justice ultérieure comme un épouvantail propre à effrayer les naïfs. Son existence morale se réduisait à des hésitations, à des remords capables de le gêner parfois, jamais de l'arrêter. Il résumait le bien dans ces deux termes : conquérir la richesse et en jouir. Que sa combinaison échouât : c'était une perte d'efforts sans compensation, un écroulement dans le rien...

Relevant la tête, il aperçut Jauffraigne dont le regard aussi exprimait une angoisse.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-il.

— Je pense au plaisir de lâcher ces dossiers.

— Parbleu, s'écria Julien, tu n'as rien à perdre, tandis que moi !... Que l'affaire rate, Dazenel apprend tout : j'en suis pour mon travail et je perds ma position !

— Tais-toi donc ! Je risque autant, puisque Mage ne veut rien me donner, pas même un ruban rouge ou une recette !

— Tu n'avais qu'à prendre mieux tes précautions !

— Et toi, les tiennes !

Les répliques montaient, grosses de colère inavouée. Ce n'étaient plus deux êtres, mais deux intérêts, que le fait seul de n'être pas solidaires rendait passionnément hostiles. En vain, savaient-ils que rien désormais ne pouvait changer la décision de la destinée, la chance possible de l'un semblait diminuer celle de l'autre, et, récriminant contre leur défaut d'habileté, ils n'étaient pas éloignés d'en accuser leur concurrence.

Subitement, leurs visages se détendirent. Un huissier entrait, une carte à la main. Jauffraigne la prit avec un air de mauvaise humeur et lut à haute voix le nom qu'elle portait.

— Docteur Reydoux.

Julien fit un geste de surprise :

— Si c'est bien le même que j'ai connu, dit-il à mi-voix, il faut le recevoir. Cela aidera à passer le temps.

— C'est bien, dit Jauffraigne après avoir réfléchi, vous pouvez le faire entrer.

Ils attendirent : Jauffraigne, irrité d'avance par les doléances de ce solliciteur ; Julien, se demandant si l'évocation tentée la veille allait se poursuivre, maintenant qu'il ne la désirait plus.

Ce fut bien le docteur Reydoux qui entra. Les épaules un peu plus maigres, les cheveux blanchis, il avait conservé sa démarche saccadée et son air d'ironie. Étonné de trouver quelqu'un auprès de Jauffraigne, il resta sur le seuil.

— Venez donc, docteur! dit Julien. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus. Voulez-vous que je vous serve d'introducteur?

Il se tourna vers Jauffraigne :

— Un vieil ami, un de nos anciens, le docteur Reydoux...

D'un geste protecteur, Jauffraigne désigna un siège placé près de la table :

— Asseyez-vous, mon cher camarade...

M. Reydoux balbutia des remerciements, serra la main que Julien tendait, puis, ayant ajusté son lorgnon, expliqua sa visite.

Il voulait proposer au ministre un antifiévreux susceptible de rendre les plus grands services dans les colonies; malheureusement, il venait d'apprendre à l'instant les événements de la veille, et supposait qu'en revenant plus tard...

— Inutile, dit Jauffraigne.

Les commissions ne démissionnent pas ; c'était une commission qui s'occupait de ces affaires spéciales : il suffirait d'envoyer des échantillons.

Au mot de « commission », M. Reydoux eut un hochement de tête à peine visible.

— Est-ce toujours le fameux remède? demanda Julien.

— Lui, toujours.

— Il continue à être bon ?

— Il continue.

— Est-ce vraiment vous, docteur, qui l'avez trouvé?

— Je crois bien que ce fut un homme arrêté depuis lors pour exercice illégal de la médecine. Il sauvait ses malades sans autorisation, ce qui est grave.

— Alors, à quoi vous a servi de passer par l'École?

Le docteur, surpris, examina Julien :

— A ne pas trouver absurde, *a priori*, l'affirmation d'un charlatan, répondit-il tranquillement.

Il se leva : comme Jauffraigne ne parlait plus, il jugeait l'audience finie.

— Attendez donc, dit brusquement Julien.

M. Reydoux s'arrêta. De nouveau son regard curieux fouilla les visages ; il avait l'intuition qu'on n'avait rien écouté de sa demande, mais que, troublant une discussion grave, il y servait d'intermède.

— Vous avez encore d'autres questions à me poser ? demanda-t-il avec une raillerie involontaire.

— Une seule : nous sommes ici trois camarades réunis par hasard, trois hommes nourris de cette science qui doit sauver l'univers ! Admirez le résultat : sur les trois, l'un fait de la médecine, un autre de la politique, et le troisième des affaires. Cela ne prouve-t-il pas que la nourriture ne valai rien ?

Une lueur d'ironie illumina les yeux de M. Reydoux.

— Non, dit-il : les uns avaient peut-être un appétit excessif, et les autres mauvais estomac.

Jauffraigne parut sortir pour la première fois de sa rêverie :

— Dans les deux cas, conclut-il, la pension ne valait rien.

Il y eut ensuite un silence. Revenus à leur inquiétude, tous deux oubliaient maintenant M. Reydoux.

— Ah ! la science ! dit Jauffraigne. Depuis un siècle, elle doit guérir l'humanité. Où voyez-vous qu'elle ait donné du pain à ceux qui n'en ont pas ? Sera-ce en connaissant mieux les lois de l'hygrométrie que les hommes posséderont plus de bien-être ? Progrès et découvertes n'ont jamais eu qu'un résultat : accroître le plaisir des riches, aggraver le mal des sans-le-sou !

Julien haussa les épaules rageusement :

— L'instruction ! panacée destinée à remplacer les religions tombées au rebut ; superstition qui vaut les autres. Plus tard, quand la société prendra conscience de son intérêt, elle rougira d'y avoir cru !

— Faisons le bilan, continua Jauffraigne. Côté des idées : un catalogue de faits dont la signification échappe, l'impuissance radicale à dire pourquoi cela est...

— Côté moral : néant. L'homme est trop peu de chose pour que la science daigne chercher ce qu'il veut et où on le mène...

— La société est censée pourvoir à tout.

— La société! une convention qui croulera, en dépit des gendarmes!

Tandis que Reydoux se taisait, leurs phrases avaient alterné, cri de révolte pareil à celui que poussaient Chenu et Gradoine, ces deux rêveurs! Elles appelaient les mêmes destructions, maudissaient les mêmes causes; mais ici, aucune extase, pas d'illuminisme religieux; nul frisson de justice ou de tendresse; rien que l'explosion d'égoïsmes en péril et d'ambitions déçues. On sentait que, dressés contre l'état social, ces deux êtres ne s'en tiendraient pas aux mots. Laissant les menaces vaines aux timorés, ils étaient résolus à renverser les obstacles, quels qu'ils fussent, qui séparaient leurs désirs de la réalité.

M. Reydoux, qui avait écouté impassible, murmura d'une voix légère :

— A dire vrai, je ne vous croyais pas si peu favorisés!

Il attendit une seconde, et, comme aucun ne répondait :

— Il est possible, reprit-il, que l'École ne nous ait pas livré tous les bonheurs que vous en attendiez. Mais est-il sûr qu'elle nous en avait promis? Le mal n'est pas qu'il y ait une instruction, mais que cette instruction soit le privilège d'une minorité. Parce que nous ne sommes pas tout à fait des ignorants, nous nous estimons d'une race supérieure et méprisons ce qui n'est pas elle. Ne pas être un ignorant! voilà bien quelque chose d'extraordinaire! Aujourd'hui, aucun homme un peu délicat ne saurait l'être... Non pas que le savoir soit vraiment de mode, mais il dispense de deux ans de caserne : c'est appréciable. La loi égalitaire esquivée, on est d'ailleurs payé; de quoi se plaint-on?... En Angleterre, il faut être ouvrier avant que de suivre un cours d'ingénieur: voilà qui est mieux! Au moins, les mains noires rappellent à l'individu son origine; la science qu'il acquiert n'est plus un privilège de fortune, mais un résultat positif de sa volonté.

M. Reydoux s'arrêta; puis, revenant à l'ironie qu'il semblait avoir quittée :

— Allons, dit-il, ne pouvoir porter le globule du mandarin vous désespère. Le jour où chacun en aura le droit, vous cesserez d'y tenir. Il n'y aura plus alors de mécontents, et l'élégance du peuple y aura gagné.

Il tendit la main à Julien :

— Enchanté de vous avoir revu. J'avais eu de vos nouvelles par un homme qui vous a rencontré hier, M. Gridal. Vous rappelez-vous sa fille ? Charmante !... Si charmante qu'un amoureux l'enleva... Quant à votre cousin Méhaut, retraité, bien vieilli... Heureux homme ! il en mourra, ce qui, pour un bureaucrate, est encore une façon de tomber au champ des braves.

M. Reydoux gagna ensuite la porte. La tournure inattendue qu'avait prise l'entretien l'avait amusé. Les idées générales ne servent le plus souvent qu'à masquer des intérêts. Si peu qu'il devinât de la pièce, il était cependant certain que l'intermède avait assez duré.

Sans mot dire, Jauffraigne alla vers la fenêtre, tandis que Julien écoutait le mouvement régulier de la pendule. Rien ne pouvait plus distraire leur inquiétude. Il semblait même que l'inaction succédant au départ du médecin rendît plus intolérable l'angoisse de cette attente dont rien n'annonçait le terme.

Soudain Jauffraigne recula :

— Enfin !

La voiture de Mage rentrait à grande allure. Le tintement des roues sautant sur le pavé se détacha très clair, à travers le grondement sourd de la rue des Tuileries, puis cessa.

— J'y vais tout de suite ! dit encore Jauffraigne.

Julien ne bougea pas, ne répondit rien. Il avait devant lui l'horizon des Tuileries, et ne le voyait plus. Il voulut retrouver le bruit de Paris, qui toujours jusqu'alors l'avait bercé de promesses : ses oreilles bourdonnaient ; il ne l'entendit pas. Ainsi, avant cinq minutes, tout serait décidé !

La pensée d'une justice supérieure aux calculs humains l'effraya tout à coup. Si elle existait vraiment, pourquoi ne lui ferait-elle pas payer l'achat de Jauffraigne, la trahison envers Dazenel ? Une voix répondit en lui : « Dazenel, à cette heure même, cherche peut-être à éluder ses promesses. En affaires, aucune place pour le donquichottisme ou le sentiment. A chacun de prévoir les traîtrises ! La lutte est à armes égales. » Malgré lui, cette voix ne le rassura point.

« Si j'avais à sacrifier des innocents dans cette lutte, se demandait-il encore, que déciderai-je ? »

Un grand frisson secoua Julien. Quelle folie le prenait? A quoi bon cette question, puisque jamais la réalité ne la poserait! Les seuls gens que Julien pouvait ruiner étaient des joueurs comme lui, ils risquaient leurs capitaux à bon escient, s'inclinaient par avance devant la fortune, bonne ou mauvaise. Quant aux autres...

Un cri de triomphe retentit :

— Ils restent ! et c'est signé !

Julien se retourna, éperdu. Les joues enflammées, les lèvres secouées par un rire nerveux, Jauffraigne continuait :

— Quant à toi, mon petit, tu vas me faire le plaisir de te taire jusqu'à ce soir. J'ai encore des actions de l'*Indo-Chinoise* : c'est bien le moins que je les liquide !

— Signé ! répéta Julien.

Il balbutiait, n'arrivant pas à se rendre compte de la signification divine de ces deux syllabes. Ainsi, tandis qu'il imaginait des cas de conscience invraisemblables, tandis qu'il redoutait une justice mesquine, récompensant les enfants sages, une seconde fois la destinée le prenait dans ses mains puissantes et lui ouvrait l'avenir !

Sans le vouloir, ses yeux cherchèrent comme auparavant les Tuileries. Il ne vit que du soleil, un soleil de féerie qui semait partout de l'or, sur les branches, sur les marbres, au-dessus des futaies... L'autre fenêtre aussi ne laissait voir que des fleuves d'or, des maisons d'or, des berges baignées d'or. Une joie affolante dilata le cœur de Julien, monta vers son cerveau. Lui, le fils d'un paysan, le coureur de cachet, le chimiste honteux de la raffinerie d'Hœurste, il serait donc un manieur d'hommes et de millions ! Il voulut crier son ivresse ; comme Jauffraigne, il partit d'un rire nerveux :

— Y as-tu songé ? dit-il. Avant deux heures, Dazenel aura sauté !... Dazenel en faillite à cause de moi !

Jauffraigne l'interrompit brutalement :

— Es-tu fou ? je te répète que j'ai des actions à vendre. Je te défends de parler avant la clôture de la Bourse.

— Moi aussi, parbleu, j'ai des actions !

— Alors un paquet à jeter : c'est la baisse.

Ils se regardèrent en souriant. Le danger passé, la défiance

disparaissait. Leurs âmes se retrouvaient, heureuses de communier dans le même idéal, se comprenant sans paroles.

— Tu donneras les ordres, reprit Jauffraigne : je ne veux pas le faire du ministère.

— Après quoi, poursuivit Julien, j'irai rassurer Dazenel. Je ne me soucie pas qu'il vienne proposer un rabais !

De nouveau, ils eurent un rire discret.

— A propos, dit Julien, connais-tu cette Gridal dont Reydoux m'a parlé tout à l'heure ?

— Non : pourquoi ?

— Rien... J'avais cru...,

Il s'éloigna d'un pas allègre. Son cœur sonnait une marche triomphale. Il songeait aussi qu'il pourrait maintenant prendre cette Gridal pour maîtresse : Jauffraigne désormais lui était inutile...

IV

Julien remontait l'avenue de l'Opéra, flânant aux devantures. Il n'éprouvait plus, comme le matin, le vertige de la réussite, mais un calme profond. Ses membres avaient une souplesse inaccoutumée. Ses idées étaient légères, sa démarche alerte. Tout son être rayonnait de cette lumière intime qui révèle aux indifférents la présence d'un heureux et leur fait tourner la tête pour le mieux regarder.

Deux heures encore à attendre : plus que deux heures à garder le silence, et la partie serait gagnée, rien n'arrêterait plus sa marche vers l'avenir merveilleux qu'il s'était préparé.

Le soleil avivait les couleurs des magasins. C'était un de ces après-midi somptueux où la lumière accable, où la circulation s'arrête dans les rues prises de léthargie. Un étalage retint Julien. Il y avait là des porcelaines à tons glauques dont l'émail semblait une couche d'eau fixée sur la pâte. Un instant, Julien examina les pièces exposées. Il eut envie d'en acheter une, maintenant qu'il était riche, mais ne bougea pas.

« Deux heures encore ! » songeait-il.

Ses pensées s'échappèrent. Il revoyait sa matinée, l'attente dans le cabinet de Jauffraigne, la visite à Grichner qui avait

suivi, une tentative inutile enfin pour approcher Dazenel. Il se demandait : « Pourquoi Dazenel n'était-il pas là, lui qui est toujours à son bureau le matin ? » Tout inquiète dans certains cas. En temps normal, il n'aurait pas remarqué cette absence : ce jour-là, il la trouvait bizarre. Pour la centième fois, peut-être, il se reprit à examiner son plan, imagina les accidents possibles...

La catastrophe de l'*Indo-Chinoise* devait être provoquée avant que Dazenel pût la connaître et se défendre. Rien de plus aisé que d'obtenir ce résultat. Le programme se bornait à deux points : se taire, puis, aux approches de la clôture, donner en Bourse la nouvelle relative au Mékong. Une panique devait suivre qui détruirait d'un seul coup le reste de crédit attaché à l'entreprise.

Au contraire, qu'une indiscrétion fût commise, Dazenel, pouvait courir chez Mage et obtenir à n'importe quel prix l'annulation d'un contrat encore inconnu du public. En péril de mort, on ne regarde plus à faire des concessions.

Jusque-là, Julien s'était cru seul maître du secret avec Jauffraigne et n'avait pas redouté ce danger. Tout à coup, il eut un frémissement. L'affaire était venue au conseil, donc un ministre quelconque pouvait parler. Si Dazenel était absent le matin, c'est qu'on l'avait informé, c'est que Dazenel savait...

Julien blêmit :

— Si c'était vrai ?

D'un effort violent, il étouffa l'inquiétude folle qui lui venait. Malgré tout, il voulait demeurer confiant dans son étoile. Il n'admettait pas que la chance, après l'avoir conduit si près du but, l'abandonnât. A quoi bon, d'ailleurs, discuter des possibles dont il n'était plus maître ? Il crut entendre la voix morne du croupier :

— Messieurs, les jeux sont faits, rien ne va plus !

Les jeux étaient faits, rien n'allait plus... S'étudiant à marcher sans hâte, il continua sa route...

— Le directeur est-il là ? demanda-t-il en arrivant.

L'huissier répondit sans se lever :

— Il y a une femme près de lui... du petit monde.

— Pourquoi n'est-il pas venu ce matin, comme d'habitude ?

— Mais il est venu, monsieur, il paraissait même de bonne humeur !

En dépit de sa maîtrise, Julien ne put retenir un mouvement de joie.

— Alors, rien de nouveau ?

— Rien.

— Prévenez-moi quand il sera seul. J'ai à lui parler.

— Entendu, monsieur.

Julien s'engagea dans le couloir. Subitement ces propos de domestique venaient de le rassurer. Puisque rien n'avait paru changé dans les allures du maître, il fallait renoncer aux craintes, à ces écarts d'imagination qui font perdre le sentiment des réalités. De cette alerte il ne devait retenir qu'un enseignement : l'importance absolue du secret gardé jusqu'au bout !

En passant devant le cabinet directorial, Julien tendit l'oreille. Un grand silence régnait, ce même silence hypocrite qui, jadis, l'avait si bien troublé. Il entra ensuite dans son bureau. C'était une des nombreuses pièces vides dont les portes étiquetées énumeraient au public le détail d'une entreprise colossale.

Quel contraste entre l'apparat du couloir et la misère du mobilier ! Ici un tréteau de dessinateur, quatre chaises de paille, rien sur les murs, ni sur la cheminée. A l'idée qu'un homme de peine et un tapis d'entrée suffisaient à rassurer les intérêts, Julien ne put se défendre d'une ironie. Involontairement, il évoquait « ce petit monde » dont l'huissier s'était moqué et qui, à ce moment même, se laissait envelopper par l'éloquence fleurie de M. Dazenel.

Quelque malheureuse, sans doute, ayant risqué dans l'*Indo-Chinoise* ses économies. Peut-être, émerveillée de la hausse, s'informait-elle si l'heure de vendre n'était pas venue. Julien crut entendre la réponse :

— Vendre ! vous n'y songez pas ! au moment où nous allons créer un service du Haut Mékong... Avant quinze mois vous toucherez sept pour cent !

Et le « petit monde » repartirait, la tête pleine de mots patriotiques, incapable de retrouver au juste sur la carte le Haut Mékong, mais ravi d'aider, lui aussi, à l'extension coloniale...

Julien haussa les épaules :

« Imbécile ! demain, tu n'auras plus le sou ! »

Cette ruine du « petit monde » était une de ces conséquences lointaines et fatales sans lesquelles aucun acte humain ne serait possible. Quand un grand navire passe, il laisse derrière lui des vagues qui cheminent et renversent les barques trop légères ; faut-il, pour cela, lui interdire de marcher ?

Une horloge sonna. Les rêves de Julien changèrent. Il ferma les yeux, n'eut plus de pensées que pour le temps dont ces coups lointains lui annonçaient la fuite égale. Dans une heure, maintenant, tout serait terminé !

L'huissier mit sa tête à la porte :

— Le directeur vous demande.

— Il est seul ?

— Non, je crois que la femme est toujours là...

L'huissier dit « la femme » comme il avait dit tout à l'heure : « du petit monde ». Il éprouvait, d'instinct, le mépris de l'actionnaire pauvre.

— Avez-vous demandé le nom de cette femme ?

L'huissier fit un geste d'humeur :

— Grenu... ou Chenu...

Julien stupéfait se dressa. A l'idée de se retrouver devant Lucienne, il éprouvait une émotion soudaine, inexplicable, mélange contradictoire d'embarras et de curiosité. Un flot de souvenirs l'étourdit. Pas une fois depuis deux ans, il n'avait songé à ce roman. Le mariage même de Chenu avait moins excité sa jalousie que blessé son amour-propre. Tout à coup, du fait seul que Lucienne était là, ce roman revivait, douloureux, irritant... Ainsi de ces rubans que l'on cache au fond d'un tiroir après les avoir couverts de baisers. Le temps s'écoule ; puis, un jour, on les retrouve, en cherchant autre chose, et à leur vue le cœur tressaille : qu'il ait oublié lui-même, il n'en éprouve aucun remords ; ce qui l'irrite, c'est qu'on ait pu ne plus l'aimer !

— Dépêchons-nous, dit l'huissier. Le directeur a l'air pressé.

Julien partit d'un pas nerveux. Il s'effrayait à mesure qu'il approchait : comment aborder en inconnue cette femme qui avait été son âme et sa chair ?

— Attendez que je vous annonce, reprit l'huissier.

— Laissez-moi, dit rudement Julien.

Il atteignit la porte, frappa un coup léger, puis, sans même attendre la réponse, entra, la tête raide, les yeux à terre.

— Bonjour ! dit M. Dazenel. Je vous dérange, mais madame s'autorise de l'amitié que vous lui avez témoignée, que vous lui témoignez encore, pour m'adresser une demande que j'hésite à lui accorder sans votre assentiment.

Un sourire éclaira son visage : il devinait une ancienne maîtresse. Julien qui n'avait pas encore levé les yeux, regarda enfin Lucienne.

— Monsieur Chenu, en effet, dit-il sourdement, est mon ami.

Il fut surpris d'avoir insisté, sans le vouloir, sur le nom de Chenu. Il avança ensuite d'un pas :

— Comment allez-vous, madame ?

Lucienne répondit si bas qu'on l'entendit à peine :

— Je vais bien...

L'un et l'autre, à l'approche de cette entrevue, avaient craint que, malgré eux, un cri ne leur échappât, cri de colère ou de regret : ils n'éprouvaient rien, rien que le saisissement de se trouver changés au point d'être méconnaissables.

Était-ce bien Lucienne, cette femme vêtue en boutiquière endimanchée ? Ses doigts qui jadis voltigeaient autour de l'étoffe pareils à des papillons prisonniers de l'aiguille, gonflés, déformés, n'avaient même pas de gants pour les cacher. Une tourmente avait emporté sa jeunesse. L'être qui se trouvait là était sans âge, flétri par les privations et les besognes du ménage, si vulgaire que Julien doutait de l'avoir jamais aimé.

Elle, de son côté, examinait Julien avec une sorte d'effroi. Ce n'était pas seulement le costume qui en faisait un autre homme. Elle cherchait en vain cette franchise qui, au cours de leurs disputes, permettait autrefois de lire dans ses yeux comme dans un livre. Ses lèvres ne souriaient plus. Son regard se dérobait. Lui aussi était devenu un être nouveau, qui l'effrayait sans qu'elle pût deviner pourquoi.

Trouvant que le silence se prolongeait trop, M. Dazenel se renversa sur son fauteuil.

— Voici l'affaire, dit-il d'un ton léger. Madame, voudrait profiter d'une offre que vous lui avez faite et me prie de lui céder quelques-uns des titres qui nous restent. Bien que ce ne soit pas régulier, je suis très disposé à vous être agréable. J'ai tenu toutefois à m'assurer que tel est bien votre désir.

A mesure que Dazenel parlait, un effarement s'emparait de Julien. Lorsqu'il était entré, il s'attendait uniquement à liquider une affaire de cœur. Brutalement, la destinée se dressait devant lui et le mettait aux prises avec ce cas de conscience que, le matin même, il refusait d'examiner.

Il balbutia :

— Je n'ai aucun désir à formuler.

Lucienne l'interrompit :

— N'avez-vous pas, hier soir, promis à mon mari...

Il répéta :

— Promis ? je ne le crois pas... J'en ai parlé peut-être, comme on parle de mille choses... sans y attacher d'importance.

Il laissait tomber au hasard les mots, s'efforçait de rester calme ; cependant, une tempête le bouleversait. L'heure suprême était venue : entre la ruine de « l'innocent » et l'arrêt de son ambition, il fallait faire un choix. Dissuader cette femme, c'était éveiller les soupçons, tomber peut-être dans un piège tendu. Quelles raisons donner, d'ailleurs, pour expliquer ce conseil ? S'il se taisait, au contraire... Ah ! pourquoi ne s'agissait-il pas d'un inconnu, d'un de ces innombrables passants qui, à ce moment, erraient sous les fenêtres ! Ceux-là, il les eût sacrifiés tous, allègrement, sans un remords !

— N'importe ! reprit Dazenel. Je tiens à faire honneur à votre parole. Une autre fois, soyez-en plus ménager. La réserve de nos amis n'est pas indéfinie.

— Je vous prie de ne pas donner suite..., commença Julien d'une voix tremblante.

— Pourquoi donc ? Craindriez-vous que l'argent de madame ne soit pas ici en bonnes mains ?

Les yeux de M. Dazenel se levèrent. Julien frémit, croyant y lire une autre demande :

— Je m'explique mal, répondit-il vivement. Je voulais

dire simplement que vous êtes libre d'agir comme il vous plaît. Dans tous les cas, je ne puis que vous être reconnaissant.

M. Dazenel inclina sèchement la tête :

— C'est tout ce que je désirais. Je ne vous retiens plus.

Julien se tourna vers Lucienne. M. Dazenel, qui suivait ses mouvements, reprit d'une voix impatiente :

— Me permettrez-vous de garder madame encore quelques instants ?... Nous n'avons pas fini.

Il attendit ensuite que Julien fût près de la porte :

— Nous disions donc vingt-deux actions...

Immobile dans le couloir, Julien écouta. Si grand que fût le silence, les voix de Lucienne et Dazenel ne lui parvenaient plus. Son cœur battait la fièvre, une lassitude accablait tous ses membres. Il lui semblait se réveiller, brisé, après une chute vertigineuse.

Qu'attendait-il encore, puisque le mot définitif était prononcé ? Il avait choisi !

Il fit un geste coupant :

— Est-ce ma faute ?

La fatalité avait amené Lucienne à l'heure où lui devait se taire : de quel droit le rendre responsable ? Le promeneur, qui marche sur une route, trouve aussi des insectes sous ses pas, et les écrase sans remords. Pas un acte de vie sans destruction : c'était la théorie de Ficard, théorie qui, cette fois, apparaissait à Julien nécessaire, logique. On ne se révolte pas contre une loi de la nature, pas plus qu'on ne plaint ses victimes. On la subit et on se résigne !

Se résigner ! excuse facile... N'était-il pas le maître de provoquer la catastrophe quand il voudrait ? Ce qu'il avait déjà fait pour Jauffraigne et pour lui-même, il pouvait le faire encore. Douze heures de nouveau retard accroîtraient les risques, mais sauveraient l'argent de Lucienne !.

De nouveau les pensées de Julien tournèrent. D'où venait l'argent qu'apportait cette femme ? La veille, Chenu avait refusé nettement de livrer au hasard d'une spéculation les économies de son ménage. C'était donc une épargne inconnue du mari. Un frisson de jalousie furieuse secoua Julien. Cette jalousie excusait le crime qu'il désirait commettre, le rendait juste comme un châtiment. Et, tout à coup, le conflit se déga-

gea de tous ces accessoires qui défigurent la réalité et permettent de l'interpréter à notre guise. Lorsque Julien était parti pour Spa, lorsqu'il avait abandonné Thérèse, il avait pu se croire le jouet de forces qui commandaient sa volonté. Cette fois, rien de pareil ; plus de pauvreté, ni de passion pour l'aveugler. La balance à faire était celle-ci : d'une part, un projet qui lui assurait définitivement la fortune ; de l'autre, la perte d'une somme infime, perte qui le vengeait, et qu'au besoin il pourrait annuler...

Ce fut un trait de lumière. Comment n'avait-il pas songé plus tôt qu'il rendrait cet argent, s'il lui plaisait ? Vingt-deux actions, à peine cinq mille francs, une misère, puisqu'il était riche !

Il n'hésitait plus. Après s'être déterminé sous la pression des événements, il acceptait de nouveau son choix, rassuré par la réparation possible, mettant même son plaisir à en laisser l'heure indécise...

— Ça va bien, monsieur Dartot ?

Julien se retourna et reconnut le caissier.

— Où allez-vous ainsi, Bouchut ?

— Le patron m'appelle pour des titres à livrer. Savez-vous ce qu'ils ont à la Bourse ? on a baissé de cinq francs.

— Bah ! on en a vu bien d'autres, répliqua Julien.

— Évidemment... Quoi qu'il arrive, ce seront toujours ceux qui l'auront cherché qui paieront les pots cassés.

Arrivé à la porte de M. Dazenel, Bouchut se mit à rire et conclut :

— C'est comme à Monaco... plus il y a de joueurs, mieux la banque s'en tire !

Lui aussi, ce comptable intègre devant lequel dix ans de spéculation avaient passé, sans qu'il éprouvât jamais une tentation, il en était venu à l'opinion de M. Dazenel. Pourquoi plaindre cette masse anonyme qui court après le gain facile et que la ruine attend ? On ne plaint pas un joueur décavé ; on n'admire pas, non plus, celui qui gagne. Tous deux sont libres de leurs actes et savent à quoi ils s'exposent.

Julien crut s'éveiller d'un long sommeil. Tandis qu'il s'égarait à travers le dédale des sentiments, ce Bouchut venait de le rappeler à la réalité.

Tous des joueurs, Lucienne aussi bien que les autres! Et dire qu'il songeait à lui restituer cet argent! Restituer!... En quoi la volait-il? Pourquoi ne pas rembourser, du même coup, tous les actionnaires de l'*Indo-Chinoise* ? Non, point de privilège; qu'il s'agît d'amis ou d'inconnus, de Lucienne ou de Mordureux, le devoir était pareil : ne pas rendre! Il ne rendrait pas! Il ne se mêlerait pas de corriger le sort. Les enjeux étaient mis, l'heure venue de lancer la bille; tant pis pour qui perdrait! Plus de chevalerie, plus de rêves!...

Il releva la tête. Il n'avait plus qu'à prononcer le mot pour provoquer la catastrophe. Il en ressentit une joie éperdue. Mais avant de franchir ce pas suprême, il s'arrêta encore. On eût dit que, pris d'admiration pour son œuvre, il voulût une dernière fois en contempler l'ensemble. Parvenu à ce sommet, il pouvait en suivre le déroulement tout entier.

Une à une, il comptait les étapes : la maison paternelle, le lycée, les années à Paris, le séjour à Angleur, enfin sa rentrée à Paris... A mesure qu'elles se succédaient, le voyageur changeait aussi. Il semblait que la nature prévoyante le fortifiât contre le climat plus rude.

A l'enfant craintif du début, qui se figurait le monde pareil à une machine où tout est à sa place, neuf ans de lycée ou d'école avaient enseigné que la science règle cette belle ordonnance et qu'en dehors des diplômés la société n'a pas d'élus.

Comme, en errant ensuite aux portes d'usine, Julien avait bien vu le mensonge de ces promesses, la vanité des diplômes! En revanche, la puissance de l'argent lui était apparue : non pas l'argent de l'épargne, maigre capital qu'amassent les besoigneux pour parer au dénûment possible de leur vieillesse ; mais l'*Argent*, trésor anonyme et inépuisable, que des privilégiés gèrent sans contrôle réel, tandis qu'au-dessous d'eux la foule admire et paie.

Sans fortune, sans parents, uniquement riches d'une science vaine, la plupart des camarades de Julien s'arrêtaient là. Les uns, découragés, détruisaient, en guise de passe-temps, la certitude pharisaïque dont on les avait leurrés. D'autres imaginaient une société chimérique, et, faisant table rase de la réalité, légiféraient pour une humanité parfaite. D'autres encore, impuissants, prêchaient la démolition sans but

et le mal pour le mal. Lui-même avait été sur le point de se réfugier dans l'idéal de la vie bourgeoise et du ménage sentimental.

Brutalement, à la mort de M. Dartot, la destinée avait brisé cet idéal. L'amour est festin de riche; l'honnêteté, luxe d'après-dîner.

Sans un miracle, une effroyable chute allait terminer le voyage : le miracle était venu! Julien avait joué, gagné le nécessaire et reconquis sa liberté!

A Paris enfin, l'œuvre s'était achevée. Devant Julien, le monde s'était découvert, dépouillé des conventions qui en masquent la vue. Aucune justice, mais un jeu de hasard où chacun risque sa mise. Ni bien, ni mal, mais des arrangements sociaux qui assurent à peu près aux joueurs leur place à la table où l'on joue. Point de Dieu, mais une force mystérieuse, jamais lasse des désastres qu'elle cause. Et, vraiment, Julien avait acquis les qualités désirables pour s'acquitter au mieux du rôle qui lui revenait dans la pièce; sang-froid, audace, âpre désir du gain, mépris des autres et de lui-même. De l'être initial, une seule trace avait subsisté : pitié pour les faibles, solidarité involontaire avec leur douleur. Grâce à cette crise dernière, il jetait bas ce fardeau. Non seulement il ne s'effrayait plus de « sacrifier des innocents », mais il le trouvait conforme aux lois de la nature, presque nécessaire.

Il respira largement :

— A chacun selon sa chance! dit-il, résumant sa vie morale définitive.

Au même instant, un bruit de sièges remués arriva du bureau de M. Dazenel. Lucienne, sans doute, allait sortir. Aussitôt le sentiment du lieu où il était et du temps qu'il perdait lui revint. Ses rêves firent place à une volonté unique : partir et finir l'œuvre! Comme si une tempête l'emportait, il prit son élan. Déjà il arrivait à l'extrémité du couloir, quand un cri l'arrêta :

— Julien!

Lucienne, le voyant fuir, avait employé d'instinct l'appel de jadis.

— Julien!... rien qu'un mot!

Il se retourna :

— Que me voulez-vous?

Elle avait couru vers lui, résolue peut-être à une explication. Devant ce visage fermé, ces yeux durs où ne se lisait qu'une ironie mauvaise, elle se sentit défaillir.

— Je voulais..., dit-elle à voix basse. Hier soir, tandis que vous proposiez à vos amis de les faire profiter d'une bonne chance, j'étais là, par hasard, j'ai entendu...

— Ah! fit Julien, c'était vous, la femme de ménage?

Elle poursuivit :

— Alors j'ai eu confiance en vous. J'ai pris toutes nos économies, sans prévenir, et je me suis présentée de votre part...

Julien pâlit : au moment même où il se décidait à l'acte irréparable, celui-ci se dressait en pleine lumière devant lui. Plus de subterfuges, cette fois, plus de faux-fuyants. Avant d'aller plus loin, il fallait le regarder en face, le toiser en quelque sorte. C'était plus abominable qu'il ne l'avait imaginé. L'argent qu'il allait faire perdre avec un mot, cet argent qu'il avait résolu de ne jamais restituer, était celui de Chenu. On l'avait pris à la dérobée et, sur la foi de son honnêteté, on le lui livrait!

Cependant sa volonté ne changea pas : il se tut.

Les yeux de Lucienne se voilèrent :

— Je devine ce que vous pensez...

Et comme il se taisait toujours :

— Pourquoi êtes-vous parti? Je vous jure qu'alors il n'y avait rien. Plus tard seulement, quand j'ai vu que vous n'écriviez pas, que vous ne reviendriez jamais, et qu'il me trouvait une honnête femme...

Une sonnerie retentit. Julien eut un sourire cruel :

— On m'appelle; je n'ai pas le temps...

Elle jeta sur lui un regard éperdu.

— Monsieur, dit l'huissier, le cabinet des colonies est au téléphone.

— Vous voyez, répéta Julien, je n'ai pas le temps.

Et il s'éloigna, frémissant. Cet appel de Jauffraigne effaçait tout le reste. Il avait laissé passer l'heure : un dernier incident, peut-être, avait surgi qui allait jeter au vent sa fortune!...

C'était la débâcle de l'*Indo-Chinoise* que Jauffraigne lui annonça. Impatient, il avait pris les devants et fait connaître en fin de Bourse la solution donnée à la question du Mékong. En écoutant ce récit, Julien fut contraint de s'appuyer. La stupeur qui succède aux grandes catastrophes immobilisait ses pensées. Il se rendait compte que la bataille était gagnée, et cependant n'éprouvait aucun plaisir.

Jauffraigne conclut :

— Le feu a pris; il n'y a plus qu'à lâcher la maison pour la regarder brûler !...

Sans même répondre, Julien abandonna l'appareil et obéit. Quand il passa devant l'huissier, celui-ci demanda :

— Monsieur s'en va déjà?

Il répliqua, par habitude :

— Je reviendrai.

Bouchut, qui avait quitté Dazenel, lui cria :

— Pas d'autres nouvelles de la Bourse?

Julien fit un geste vague :

— Je ne sais rien.

De nouveau, la sonnerie du téléphone résonnait. Sans doute les premiers instruits allaient réclamer des renseignements. Julien passa la porte et descendit.

En arrivant devant la plaque de marbre qui célébrait dans l'escalier la gloire de l'*Indo-Chinoise*, il la relut machinalement.

« Demain, songea-t-il, je ferai décrocher cela! »

V

— Rassurez-vous ! J'ai vu à l'œuvre votre dévoûment, je connais votre zèle. Il ne sera pas dit que de braves gens comme vous seront mis sur le pavé par la faute d'un seul. Rien ne sera changé ici, rien sinon le titre de la Compagnie et les méthodes...

Bouchut, les larmes aux yeux, l'huissier qui tenait encore en main la casquette aux initiales de l'*Indo-Chinoise*, les deux commis aux écritures, les agents du bureau des transports, tous entouraient Julien.

Un sourd murmure s'éleva. La reconnaissance s'échappait en paroles pressées. On balbutiait des remerciements, on avait envie de se prosterner. Ce sauveur inattendu, non seulement réparait le désastre de l'ancienne compagnie, mais promettait des traitements meilleurs. Impassible en apparence, Julien écoutait cette musique divine. Jamais il n'avait savouré le plaisir de tenir ainsi en suspens des vies humaines. L'extase de ces êtres, le besoin de s'agenouiller qu'il lisait dans leurs regards — mieux que leurs mots — proclamaient son triomphe. Tous, d'ailleurs, avaient assisté à ses débuts, ri de lui dans le secret des bureaux, et l'on devinait qu'une terreur secrète se mêlait à tant d'humiliation.

Il termina :

— Je n'ai plus besoin de vous pour le moment. Allez !...

La sortie commença. Avant de s'éloigner, on voulait approcher de lui et protester de son attachement. Il se laissait serrer les mains, répondait familièrement pour montrer qu'il se souvenait du temps où il était leur compagnon :

— Toujours à votre service, Bouchut... Je compte sur votre régularité, Jean...

Puis le cabinet de M. Dazenel se vida. Julien se retrouva seul, seul dans cette pièce dont il venait de prendre possession, seul devant la table couverte encore des papiers de l'*Indo-Chinoise*... Par la fenêtre ouverte, le bruit de la rue arrivait, pareil à un déferlement de vagues. Sur ce grondement indistinct, une voix de camelot se détacha :

— Demandez la dernière édition du *Jour* !... Le scandale de la Bourse !... La fuite d'un financier !...

Paris, à son tour, criait la disparition de Dazenel, la fin lamentable de son entreprise, l'avènement glorieux de la Société du Mékong. Le soleil ruisselait à flots. Julien ferma les yeux et savoura son bonheur...

Il n'éprouvait aucun remords. Un calme délicieux enveloppait son âme. A vrai dire, il avait tant désiré la fortune qu'elle ne lui causait pas de surprise. Avant même d'en jouir, il en avait pris l'habitude.

Ce fut ensuite une impression exquise : il admirait ses calculs, sa maîtrise de volonté, le sang-froid qui lui permettait, à cette heure même, de se juger sans vertige. Quel che-

min parcouru depuis le jour où il était entré dans ce bureau pour y entendre railler son ingénuité. Désormais, plus d'hésitations ni de rêves ; il traiterait les faits indépendamment de toute sentimentalité ; il n'aurait cure ni des intérêts de personnes, ni des intérêts sociaux.

Les personnes ? un élément nécessaire à la formation des capitaux, une matière première abondante et inerte, dont il faut tirer son bien-être. Pour y parvenir, toutes méthodes sont bonnes et le rendement importe seul.

La société ? Non seulement, elle n'avait pas aidé Julien, mais, à y bien regarder, elle semblait avoir été le seul obstacle opposé à son ambition.

Involontairement, Julien sentit une rancune violente monter en lui contre cette puissance dont tout l'effort tend à cataloguer les individus pour conserver intacte la répartition des fortunes. Point d'égalité en elle : l'argent seul détermine la séparation des classes. Point de fraternité : la loi n'a pour but que de protéger l'injustice établie contre les déshérités. Point de liberté enfin : les vagabonds n'ont pas même le droit dérisoire de coucher à la belle étoile quand il leur plaît.

Ainsi, peu importait la destinée : l'aboutissement était semblable. En dépit de son accent triomphal, la joie de Julien allait rejoindre la rage aveugle de Gradoine, la colère généreuse de Chenu, le mépris sournois de Ficard. Une haine identique unissait tous ces êtres contre l'État qui les avait produits. Vainqueurs ou vaincus, tous également se proclamaient dupés et rêvaient de vengeance !

Julien frémit :

— Ah ! quand je serai riche !

Car déjà le présent ne suffisait plus. C'est une loi fatale que le désir engendre le désir ; d'autant plus avide qu'il a plus obtenu, l'homme ne fait que changer de rêve. Deux ans auparavant, Julien aurait accusé de folie qui eût prédit sa fortune. Hier encore, il la regardait comme un sommet au delà duquel aucune escalade ne mériterait d'être tentée. Arrivé depuis une heure à peine, il trouvait déjà la vue médiocre, et, revenu de son ivresse, songeait à d'autres cimes.

— Ah ! quand je serai riche !...

La porte s'ouvrit. Julien tourna la tête, pris de colère

contre l'importun qui le dérangeait, et, tout à coup, se leva stupéfait : Gradoine était devant lui.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il d'une voix brève.

Gradoine, les mains dans les poches, répondit simplement :

— Je viens te voir...

— Si tu t'étais adressé à l'huissier, comme tout le monde, tu aurais appris que je ne reçois pas !

— J'ai dit que j'étais ton ami. L'huissier m'a laissé passer. Ce qui m'amène, d'ailleurs, ne peut se remettre.

Aux derniers mots, une faible rougeur vint aux joues de Gradoine. Une telle fièvre brillait dans ses yeux que subitement Julien pressentit un danger. Il avança pourtant d'un pas, hardiment.

— Alors, dit-il, fais vite et va-t'en. Viens-tu me demander une place ?

Gradoine haussa les épaules :

— C'est un compte qu'il me faut.

— Mordureux ne te suffit pas ?

Julien étendit la main vers un bouton de sonnerie. Gradoine saisit son bras :

— Pas avant que tu m'aies entendu !

Durant une seconde, leurs regards se croisèrent ; et, cette fois, Julien comprit que la lutte ne serait plus, comme à Angleur, une bataille d'écoliers, mais un duel dont l'un ou l'autre ne devait pas sortir vivant. A dire vrai, cette diversion qui le rappelait à la réalité ne lui déplaisait pas. Il alla vers la fenêtre pour la fermer, puis se retourna vers Gradoine et sourit en joueur qui sait la chance fidèle :

— Eh bien ! fit-il, j'écoute. Qu'as-tu à dire ?

Une résolution farouche parut dans les yeux de Gradoine, et, regardant Julien en face :

— J'ai à dire que tu es un misérable et un lâche !

— Peste ! nous voici déjà aux compliments ! interrompit Julien.

Sans l'entendre, Gradoine continua :

— J'ai à dire encore que le monde où nous vivons est la proie de jouisseurs à qui toute infamie est bonne, pourvu que leurs vices soient contentés sans risques. Voler, piller,

tuer, rien n'est défendu à ces gens-là ! Non seulement la loi les tolère, mais elle les aide ! Le gendarme qui l'exécute n'a d'autre office que de garder leur caisse. Quant à leur peau, qui oserait y toucher ? Entre eux et les gueux qui pâtissent, ils ont mis l'armée, les magistrats, le gouvernement, tout cet ordre qu'ils ont fait et sur lequel la société repose !

A mesure que Gradoine parlait, Julien avait ressaisi son sang-froid. Immobile devant la cheminée, il l'interrompit de nouveau :

— Je sais par cœur la tirade. Veux-tu que je l'achève ?

On eût dit que la phrase avait fouetté la colère de Gradoine. Il reprit violemment :

— Tu auras beau gouailler, tu m'écouteras jusqu'au bout !... De ces gredins, tu es le seul que je connaisse ! Avec les autres, on pourrait se tromper ; mais avec toi, non. Depuis deux ans je te surveille... Tu as commencé par exploiter une femme ; puis, trouvant la fortune trop lente à venir, tu as eu recours au hasard, et tu es parti, les poches pleines, sans te soucier des morts que tu laissais. Hier, tu as enfin couronné l'œuvre ! Tu as dépouillé sans vergogne celle que tu devais épargner entre toutes !

Et comme Julien tressaillait légèrement, la voix de Gradoine eut un éclat sinistre :

— Ah ! tu imaginais que j'ignorais cela ! Je sais tout ! j'ai vu Chenu, je suis le témoin de ton dernier vol. Cette fois, tu rendras gorge ! Il est possible que la loi soit pour toi. La justice est au-dessus de la loi, je t'ai jugé et il est juste, souverainement juste que je te supprime !

Il leva le bras ; une détonation retentit en même temps que s'élevait un grand cri :

— Vive l'anarchie !

D'un bond, Julien, qui surveillait tous les mouvements de Gradoine, se jeta de côté. La balle alla frapper la glace de la cheminée. Durant une seconde, des raies y apparurent autour d'un cercle noir, puis brusquement le verre se détacha, croula par terre en mille débris...

D'autres cris s'élevèrent. Tous les employés, abandonnant leurs tables, s'étaient précipités dans le couloir :

— On a tiré !

— C'est chez le directeur !

— Chez le caissier !

— Mais non !...

Inconscient, Gradoine avait relevé l'arme, s'apprêtait à tirer une seconde fois. D'un geste rapide, presque sans éprouver de résistance, Julien arracha le revolver de sa main crispée et le mit sur la table.

— Imbécile ! dit-il, tu avais peur... Quand on veut tuer, on parle moins.

Il se retourna ensuite : on entrait.

— Laissez-nous ! ce n'est rien... une maladresse..

Indécis, les employés ne bougeaient pas. La vue de Gradoine, blême, les yeux luisants de folie, les empêchait d'obéir.

Julien fit un geste impérieux :

— Je répète que je n'ai besoin de rien ! Sortez donc, sacredieu !

Alors seulement, ils se décidèrent, reculèrent lentement. Ils devinaient qu'un drame s'était passé, mais la crainte du nouveau maître étouffait les curiosités. La porte enfin se referma, et un silence tragique plana sur la pièce vide.

Comme tout à l'heure, ils se trouvaient face à face, mais les rôles avaient changé. Acculé dans un angle, le justicier baissait la tête. Ses épaules minces paraissaient plus effacées ; ses joues pâles avaient pris un ton de cire. Il semblait une loque humaine.

Brûlant de fièvre, Julien éprouvait au contraire un bien-être ineffable. Des idées neuves s'éveillaient en lui, couvraient d'un jour éblouissant ce conflit puéril.

— Et après ? dit-il enfin.

Gradoine eut un éclair de rage impuissante.

— Oui, après ?... reprit Julien d'une voix sourde. Supposons que tu aies réussi, et que tu m'aies tué... Qu'y aurait-il eu de changé dans la machine ? La Bourse aurait-elle fermé ? Passe encore si tu avais résolu de me voler !

Gradoine poussa un cri étouffé :

— Je ne suis pas un voleur !

Julien haussa les épaules :

— Mieux vaut être voleur qu'assassin : on court au moins

la chance d'un profit. Mais tuer sous prétexte de justice, quelle bêtise ! Faire justice au nom de qui, à quel propos ? On parle de justice quand on reconnaît une loi : la loi est une barrière conventionnelle qui a l'avantage de limiter les terrains. En revanche, se prétendre au-dessus de la loi et se mêler de juger ses semblables, voilà ce que je ne comprends plus !

La voix de Julien montait par degrés :

— Ta justice ! Rien que de l'envie, une exaspération de voir monter les autres, tandis que tu croupis dans la misère ! Si demain tu découvrais un trésor, tu trouverais le monde admirable !

De nouveau Gradoine releva la tête :

— Si j'avais un trésor, je changerais le monde !

— Si tu veux changer le monde, tu vas contre ton but. De nous deux, c'est encore moi qui travaille le mieux !

Brusquement Julien approcha de Gradoine :

— Regarde-moi donc ! Ai-je l'air d'un homme qui oublie ou qui pardonne ?... Comme toi, je fus leurré de promesses. Comme toi, j'ai connu tous les désirs, toutes les ambitions, tous les appétits ! Et rien pour les satisfaire ! une science vaine, pas un rêve, pas une de ces idées qui aident à vivre et pour lesquelles on meurt !... D'autres croient à Dieu, à l'au-delà : Dieu est inconnu, l'au-delà est une sottise, on me l'a démontré, je le *sais*... J'avais une famille, une maison : j'ai dû livrer la maison à de plus paysans que moi, renier ma famille pour avoir appris à la trouver vulgaire... Du moins, après m'avoir fait ainsi, la société devait m'aider ou rester neutre. Tant que j'ai obéi à ses règles, elle m'a laissé pauvre ; le jour où, sautant les barrières, j'ai changé de chemin, c'est elle encore qui s'opposait à mon passage... Ah ! je la hais, autant que toi et mieux ! Notre haine est pareille : nous ne différons que de méthode !

A mesure que Julien parlait, un enthousiasme farouche soulevait son âme. Peu à peu les voiles se dissipaient, les causes secrètes se dégageaient. Ce n'était plus une rancune d'homme à homme qui se liquidait ici : le procès était plus haut.

Ces deux êtres représentaient des types sociaux, les produits extrêmes d'une même éducation. Le hasard de fortunes

différentes avait pu les jeter l'un contre l'autre : ils se ressaisissaient et se retrouvaient unis.

— L'autorité, dis-tu, n'est qu'arbitraire et fraude, la justice prévarique, la religion ment : paroles qu'on n'écoute pas, auxquelles personne ne croit. Autorité, justice, religion, moi j'achète tout ! Je n'aurai qu'à me montrer ! Je suis la preuve vivante qu'on peut se moquer de l'État, voler à l'abri des lois, et pécher sans scandale ! Ou bien encore, pris de rage, parce que tout ici-bas est violence ou douleur, tu tentes de rendre le mal pour le mal : et comment ? des imprudences bêtes, bonnes en cas d'échec à empirer ta misère, incapables toujours de changer rien dans la marche du monde ! Moi ! pas une minute, je ne cesserai d'agir. C'est moi qui détiens l'argent, qui le fais sonner, qui le jette au vent ! Rien qu'à mon approche, les fortunes vont se déplacer, les consciences se corrompre. En une heure, j'ai déjà provoqué plus de ruines que tu n'en feras en tuant chaque jour ! Là où j'aurai passé, plus de bonté, plus d'honneur, plus de castes... Allons donc, avoue-le, ton anarchie est risible ! Le seul anarchiste ici, le seul qui agisse vraiment, c'est moi, le lanceur d'affaires, moi, le trafiquant d'argent, moi, le parvenu et le jouisseur !

Un nouveau frisson parut faire chanceler Gradoine :

— Je te défends de te comparer à moi ! Entre mon but et le tien, il y a l'abîme qui sépare le juste de l'injuste !

— Toujours des mots ! « L'ère nouvelle, l'avènement de l'humanité future, le règne idéal du droit... » Une fois, au moins, laisse là ces contes qui amusent les enfants ! Que ce soit au nom de l'intérêt ou sous le couvert d'une rhétorique vide, l'un et l'autre, nous ne voulons qu'une chose : détruire ce qui est. Quant à ce qui suivra, ni toi ni moi ne le savons, et cela nous est bien égal !

Une joie cruelle illumina Julien. Ces ruines qui seraient leur ouvrage, l'inconnu qui s'élèverait à la place, faisaient monter à son cerveau des fumées d'ivresse :

— Rappelle-toi un soir, quand Chenu passait la revue des camarades victimes et dupes de la science qu'ils n'ont point demandée, et nous criait : « Le voici, le ferment nouveau !... » Ah ! ah ! l'heure a sonné où ce ferment doit vivre et, pour

vivre, détruire ! Aucune différence entre nous : qu'on soit gueux comme toi, idéaliste comme Ficard, résigné comme Chenu, ou dépourvu de scrupules comme tu m'accuses de l'être, tous, nous travaillons de même ! Nous sommes le ferment, te dis-je ! Non pas le ferment de vie que tu croyais, mais bien le ferment de mort, celui que les bourgeois aveugles ont cultivé et dont ils vont mourir ! Reconnais-tu maintenant ta bêtise ? des loups ne se dévorent pas quand le troupeau est en vue : ils se précipitent et ils pillent !

Gradoine fit un haut-le-corps :

— Je ne veux pas du pillage commun !

— Tu as peur de te salir à mon contact ? Laisse là tes scrupules. Le fumier salit aussi les mains : cependant, plus on en jette, plus vite la moisson lève !

Julien fit un grand geste de faucheur qui s'apprête à faire tomber la gerbe, puis s'interrompit tout à coup :

— Et maintenant, je n'ai plus rien à te dire. Va-t'en !

Julien avait raison. Tout était dit. Ils avaient établi le bilan du passé ; l'avenir aussi était apparu, conséquence logique de ce passé et conforme à la loi de Ficard. Désormais tous leurs actes seraient une destruction. Véritable danger social, ils allaient donner à la révolte une justification et des méthodes ; la foule ramasserait ensuite les armes forgées par eux et n'aurait plus qu'à suivre son instinct pour balayer la société !

Comme Gradoine ne bougeait pas, Julien répéta :

— Va-t'en ou, cette fois, j'appelle !

Un long tressaillement agita le corps de Gradoine. Il avança ensuite d'un pas, ramassa par terre son chapeau et, pareil à un homme ivre, marcha vers la porte.

Sur le seuil, il voulut se retourner, résumer peut-être dans un cri suprême l'effroyable avortement du rêve qui l'avait fait venir. Julien demanda, sardonique :

— Est-ce le revolver que tu cherches ? Tu peux le reprendre. Je ne m'en servirai pas.

Et Gradoine recula encore. La porte céda sous sa poussée, s'entr'ouvrit, retomba ensuite doucement. Julien était seul...

Comme avant l'entrée de Gradoine, la clameur triomphale

de Paris s'élevait, traversée par les voix aiguës des camelots :

— Demandez le scandale de la Bourse!... La fuite d'un financier !

Dans le couloir, un va-et-vient de pas, des conversations, des sonneries...

Partout le tressaillement de la vie qui recommence, de l'action que nulle catastrophe ne parvient à arrêter.

Lentement, Julien s'assit à la table, écarta les débris de la glace qui la recouvraient et prit une feuille de papier à lettre. Pendant une seconde, il écouta encore la musique lointaine qui chantait sa victoire, puis revenant à lui, il commença d'écrire à madame de Biennes...

E. ESTAUNIÉ

VUES

SUR

L'HISTOIRE DU JAPON

D'après une opinion répandue, les Japonais auraient toujours imité : dans leurs arts, leurs coutumes, leurs idées morales, rien ne serait original. Après avoir copié les Chinois pendant quinze siècles, ils les auraient méprisés pour copier l'Europe, quand eux-mêmes et les Chinois se reconnurent incapables de lui résister. D'où cette conséquence, que leurs progrès trop rapides ne sauraient durer; que nos lois, empruntées sans discernement, désorganiseront une société fondée sur des principes différents. Je voudrais montrer que, dans ses grandes lignes, l'histoire du Japon ne diffère pas de celle des peuples de l'Occident : comme eux, les Japonais se policèrent, en acceptant les mœurs et les arts de nations déjà policées; comme eux, ils surent vite transformer et rendre originale la civilisation empruntée. Je voudrais montrer ensuite que l'arrivée des Américains et des Européens en 1854 hâta seulement une révolution devenue nécessaire, et qui, sans leur intervention, eût produit les mêmes effets.

Pour soutenir une pareille thèse, point n'est besoin de raconter règne par règne toute l'histoire du Japon. Presque jamais les Mikados n'exercèrent d'influence sur le gouverne-

ment, et les Shoguns étaient seulement des régents militaires. D'autre part, les guerres contre les Aïnos terminées, l'empire ne s'agrandit plus jusqu'en 1895; si l'on excepte le XVIe siècle et la fin du XIXe, il resta toujours sans rapports avec les autres pays du monde. Dans cette histoire, où de longues guerres civiles sont suivies de plusieurs siècles de paix, il importe surtout d'exposer l'état général de la société, les mœurs, les arts et la littérature, durant quelques périodes principales, soit : l'époque des Mikados absolus (de 660 av. J.-C. au XIe siècle ap. J.-C.), la fondation du Shogunat (du XIe au XVIe siècle), le XVIe siècle, le Shogunat des Tokugawas (1603-1868), la Restauration (Meiji) depuis 1868.

I

Vers le VIIe ou le VIIIe siècle avant Jésus-Christ, plus anciennement peut-être, des pirates, venus de la Corée, conquirent Hiuga dans l'île de Kiushu, d'où, plus tard, ils se répandirent dans la grande île de Nippon. L'origine de ces pirates est inconnue, mais leur langue les rattache à la famille ouralo-altaïque. Les habitants de l'Archipel appartenaient à des races différentes; la plus nombreuse était celle des Aïnos, que l'on retrouve à Yezo, dans les Kuriles et à Sakhalien. Petits et forts, avec de longues barbes et des cheveux épais, les Aïnos, de mœurs grossières, adorent encore les forêts, la mer, les ours et les génies. Dans les îles de Kiushu et de Shikoku vivaient aussi des peuplades venues de l'archipel malais. Les tribus conquises, unies aux conquérants, formèrent le peuple japonais, comme les Celtes, les Anglo-Saxons, les Danois et les Normands se mêlèrent pour former le peuple anglais. Mais le mélange des races ne s'accomplit jamais que lentement. Pendant des siècles, l'aristocratie anglaise fut purement normande. Au Japon, l'homme du peuple et le noble se distinguent encore par les traits de leur visage : le premier a le teint foncé, le menton court, le nez large et retroussé, les pommettes saillantes; plus pâle et plus fin, le second se reconnaît à ses joues ovales, à ses yeux fendus en amande, à son nez légèrement aquilin.

Les conquérants du Japon furent frappés de la beauté du pays; leur religion ressemble à celle des Hellènes, et, comme les Hellènes, ils se crurent bientôt des autochtones. Sans avoir l'idolâtrie des Indiens, le Japonais aime tant ses montagnes, ses golfes, les fleurs, les animaux, qu'il voudrait s'en croire aimé. Dans ses plantes vit une dryade, dans ses rivières une nymphe, sur ses pics une Orée. Son pays n'a rien de commun avec le monde. Les autres continents sortirent du chaos par l'action des forces naturelles; mais les grands dieux Izanagi et Izanami ont créé ou même enfanté le Japon. Leur fille Amaterasu, la déesse du soleil, en reçut la souveraineté; elle l'a transmise à son petit-fils Jimmu Tenno, avec les insignes du commandement, l'épée et le miroir, que l'on conserve dans le temple d'Ise. Jimmu Tenno (660-585 av. J.-C.) est l'ancêtre de la maison impériale; cette maison ne porte pas de nom, est la seule qui descende des grands dieux. L'ensemble de ces doctrines forme le Shintoïsme ou culte des êtres supérieurs, les Kami. Par ce titre un peu vague, que l'on ajoute au nom de tous les princes, l'on désigne plus particulièrement les dieux, les esprits des Mikados et des grands hommes; chaque famille honore ses ancêtres, des tablettes leur sont érigées dans la plus belle salle de la maison. Hors le dévouement à la patrie et à l'empereur, le Shintoïsme ne connaît pas de morale. Hitomaro, le meilleur poète du VIIIe siècle, dit dans l'une de ses odes : « Au Japon, l'homme n'a pas besoin de prier : le sol même y est divin. »

Jimmu Tenno et ses descendants soumirent toute l'île de Kiushu, puis la partie ouest de Nippon (Aki, Buzen, Idzumo), enfin ils se rendirent par mer dans le Yamato, près d'Osaka. La conquête de l'Est (jusqu'à la ville actuelle de Tokio) demanda plusieurs siècles. En même temps, des pirates japonais faisaient des incursions dans la Corée. D'après la légende, l'impératrice Jingo Kogo envahit ce royaume et le rendit tributaire (203 ap. J.-C.).

Par l'intermédiaire de la Corée, le Japon reçut la civilisation de la Chine et celle du monde entier. Et voilà qu'apparaît aussitôt l'un des traits distinctifs du caractère japonais, l'alternative de la hardiesse et du découragement, de l'enthousiasme pour les coutumes de l'étranger et d'un patriotisme

haineux de l'étranger, qui réussit à transformer des institutions trop vite empruntées.

Au VIe, au VIIe siècle, c'est une ardeur prodigieuse à tout renouveler. La cour adopte le culte des ancêtres et le gouvernement patriarcal des Chinois, leur double hiérarchie de fonctionnaires civils et militaires (603), la philosophie et la littérature des mandarins (552), leur langue pour les livres d'histoire, leurs caractères idéographiques, adaptés depuis à la langue japonaise par l'addition d'une écriture syllabique (fin du VIIIe siècle); des sciences et des arts dus en partie aux nations de l'Occident; le bouddhisme transformé des mystiques Indiens, avec ses paradis, ses enfers, le culte de Kwannon, la déesse de la pitié (552-621). De la cour, la civilisation se répand dans le peuple et jusque dans les provinces du Nord. Les armées soumettent les Aïnos, les missionnaires s'efforcent de les convertir au bouddhisme. Partout l'on abat les forêts, l'on défriche les landes, pour cultiver le riz, planter les mûriers et l'arbuste à thé; partout s'élèvent des bourgs et des villes, des temples, des monastères et des palais.

Mais bientôt les plus zélés se relâchèrent. Le Mikado ne gouvernait plus, il cessa même de se montrer à son peuple. Une famille de cour, les Fujiwaras, s'empara du pouvoir; elle a donné aux Japonais presque toutes leurs souveraines, dont l'impératrice actuelle. De 645 à 1156, des membres de cette maison occupèrent tous les ministères, la plupart des gouvernements. En 888, leur chef prit le titre de Kwambaku, qui devint héréditaire. Le souverain était-il un homme fait, le Kwambaku dirigeait les ministres avec le rang de premier sujet du Mikado. Mais, grâce au génie politique des Fujiwaras, l'on voyait presque toujours une femme ou un enfant sur le trône; alors le Kwambaku devenait un régent, son pouvoir était absolu. Bientôt les Fujiwaras se lassèrent de gouverner; comme l'empereur, le maire du palais n'eut qu'un titre sans autorité. En adoucissant les mœurs, le bouddhisme contribuait aussi à les énerver : après quelques années de gouvernement, tous les Mikados, tous les hommes d'État abdiquaient pour se retirer dans des couvents, coutume qui s'est perpétuée pendant des siècles. A l'exemple du souverain, les ministres, les nobles ne songèrent qu'au repos ; dans les

provinces déjà civilisées, le peuple se laissait gagner par la mollesse ; les religieux des deux sexes se comptaient par milliers, et, dans les couvents, les offices religieux n'étaient plus qu'un plaisir de délicats, comme la peinture et la poésie.

Le IXe, le Xe et le XIe siècles forment la première de ces longues périodes, où, si l'on excepte quelques révoltes militaires, le Japon n'a pas d'autre histoire que celle de ses moines mystiques, de ses écrivains et de ses artistes.

En 794, la cour s'établit à Kioto. Situé dans un bassin fertile, qu'entourent de hautes montagnes et des collines boisées, Kioto devint la ville des temples et des palais. Celui de l'empereur s'élevait dans le quartier des nobles; il existe encore, on l'appelle le Gosho. Un simple mur l'entoure. Conformément au rituel, de petits cailloux couvrent le sol des grandes cours sans arbres ; les longs bâtiments de bois n'ont qu'un rez-de-chaussée : un portique donne accès dans les appartements; sur les écrans, l'on voit quelques peintures d'un style hiératique. Tout est badigeonné de blanc, fors les colonnes peintes en rouge : le blanc et le rouge sont les couleurs saintes du Shintoïsme. Au milieu de l'enceinte s'élevait le pavillon des cérémonies, Le Mikado siégeait sur une estrade, les jambes repliées, vêtu d'une longue robe de soie blanche et d'un manteau d'or, avec un bonnet pareil à celui des doges. Autour de lui se tenaient les nobles de cour, les Kugès, issus de la race impériale, ou, comme les Fujiwaras, de maisons descendues des dieux. Le polo était leur passe-temps favori. Un joli poème des *Dix Mille Feuilles* raconte que le palais de Nara prit feu pendant une partie de polo ; les joueurs ne s'aperçurent de rien : à leur retour, ils furent mis aux arrêts pour tout le temps que les cerisiers auraient des fleurs.

Bientôt l'on abandonna les plaisirs violents. Les femmes devinrent les reines des cours d'amour. Fardées, les cheveux épars avec une tresse au milieu, les sourcils rasés, et de faux sourcils dessinés sur le front, les dents laquées de noir, elles marchaient lentement dans leurs longues robes de soie blanche, sur lesquelles retombait un manteau de pourpre, aux larges manches brodées de fleurs et d'oiseaux. Un petit chien les suivait. Leurs mains fines et soignées tenaient un éventail sans plis; ses battements exprimaient toutes les anxiétés de la

passion : les amants japonais ne connurent jamais ni pression des mains ni baisers.

Du raffinement des mœurs naquit le goût des arts. Les premiers peintres furent les moines, qui copiaient les figures hiératiques des Indiens. Mais les écrivains du XIe siècle citent déjà des portraits, des tableaux de fleurs, des paysages, des scènes historiques. Dans les concours, on faisait mieux que d'examiner les œuvres; on discutait sur le mérite des genres. Beaucoup défendaient le naturalisme; une précieuse compare les productions de l'école classique à ces femmes jolies et bien habillées qui séduisent les regards, mais manquent de la véritable beauté, la franchise et la vertu.

Cette époque est l'âge d'or de la littérature. Les Japonais tiennent pour des livres sacrés leurs premières chroniques : le Kojiki et le Nihongi. La plus ancienne anthologie a reçu le nom de *Manyefushiu* ou *Dix mille feuilles*.

Voici une poésie d'Okura sur la mort de son fils :

Sept trésors, dit-on, sont chers aux mortels. Je ne veux pas les connaître. Un seul trésor pouvait charmer mes yeux, mon fils, mon fils,

Mon gamin chéri, qui commençait avec le soleil sa journée de rire et de joie. Toujours près de moi, toujours de belle humeur; bon gré, mal gré, je devais m'amuser avec lui.

Le soir, il prenait mes mains entre les siennes. « Papa, j'ai sommeil; papa, je veux poser ma tête entre maman et toi, j'ai peur dans le noir tout seul. »

Dormait-il, je veillais, les oreilles encore pleines de son gazouillement. Je pensais à l'avenir, je faisais la part des bonnes et des mauvaises chances. Déjà l'enfant me semblait un homme.

Le marin a confiance dans sa barque, j'avais confiance dans mon bonheur. Rien n'arriverait à mon enfant. Dire qu'un coup de vent devait couler bas ma barque et mon bonheur!

Désespéré, je saisis le miroir sacré, je me cachai la tête sous mon manteau, je m'écriai :

« Dieux du ciel et de la terre, vous seuls pouvez entendre ou repousser les cris d'un pauvre père à genoux. »

Vaines prières! L'enfant languit, s'éteint tous les jours. Déjà son doux bavardage a cessé. Maintenant, c'est son sourire, c'est tout ce que j'aimais.

Je suis fou, je suis fou. Je frappe ma poitrine. Je me lève, je m'agite, je retombe en sanglotant. Voilà donc la vie. Mon fils chéri s'est échappé de mes bras, qui le serraient. Jamais, je ne le verrai plus.

Plus tard, le goût se raffina tellement que la seconde anthologie classique, *les Odes anciennes et modernes*, ne contient que des distiques; plusieurs sont devenus célèbres : « Déjà le printemps, encore la neige? — Non, nous voyons tomber les larmes du rossignol. L'hiver les faisait glace; le printemps les fait neige. » (De l'impératrice Takako, IXe siècle) : « L'hiver, il neige, mais que sont les flocons? Des fleurs. Les fleurs du pays de par delà les nuages, où déjà c'est le printemps. »

Plus encore que la poésie, on goûtait les romans. La prose japonaise a la précision et la simplicité que Nietzsche reconnaît seulement à la prose grecque et à la prose française. Le meilleur roman est celui de Genji. Le héros, fils naturel de l'empereur, néglige sa femme, une princesse remarquable par toutes les qualités du corps et de l'esprit, pour faire le tour de la carte du Tendre. Son bonheur égale celui des héros chers à d'Urfé et à madame de Scudéry. Ses scrupules sont moindres encore, puisqu'il courtise la jeune impératrice, seconde femme de son père. Plus tard Genji recueille une enfant qui ressemble à sa maîtresse et la fait élever dans la pratique de toutes les vertus. Devenue grande, la jeune fille s'éprend de son père adoptif et souffre de le trouver encore volage.

Cette cour galante n'était pas une cour impie. La légende de Komachi, la poétesse, fait connaître les sentiments qui l'animaient. Voici quelques vers attribués à Komachi : « Mes pauvres fleurs, comme vous avez pâli! Je ne pensais qu'à soigner mon bien-aimé; vous, je ne vous ai pas soignées. » — « Rêves, soyez les bienvenus. Cette nuit, que je m'étais endormie, baignée de larmes sans espoir, vous m'avez montré celui que j'aimais. De lui-même, il venait à moi. Oui, vous êtes vraiment les messagers du ciel. » Mais Komachi s'enorgueillit de sa gloire, et le bouddhisme est impitoyable à l'orgueil. Vieille, abandonnée, la poétesse dut mendier à la porte du palais. Les peintres, qui la montrent belle et glorieuse, n'oublient jamais de figurer cet épisode : leur dernier *Kakemono* représente le cadavre ou le squelette de Komachi. Ainsi faisaient les maîtres de la Renaissance, qu'ils sculptassent leurs statues pour les tombeaux de Saint-Jean et Saint-Paul de Venise ou pour ceux de Saint-Denis. Au milieu des fêtes de

Kioto, les plus vains se répétaient les vers du vieux poète : « Autour de moi, je vois les monts, je vois les vagues de l'Océan. Éternellement, les monts s'élèveront vers le ciel. Éternellement, l'Océan s'étendra immuable. L'homme est né pour mourir, une chose de rien [1]. »

II

Sur le modèle des Chinois, les Japonais avaient établi une double hiérarchie de fonctionnaires, les uns civils, les autres militaires; mais, en Chine, les armées ne furent jamais que des bandes recrutées pour une guerre déterminée : les mandarins civils y ont conservé toute l'autorité, même la conduite des expéditions. Au contraire, les troupes japonaises, toujours employées contre les Aïnos, formèrent des colonies, comme celles des vétérans romains sur le Rhin et sur le Danube. Les chefs de ces colonies, de ces clans (en japonais : *han*) se rendirent indépendants, puis se groupèrent pour constituer une hiérarchie féodale. Par opposition aux Kugès, les courtisans de Kioto, on donnait aux seigneurs féodaux le nom de Bukès. L'une et l'autre noblesse semblaient, en effet, de races différentes. Au lieu des tuniques de soie bigarrée, les soldats portaient l'armure de papier laqué recouverte d'écailles de fer, des cuissards et des pansards retenus par des chaînettes; un bouclier, deux sabres, un arc avec des flèches, un casque surmonté d'un cimier : la visière représentait un masque aux pommettes saillantes, aux lèvres hérissées de longues moustaches; un bavolet en mailles de fer retombait sur les épaules. Les ordres se donnaient avec un éventail.

La noblesse militaire comprenait deux degrés : les Daimios, chefs de clan, et les Samuraïs, officiers ou soldats. Dans les villes, un quartier spécial était réservé aux Samuraïs : leurs demeures (*yashikis*) comprenaient des cours, des jardins, plusieurs maisons pour leurs femmes, leurs valets d'armes et leurs serviteurs. Le château du Daimio s'élevait sur la colline, avec des fossés, des murs bâtis de quartiers de roc, des bas-

1. On donne souvent à cette époque le nom de Moyen Age, qu'ici je préfère conserver pour l'époque suivante, plus semblable à notre Moyen Age.

tions surmontés de pavillons carrés aux toits superposés. Dans la dernière enceinte, se dressait, au milieu des bâtiments d'habitation, le donjon en bois à plusieurs étages; la pointe du plus haut pavillon portait quelque emblème de cuivre ou d'or, un dragon, une fleur, ou la bannière du clan. Daimios et Samuraïs vivaient hors la loi commune: ils ne reconnaissait qu'une autorité, celle de leur chef féodal, et qu'une loi, celle du point d'honneur. Insultés ou vaincus, ils se donnaient la mort. Vers le xve siècle, les hommes d'armes obtinrent le privilège d'exécuter eux-mêmes la peine capitale prononcée contre eux : ils s'ouvraient le ventre avec leur poignard; leur meilleur ami leur coupait la tête; ce supplice volontaire s'appelait *harakiri*, en chinois *seppuku*. Telle était la société militaire durant la période de conquêtes et de guerres civiles, que l'on pourrait appeler le moyen âge japonais.

On pourrait diviser cette longue période en quatre époques distinctes. La première serait celle des grandes guerres civiles.

Au xiie siècle, les clans militaires, devenus indépendants de la cour de Kioto, forment deux confédérations, sous l'hégémonie de familles issues de la maison impériale, les Tairas et les Minamotos. Leur lutte est restée l'un des épisodes les plus populaires de l'histoire japonaise : les peintres la représentent, les romanciers la décrivent; dans les écoles, notre jeu de barres s'appelle la guerre des Tairas et des Minamotos. Comme pour le roi Arthur et pour Charlemagne, il se forma sur les héros de ces guerres tout un cycle de légendes, plus connues aujourd'hui que leur histoire. Mais, dans ces temps vraiment épiques, la légende, mieux encore que l'histoire, met en relief certaines qualités des Japonais, que l'on ne retrouve chez aucun autre peuple de l'Extrême-Asie, excepté les Aryens de l'Hindoustan : ce sont le courage, l'amour des aventures, un caractère chevaleresque, le culte de l'honneur et même du point d'honneur, le dévouement au chef féodal et aux compagnons d'armes, le respect des femmes, qui, elles aussi, savent combattre et mourir.

Les Tairas arrivèrent à la suprématie (1156) avec Kiyomori (1118-1181), le Warwich du Japon; il nommait et déposait les empereurs, donnait et enlevait les premiers fiefs.

Vainqueur des Minamotos, il les fit massacrer : leur chef Yoshitomo périt assassiné dans son bain (1160). Les Fujiwaras perdirent toute influence. Sur soixante-cinq provinces, trente furent bientôt gouvernées par des membres du clan Taira. En 1169, Kiyomori, âgé de cinquante-deux ans, céda ses charges à son fils Suyemori et se retira dans un couvent. Il n'en continuait pas moins de gouverner, fourbe et cruel, ne reculant devant aucun crime, pour assurer le triomphe de sa maison. Sortait-il, trois cents jeunes gens, vêtus de rouge, écartaient la foule; les princes du sang eux-mêmes descendaient de leur litière, le moindre murmure était puni de mort. Les peintres nous montrent le vieux moine, brûlé de fièvre, au milieu de femmes demi-nues, qui le baignent, le parfument et l'éventent. Dans ses crises de souffrance, Kiyomori n'a qu'une pensée, faire périr Yoritomo, le jeune fils de Yoshitomo, qui s'est révolté (1180). Sur son lit de mort, il s'écrie : « Je ne veux ni prières, ni cérémonies funèbres; je veux la tête de Yoritomo sur mon tombeau. » (1181)

Yoritomo égalait Kiyomori par le génie et par la cruauté. Sauvé du massacre de son clan, élevé dans un couvent, où les espions des Tairas épiaient son sommeil, l'enfant devint en grandissant un fourbe et un silencieux. Sur les tableaux on voit Yoritomo, les sourcils froncés, la bouche dure sous la moustache rude; il est toujours à cheval, un faucon sur le poing, au milieu de ses soldats et de ses bourreaux. Sous ce nouveau chef, les Minamotos rétablirent rapidement la fortune de leur clan; ils battirent les fils de Kiyomori et s'emparèrent de Kioto (1183).

Le frère naturel de Yoritomo, Yoshitsune, est le Cid, le Roland des Japonais. Sa mère, la paysanne Tokiwa, était une concubine de Yoshitomo. Après la mort de ce dernier, elle s'enfuit sous la neige, son dernier-né Yoshitsune dans les bras, ses deux autres fils pendus à ses vêtements. La fatigue et la faim la contraignent à demander asile dans un village; sa beauté la trahit, mais les soldats n'osent la maltraiter, tant ils l'admirent. On conduit Tokiwa devant Kiyomori; elle lui sacrifiera son honneur en échange de la vie de ses fils (1161). Yoshitsune est élevé dans un couvent des environs de Kioto, il hait tant la discipline que les moines l'appellent le jeune

taureau. Une nuit, l'enfant s'échappe; dans le bois sacré, une forme hideuse lui apparaît, le roi des nains Tengus, dont le regard fait mourir. Yoshitsune ne connaît pas la peur : « Un sabre, s'écrie-t-il, donne-moi un sabre. » Le nain lui tend un sabre : l'enfant et le nain luttent à la lueur des éclairs. Soudain la foudre tombe, frappe un cryptoméria gigantesque. Le Tengu a disparu. Yoshitsune brandit l'arme magique et s'élance à la recherche d'un ennemi. Sur le pont de Kioto, un géant l'arrête, le moine Benkei, qu'on appelle le diable : huit pieds, des bras énormes, un visage effroyable. Mais l'épée enchantée a raison de ce diable : il tombe aux pieds de son maître, jure de le suivre comme un chien. Yoshitsune rassemble une armée. La bataille navale de Dan-no-ura décide du sort des deux clans (1185). Les Tairas sont écrasés.

Yoshitsune ne survécut pas longtemps à ses ennemis. Jaloux de son frère, Yoritomo le fit poursuivre par des sicaires, Le moine géant Benkei, la jolie danseuse Shidzuka sauvent cent fois le héros exilé, que poursuit Yasuhira, le Ganelon de la légende japonaise. Enfin, Yoshitsune tombe dans une embuscade; il lutte tout un jour, puis, vaincu par le nombre, s'ouvre le ventre avec son poignard. Benkei coupe la tête de son maître et se tue sur le cadavre (1189).

Avec Yoshitsune finit le moyen âge héroïque. Ses victoires n'ont pas seulement assuré le triomphe de son clan, mais celui de la féodalité militaire, qui prétend dès lors à la suprématie dans l'État. La seconde période du moyen âge est celle de l'établissement de cette suprématie.

Maître du Kuanto, des provinces de l'ouest, depuis 1182, Yoritomo les avait mises en état de siège. Ses généraux y rétablirent la paix, tandis que des bandes de brigands ravageaient les provinces de l'ouest, restées sous l'autorité des Kugès; ces provinces demandèrent le régime militaire, on le leur accorda. Yoritomo y établit des contrôleurs des finances, une armée permanente, des gouverneurs militaires, chargés de surveiller les gouverneurs civils. Enfin, il obtint le titre de Sei-i Tai Shogun, ou général, vainqueur des barbares (1192). L'usurpation des Fujiwaras n'avait rien changé au gouvernement; c'étaient des maires du palais, qui exerçaient

le pouvoir au nom de rois fainéants. Tout au contraire, le régime établi par Yoritomo reconnaissait deux capitales : Kioto et Kamakura (sur le golfe de Sagami, à l'ouest de la ville moderne de Yokohama); presque deux souverains : l'empereur et le chef de la féodalité. Imaginez que Hugues Capet eût enfermé le descendant de Charlemagne dans un couvent, sans lui retirer la dignité royale; lui-même se fût appelé le premier vassal du royaume.

Yoritomo mourut en 1199 ; il ne laissait que des fils incapables. Mais le gouvernement appartenait au grand conseil de la féodalité, le Bakufu. Le chef de ce conseil était le beau-père de Yoritomo, Tokimasa, du clan des Hojos ; Yoshitoki, fils de Tokimasa, prit le titre de Shukken ou régent du Shogun (1205), titre qui devint héréditaire dans sa maison. Tous les Minamotos de la branche aînée furent assassinés : on ne donna plus le Shogunat qu'à des enfants du clan Fujiwara ou de la famille impériale, qui prenaient le nom de Minamotos. Pendant deux siècles (1199-1333), les Shukkens Hojos gouvernèrent le Japon. Grâce à leur persévérance, le régime fondé par Yoritomo s'établit si solidement dans le pays que, malgré plusieurs révolutions, il subsista jusqu'en 1868.

Mais, si énervés que fussent les Kugès par la vie oisive du Gosho, ils ne voulaient plus supporter leur abjection. Tous les Mikados n'étaient pas des enfants. Poussée par l'opinion populaire, la cour de Kioto tenta de reprendre le pouvoir, et la troisième période du moyen âge est celle de la lutte des Mikados et des Kugès contre les chefs de la féodalité militaire. Ce fut un grand péril national, qui, en réveillant le patriotisme de tous, rendit au prince et au peuple le sentiment de leurs devoirs. Maître de la Chine et de la Sibérie, le Khan des Mongols, Kublai, envoya une ambassade au Japon pour réclamer soumission et tribut : ses représentants furent décapités. Une flotte de plusieurs milliers de jonques quitta les ports de la Corée ; devant Kiushu la mer en semblait toute noire. Après plusieurs jours de combats, les Mongols se replièrent. Un typhon les extermina (1274-1281).

Les Japonais regardèrent les incursions des Mongols comme un châtiment du ciel irrité de l'usurpation des Hojos; le

typhon, qui détruisit la flotte chinoise, leur sembla un miracle d'Amaterasu, en faveur du Mikado, son petit-fils. L'enthousiasme patriotique ramena le culte de la maison impériale. Après plusieurs tentatives inutiles, les loyalistes réussirent à renverser les Hojos, et rétablirent l'ancien régime tel qu'il existait avant Yoritomo. Le Mikado de cette première Restauration porte le nom de Go-Daïgo (1319-1338).

Mais ce prince méprisa les conseils de ses fidèles pour suivre ceux de son favori Ashikaga-Takauji, d'une branche cadette des Minamotos. Takauji chassa son maître de Kioto, mit sur le trône un enfant et reconstitua le gouvernement militaire; lui-même prit le titre de Shogun. Go-Daïgo excommunia le Shogun usurpateur et le faux Mikado; il s'enfuit de Kioto et rallia autour de lui les partisans de la monarchie absolue. La guerre civile recommença: même les chefs morts, leurs héritiers et leurs partisans continuèrent de combattre. De 1336 à 1392, le Japon eut deux dynasties de Mikados: c'est l'époque du grand schisme.

Si le peuple favorisait les Mikados légitimes, la féodalité soutenait les Shoguns Ashikagas et leurs faux Mikados. En 1393, ceux-ci l'emportèrent: le Mikado légitime dut abdiquer; les Ashikagas rétablirent la paix. Le temps de leur domination forme la quatrième période du moyen âge (1338 ou mieux 1393, jusqu'en 1573). Ces princes abandonnèrent Kamakura pour Kioto; entourés de moines, de courtisans et d'artistes, ils se lassèrent vite d'exercer un pouvoir que personne ne leur disputait plus. Kinkakuji, le monastère du pavillon d'or, au pied de cette colline, qu'un Mikado faisait, l'été, recouvrir de satin blanc pour éprouver une douce sensation d'hiver, Ginkakuji, le pavillon d'argent, devinrent la résidence de ces grands blasés. Dans les jardins, que l'on visite encore, d'habiles perspectives donnent aux lacs, aux clairières, aux gorges artificielles, l'apparence des sites célèbres de la Chine et du Japon. Ailleurs, on aperçoit des paysages symboliques. Dans une barque pompeusement décorée, le Shogun s'arrêtait au milieu de l'étang du Rêve, où la lune se reflétait. Des musiciennes l'attendaient sur la montagne de l'Extase; des danseuses se balançaient sur les bords de la rivière de l'Immortalité.

Alors commencèrent les cérémonies du thé. D'abord, on eut des appartements spacieux, des écrans de soie et de brocart; vêtus de costumes magnifiques, les nobles s'étendaient sur la dépouille des tigres de Mandchourie pour boire des vins doux, manger des oiseaux rares et des sucreries délicates. Plus tard, les raffinés affectèrent une grande simplicité. Ils s'asseyaient solennellement dans de petites chambres nues, aux dimensions fixées par le rituel. On discutait sur les arts ou la littérature. On faisait de courtes pièces de vers, cinq lignes, sept au plus, quelquefois de simples exclamations, généralement des paysages : « une forêt d'automne, le Fusiyama, la lune, un vol de cigognes », « le printemps, un jour clair, des rochers au bord de la mer ».

Plus encore que la poésie, la peinture charmait les délicats. Il existait deux grandes écoles. Chère aux Mikados et aux Kugès, celle de Tosa, la plus ancienne, se plaisait à des enluminures qui nous rappellent l'art byzantin. Les Ashikagas lui opposèrent la célèbre famille des Kanos, qui s'inspirèrent d'abord des maîtres chinois, puis créèrent l'art classique du Japon. Les Kanos cultivaient tous les genres : divinités bouddhistes, portraits, animaux, surtout le paysage, Mais, pour montrer la sûreté de leur dessin et rendre méprisables les œuvres trop chargées de leurs rivaux, ils en arrivèrent à n'employer que le blanc et le noir; sur les écrans de Ginkakuji, on trouve des esquisses si légères qu'à peine l'on y distingue rien : telles des fleurs de pêcher, par le grand Motonobu, qui reçut le titre officiel de « roi de la peinture » (1475-1559).

Pendant que Mikados et Shoguns s'abandonnaient aux plaisirs, le pays retombait dans l'anarchie. Les écrivains japonais choisissent d'ordinaire pour l'époque de leurs romans les deux siècles des Ashikagas. Comme l'Alexandre Dumas de *la Dame de Monsoreau*, ils ne racontent qu'enlèvements, embuscades, assassinats et merveilleuses batailles, où, pour sauver une dame, quelque Bussy met en fuite une armée. Persécuté, tyrannisé, le peuple se soulevait. Il y eut des Pragueries, des Jacqueries. Des bandes de brigands tenaient les montagnes et descendaient dans les villes : les campagnes étaient en friche, les villages déserts; la population de Kioto avait diminué des deux tiers.

Mais l'Église bouddhiste grandissait. Corrompus par leur richesse, les moines s'abandonnaient à la débauche ou vivaient en soldats dans leurs couvents fortifiés. Les mystiques prêchaient la réforme; comme les Lollards et les Anabaptistes, ils niaient toute autorité civile ou religieuse, demandaient la communauté des biens. Exilés par les daimios, les réformateurs se réfugièrent dans le nord et dans l'ouest. Ce furent eux qui convertirent le Japon dans le XIVe et le XVe siècles. Le peuple adorait encore les anciens dieux : seuls, les nobles professaient le Bouddhisme. Chassés de leurs villages, décimés par la guerre, la famine et la peste, les paysans, les pêcheurs et les montagnards se pressaient maintenant autour des missionnaires, qui leur enseignaient l'égalité de tous les hommes dans la religion du Bouddha.

III

Vers le milieu du XVIe siècle, on trouve l'anarchie au Japon, dans l'État et dans l'Église. Aussi un événement fortuit suffit-il à bouleverser le pays tout entier. Une tempête jette sur la côte de Tane-ga-Shima le Portugais Mendez Pinto (1542). D'autres aventuriers le suivent, puis des marchands, puis des missionnaires, saint François-Xavier en 1549. Et c'est alors, pour la civilisation européenne, le même enthousiasme que l'on a vu mille ans auparavant pour la civilisation chinoise. Les daimios achètent des armes à feu, fabriquent de la poudre, des arquebuses, des canons; aux combats héroïques succèdent les sièges et les batailles rangées. A la place des anciennes jonques, on construit des galères, qui cinglent les mers de l'Asie jusque dans les ports de l'Inde et de la Birmanie. Les marchands ouvrent des comptoirs; tous, depuis le daimio jusqu'au paysan, veulent acheter les produits de la Chine, des tropiques, de l'Hindoustan et de l'Europe; la société se transforme, les commerçants, méprisés comme la caste vile, amassent en peu d'années de grosses fortunes. Bientôt les Japonais souhaitent de mieux connaître ceux qui leur apportent une civilisation nouvelle; les princes de Kiushu envoient des ambassadeurs en Europe (1583). Puis, l'on s'éprend de

la religion que professent ces étrangers tant admirés; les daimios du midi et de l'ouest se convertissent, ils forcent leurs sujets à les imiter : à la fin du XVIe siècle, les jésuites parlent de six cent mille chrétiens; les histoires japonaises donnent le chiffre de deux millions.

La civilisation du Japon par la Chine avait demandé plusieurs siècles; en moins de cinquante ans, l'influence de l'Europe se fait sentir dans toutes les classes et dans toutes les provinces. Au VIe siècle, la cour avait imposé des réformes, docilement acceptées par un peuple barbare. Au XVIe siècle, le Mikado et le Shogun restent indifférents : ce sont des daimios, des Samuraïs, des aventuriers, de simples marchands ou même des paysans, qui se passionnent pour la civilisation étrangère. Et chacun d'y choisir à son gré, le soldat ses armes, le marin son bateau, le commerçant ses marchandises; les uns y cherchent l'explication des mystères de la vie présente, les autres l'espoir d'une vie meilleure. Et la sincérité de tous est si grande, que, pendant les deux siècles de persécution qui suivront l'anarchie du XVIe siècle, le savant souffrira pour sa science, comme le chrétien pour sa foi.

Une pareille indépendance de pensée, tant de ténacité nous étonnerait chez des Européens; d'un peuple de l'Asie, à peine voulons-nous y croire. Mais l'un des traits particuliers de la race japonaise, est justement cette diversité, que l'on y trouve entre les esprits comme entre les tempéraments. Tandis que, aux Indes et même en Chine, les hommes semblent différer surtout par le degré de l'énergie ou de l'intelligence, au Japon, comme en Europe, ils diffèrent aussi par l'originalité du caractère. Au XVIe siècle, l'état de la société contribuait encore à développer cette audace de la pensée, cette force de la volonté. Les guerres civiles, le relâchement des mœurs, la nécesité pour chacun de se faire justice à soi-même, avaient formé des hommes semblables à ces Italiens de la Renaissance, dont Taine vante « la vigoureuse initiative, l'habitude des résolutions soudaines et des partis extrêmes, la grande capacité d'agir et de souffrir ». Aussi de toutes parts surgissent de prodigieux aventuriers habiles, comme un Ludovic Sforza ou un César Borgia, dans les choses de la guerre et de la poli-

tique; trois s'élevent au premier rang : Nobunaga, Hideyoshi, Iyeyasu.

Ota Nobunaga descendait d'une branche pauvre des Tairas. Grand et fort, mais d'une santé délicate, hardi, cruel, d'un esprit ouvert, de beaucoup d'ambition et d'énergie, il semblerait le type du prince de Machiavel. Au milieu des désordres, causés par l'incurie des Ashikagas, le baron pillard devint le premier des chefs de bande (1550-1568). Quand il eut une armée et de bons généraux, dont Hideyohsi et Iyeyasu, Nobunaga se proclama le défenseur des droits du Mikado contre les Shoguns usurpateurs : il s'empara de Kioto, déposa le dernier des Ashikagas, abolit le Shogunat et prit le gouvernement avec le titre de premier ministre (1573).

C'était un curieux et un audacieux, comme les hommes d'État du Japon moderne. Il appela les étrangers à sa cour, favorisa les jésuites, encouragea les commerçants, les navigateurs, tous ceux qui s'éprenaient de la civilisation européenne. D'une famille de prêtres shintoïstes, Nobunaga haïssait le bouddhisme; désireux de mettre fin à l'anarchie féodale, il tournait ses efforts contre les pires ennemis du pouvoir central, les abbés indépendants et les prédicateurs des sectes révolutionnaires. En 1573, il mit le siège devant le couvent fortifié d'Hiyeizan, sur les bords du lac Biwa. Plusieurs milliers de moines y habitaient, avec tout un peuple de femmes, d'enfants, de soldats et de serviteurs. Malgré l'excommunication, les soldats de Nobunaga emportèrent d'assaut la ville sainte; les abbayes et les temples furent brûlés, les moines torturés, tous les habitants passés au fil de l'épée. Beaucoup de daimios suivirent l'exemple du ministre, et la persécution s'étendit dans tout l'empire. Puis Nobunaga se retira dans l'un des temples de Kioto; pendant une orgie, il saisit un de ses généraux, Akechi, le frappa sur la tête avec son éventail. Un Japonais ne pouvait supporter cet affront. Les troupes de Nobunaga combattaient dans le nord et dans l'ouest contre des daimios révoltés; seule, l'armée d'Akechi campait aux portes de Kioto. Une nuit, il rentre à l'improviste dans la ville, investit le temple, ordonne l'assaut. Réveillé par le bruit, Nobunaga se penche par la fenêtre, entend siffler des flèches, en reçoit une dans le bras. Se

voyant perdu, il met le feu au temple et disparaît sous les ruines avec ses femmes, ses enfants, ses soldats et ses trésors (1582).

Hideyoshi lui succéda comme chef du gouvernement. C'était un fils de paysan, que Nobunaga avait pris pour valet d'écurie, puis fait soldat et général. Maître de Kioto, Hideyoshi obtint du Mikado la Régence, une charge réservée aux plus anciennes familles des Kugès; on dut lui fabriquer une généalogie. Dès 1591, il abdiquait, mais, sous le titre de Taïko (populairement Taïko Sama), n'en continuait pas moins de diriger les affaires. D'une laideur monstrueuse, avec des yeux pleins d'intelligence, superstitieux, rusé, grossier, comme les paysans d'alors; violent, orgueilleux et dur, comme un chef de bande, il était cependant débonnaire : tous ses ennemis obtinrent leur pardon. La pratique des affaires le forma : il devint un grand général, puis un grand homme d'État. Sous son gouvernement, la paix fut rétablie, les paysans rebâtirent leurs villages et cultivèrent leurs champs longtemps abandonnés.

Grisé par sa fortune, Hideyoshi rêva de conquérir la Chine. Sous la conduite de Kato Kiyomasa, que l'on a divinisé, les troupes japonaises soumirent la Corée. Un épisode populaire se rattache à cette campagne. Voyant ses soldats épuisés de fatigues et de privations, Kiyomasa se met en prière pendant la nuit. Le matin paraît. Au-dessus des brouillards, on aperçoit le Fusiyama, doré par le soleil. Kiyomasa tire son casque et salue le mont sacré, où, suivant l'expression du vieux poète, les nuages s'arrêtent saisis d'admiration, le mont qui autrefois reliait les cieux à la terre et que les Japonais regardent comme le symbole de leur patrie. Facilement victorieuse, l'armée japonaise ne sut pas profiter de ses victoires; décimée par les maladies, la disette et le froid, elle se replia devant les troupes chinoises, qui occupèrent la Corée (1592-98).

Comme les Tokugawas descendaient des Minamotos, Iyeyasu avait droit au titre de Shogun. Il rétablit le dualisme. Le Mikado restait l'empereur, le dieu invisible du palais de Kioto. Le Shogun gouvernait le pays au nom de la caste militaire, dont sa naissance le faisait le chef; il résidait dans la ville nouvelle de Yedo. Au-dessous de lui, prenaient rang

les daimios, qui commandaient eux-mêmes aux Samurais. Les vassaux directs du Shogun s'appelaient Fudaï. Trois maisons avaient un rang privilégié, celles des princes de Nagoya, de Wakayama et de Mito, issus de fils d'Iyeyasu. A défaut d'héritier de la ligne régnante, on devait choisir le Shogun dans l'une de ces trois maisons de Gosanke (grands seigneurs), Comme tous les souverains japonais, le Shogun régnait, mais ne gouvernait pas; le pouvoir appartenait à deux conseils composé de Fudaïs, Les Samuraïs des Tokugawas formaient une classe spéciale, les Hayamotos. Le Bakufu choisissait parmi eux les chefs militaires et les fonctionnaires ou yakunins. Telle fut l'organisation politique établie par Iyeyasu. Mais son œuvre est double. En consolidant le régime féodal, il prive la noblesse de sa puissance : sous ce rapport on peut comparer sa politique à celle de Richelieu et de Louis XIV. Comme Richelieu, Iyeyasu brise le pouvoir des grands feudataires; comme Louis XIV, il veut les retenir autour de lui. La moitié des daimios (au nombre total de 292) doit se trouver à Yedo; les femmes et les enfants des daimios absents y restent comme otages.

Les grands aventuriers du XVIe siècle avaient favorisé les Européens. Tout autre fut la politique des premiers Shoguns Tokugawas: Iyeyasu (1603-1616), Hidetada (1605-22), Iyemitsu (1623-49). Dans la caste militaire, on haïssait les étrangers; d'ailleurs, les Portugais faisaient la traite et volaient des enfants jusque dans les villages de l'intérieur; certains daimios conspiraient avec le roi d'Espagne; les Hollandais et les Anglais mettaient le Bakufu en garde contre les Espagnols, en racontant la conquête du Pérou et du Mexique. Iyeyasu considérait les chrétiens comme les amis des étrangers. En 1615, il attaqua leur protecteur Hideyori, qui tenait sa cour dans la ville d'Osaka; le fils du Taïko Sama périt dans cette campagne avec cent mille des siens. Iyemitsu extermina les dernières colonies chrétiennes établies dans la presqu'île de Shimabara, à l'ouest de Kiushu (1637). On expulsa tous les Européens, à l'exception des Hollandais, qui obtinrent la concession de la petite île de Deshima dans le golfe de Nagasaki. Défense était faite sous peine de mort de construire un bateau assez grand pour s'éloigner des côtes, de laisser aborder aucun vaisseau,

de lire des ouvrages restés du temps des Espagnols ou apportés depuis par les Hollandais. Cet ensemble de préjugés, de coutumes et de lois, que l'on donne comme le propre du caractère des Japonais et le résultat de leur développement historique, date seulement du commencement du XVIIe siècle ; c'est l'œuvre en quelque sorte anti-japonaise des usurpateurs Tokugawas. Pendant des siècles, la société japonaise a conservé la marque du génie d'Iyeyasu, comme nos lois et nos institutions gardent encore celle du génie de Napoléon.

IV

Après les guerres civiles du XVIe siècle et de la première moitié du XVIIe, presque tous les États de l'Europe jouirent de la paix intérieure sous une royauté absolue, qui s'efforça d'établir la centralisation; à la licence la plus complète dans les écrits et dans les mœurs succédèrent une police sévère, la censure, les belles manières, le bon goût et la préciosité. Il en fut de même au Japon; mais, comme cet empire insulaire n'eut plus de rapports avec l'étranger depuis les lois prohibitives des premiers Tokugawas, son histoire ne présente pendant deux siècles aucun événement remarquable. La situation politique peut se résumer brièvement. Le Shogun reconnaît l'autorité du Mikado, mais ne vient plus lui rendre hommage à Kioto. Après les défaites de Sekigahara et d'Osaka, les clans du sud-ouest se soumettent et semblent se résigner. Trop jeunes ou incapables, les successeurs d'Iyemitsu vivent dans l'oisiveté; en leur nom, le Bakufu gouverne d'après des principes immuables, ceux du Testament d'Iyeyasu, apocryphe peut-être comme le testament de Richelieu et celui de Pierre le Grand. Pour raconter l'histoire d'une pareille époque, il faut décrire l'état de la société. Des lois draconiennes y maintiennent le rang et les coutumes des quatre castes : Samurais, paysans, artisans, marchands; au-dessous, les parias (Etas et Hinins); mais la paix et la richesse transforment toutes les classes, modifient leurs relations; d'où le mécontentement, l'envie, et bientôt le désir d'un bouleversement (1603 à 1853, 1868).

Yedo était la véritable capitale. Au centre de la ville s'élevait le château du Shogun, aujourd'hui détruit; on voit encore les fossés et les bastions, convertis en promenades. Un double rideau de bambous, des jardins pittoresques entouraient les bâtiments que leurs plafonds, leurs écrans, leurs ornements faisaient appeler un « rêve d'or ». Les daimios avaient tous leurs palais dans l'enceinte du château; l'on n'en voyait que les murs aux toits de tuiles peintes, aux vérandas grillées. Aux portes se tenaient toujours des Samuraïs, montés sur de hauts socques de bois sculpté : le visage et le milieu de la tête rasés, les cheveux des côtés peignés en arrière, ils toisaient les passants d'un air farouche, la main sur la garde de leurs sabres. Tantôt ils portaient la longue robe bleue serrée à la taille, le pantalon vert, la blouse aux longues manches, aux larges épaulettes maintenues raides par de l'empois. Tantôt ils revêtaient l'armure rouge ou noire, le casque à la visière peinte ou le grand chapeau de cuir laqué. Entre les « bravi » des daimios rivaux, c'étaient sans cesse des regards ou des paroles de défi, des duels, parfois de véritables batailles. Figurons-nous le troisième acte de *Roméo et Juliette*, ou les querelles des royalistes et des cardinalistes dans les *Mousquetaires* de Dumas. Soudain ces bravi s'écartaient, les uns avec respect, les autres en souriant : un daimio arrivait à cheval de ses terres ou se faisait porter au château pour y remplir ses fonctions.

A de certains jours, une foule silencieuse se pressait autour des remparts : Samuraïs et bravi s'inclinaient dans la poussière ; on abaissait le pont-levis. Une procession sortait : les daimios en vêtement de cour, avec la jupe courte, l'habit aux épaulettes débordantes ; les Yakunins ou fonctionnaires en longue robe; des Hatamotos, de simples Samuraïs. Dans une litière fermée, on portait le Shogun ; et si le vent agitait les rideaux, les puissants daimios tremblaient, qui croyaient voir la main du maître.

Tous ne vivaient que pour lui, comme les nobles de Versailles ne vivaient que pour le roi. Un Saint-Simon japonais nous eût décrit l'émotion des seigneurs à la mort du Shogun, avec les traits que le nôtre emploie pour celle du Grand Dauphin ou du duc de Bourgogne. Sous les visages plus froids des

daimios, son génie nous eût montré les mêmes haines qu'à Versailles et de pareilles ambitions. Nous aurions compris pourquoi ces Samuraïs gourmés passaient d'une politesse sacramentelle à de formidables explosions de colère ; comment ces efféminés aux lèvres peintes, aux joues fardées, pouvaient se réveiller de leur mollesse habituelle pour accomplir des actes héroïques. Les suivant dans leurs palais, nous les aurions vus ourdir des intrigues compliquées, préparer des vendettas ou des enlèvements, pareils aux grands seigneurs bandits qu'a peints l'auteur des *Fiancés*. Ils s'ennuient. Leurs pères étaient des princes et des soldats ; eux ne sont que des courtisans. Comme les nobles vaincus par Richelieu, les princes japonais ne savent plus qu'intriguer et se battre en duel ; leurs parents et leurs vassaux épousent leurs querelles ; puis, leur vengeance accomplie, les coupables devront faire « harakiri ».

Malgré ces coutumes sauvages, les nobles de cette époque cultivent l'histoire, les arts et la poésie. On a comparé l'ère de Genroku (1688-1703) au siècle de Louis XIV : alors vivent les derniers poètes, les premiers archéologues, les architectes des tombeaux des Shoguns ; de célèbres sculpteurs travaillent la pierre, l'ivoire et le bois, fondent le bronze et la terre cuite. On appelle Kenzan le roi des céramistes, son frère Korin celui des laqueurs. Rien n'égale l'or de Korin ; ses boîtes, ses coupes représentent des paysages de contes de fée ; les feuilles y sont d'or, les cascades d'argent, les montagnes de nacre ; certaines fuites de plans semblent se perdre dans le rêve. On tisse, on brode ces merveilleuses étoffes dont les demi-teintes disent toutes les délicatesses d'une société raffinée, qui, consciente de la décadence proche, y trouve comme une volupté ; ces fukusas ou panneaux brodés, qui sembleraient des tableaux : des cigognes volant au-dessus d'arbres en fleurs, un coucher de soleil derrière une forêt de sapins. L'art par excellence est encore la peinture : au XVIIe, au XVIIIe siècles, toutes les écoles sont représentées ; les écoles anciennes, dont le style sobre rappelle l'art chinois ; les écoles modernes, impressionnistes, charmantes de souplesse, de fantaisie et de préciosité. Chaque maître se fait un genre dont son atelier gardera la tradition : l'un ne reproduit que certaines fleurs

ou certains paysages ; un autre n'aime que la lune et les belles teintes de l'automne japonais.

A côté de cet art noble, les graveurs créent un art populaire. Les délicats détournent les yeux pour ne pas voir les estampes aux couleurs vives, qui représentent des scènes de la rue, des bateleurs, des histrions et des courtisanes. Mais l'étude de la foule donne aux œuvres des réalistes la fougue, l'esprit, la variété, qui manquent à l'art conventionnel des écoles classiques. C'est en gravant des scènes de la rue que se formeront les grands artistes du XVIIIe et du XIXe siècles : Shunsho, dont les estampes en couleur représentent dans d'éclatants paysages des acteurs au geste emphatique (+ 1792); Toyoharu, dont les petits panneaux de soie contiennent des centaines de figures (+ av. 1818); enfin Hokusaï, le roi de l'école (1760–1849).

Yedo, où résidaient le Shogun et les daimios, devint en moins de cinquante ans la plus grande ville du Japon. La rivière et les canaux avec leurs hauts ponts de bois en forme d'arc, des jardins plantés de cryptomérias, des champs cultivés, des terres incultes séparaient les quartiers, situés au bord de la mer, sur la plaine et sur les collines. Dans le faubourg d'Asakusa, voici le temple de Kwannon, ses cours, ses portes, le grand bâtiment de bois, avec son toit trop lourd, supporté par de belles colonnes. Sous le portique, où l'on accède par un perron, l'encens fume, les cierges brûlent; aux idoles les fidèles accrochent des ex-voto, des vêtements, des béquilles, leur jettent des pierres pour éveiller l'attention des dieux. Devant le temple se presse une foule bigarrée, où s'agitent des éventails et des ombrelles aux couleurs éclatantes. Dans cette foule, des daimios, des Samuraïs, des dames nobles en longue robe à ramages, des femmes du peuple à la mise modeste, des jeunes filles avec une ceinture énorme sur leur tunique rouge. Les paysans portent la jupe et la pèlerine de paille, de grands chapeaux pareils à des paniers renversés. Souillés par leur métier de tanneur et les soins donnés aux morts, les Étas se font petits pour ne toucher personne; si quelqu'un leur fait signe, ils s'accroupissent et réparent les courroies de sa chaussure.

Derrière Asakusa, c'est la rue des théâtres. Dès six heures du matin, on accroche les énormes enseignes peintes avec des couleurs criardes sur fond d'or. Bientôt, la foule envahit les galeries pour voir des pièces historiques, des drames horribles mêlés d'apparitions de fantômes ou de comédies grossières. Les nobles évitent ce quartier populaire : ils se font représenter dans leur palais les danses de No, des pièces lyriques, qui rappellent les premières tragédies de la Grèce.

Les gens d'une même profession se groupaient alors en corporations, qui avaient leurs salles d'assemblée, leurs chefs, leurs conseils et leurs insignes. Il existait aussi des lignes de défense mutuelle; la légende a rendu populaire le nom de Chobei, le fondateur d'une sorte de Sainte-Hermendad. C'était un homme d'armes; ses duels le firent renvoyer par son maître. Il réunit autour de lui les d'Artagnans et les Mandrins de Yedo : sa puissance devint telle, que les princes le jalousaient. Un jour, Chobei se voit refuser l'entrée d'une maison de thé; on attend Jiurozayemon, le chef des Hatamotos. Chobei hausse les épaules, pénètre dans la salle réservée, jette ses vêtements, se couche, feint de s'endormir.

— Quelle est cette brute? demande le prince.

— Le chef des hommes d'armes.

Jiurozayemon s'assoit, bourre sa pipe, la fume, puis vide les cendres brûlantes dans le nombril du faux dormeur, qui feint de ne rien sentir. A la cinquième pipe, étonné d'un tel courage, le noble secoue Chobei par le bras. L'autre, frottant ses yeux, comme un homme qui s'éveille :

— Vous, mon noble maître, et moi, qui, pris de vin, reposais nu sous vos yeux. Comment m'excuser de ma grossièreté?

— Je te pardonne, tant je souhaitais te connaître. Assieds-toi, je t'offre une coupe de vin.

Cette coupe est une jatte; la politesse interdit qu'on laisse rien d'une boisson offerte; le noble compte enivrer Chobei; celui-ci vide la jatte, la remplit, la présente à son hôte qui la finit avec peine. « Votre Altesse me permettrait de lui faire un présent? — Sans doute. — Que désire-t-elle? — Un plat de macaronis. » Le prince se flatte d'avoir rendu son commensal ridicule; toute la ville répétera : « Le chef des hommes d'armes n'a pu offrir au président des Hatamotos

qu'un plat de macaronis. » Chobei a parlé bas à la servante. Les deux ennemis sont assis l'un en face de l'autre, impassibles et souriants. On entend du bruit; des ouvriers se pressent autour de la maison. Ils élèvent un mur, un rempart de macaronis. Les corporations se sont passé le mot; en moins d'une heure, on a réuni tout le macaroni qui se trouve à Yedo. Jiurozayemon remercie le bravo et s'éloigne en murmurant.

Le lendemain, Chobei doit déjeuner au palais du prince; les Samuraïs jurent qu'il ne viendra pas. Chobei vient pourtant, vêtu de ses meilleurs habits, calme et souriant. Les bravi se jettent sur lui, cherchent à le frapper de leurs sabres. Il les envoie rouler au bout de la salle, repousse l'écran, et, pénétrant dans les appartements :

— Monseigneur m'excusera de me présenter moi-même. Les gens de Votre Altesse ont oublié de le faire.

— Sans doute, ils vous auront cherché querelle. Une plaisanterie. J'avais parié que tous ensemble ne pourraient s'emparer de Chobei. Pour vous reposer, ne souhaiteriez-vous de prendre un bain?

Qui donc prétendait que ce Chobei fut un sage? Seul dans la maison de son ennemi, il se défait de ses armes, enlève ses vêtements et s'accroupit dans la baignoire. Déjà l'eau s'échauffe et bout. Chobei s'élance hors du bain, à moitié brûlé; dix lances, tenues par des mains invisibles, percent les écrans et lui traversent la poitrine. Il en brise trois, puis, étouffé par la fumée, épuisé par la perte de son sang, il glisse, tombe, expire, percé de coups. Les bravi rient de leur bon tour. Mais on frappe à la porte. Les hommes d'armes demandent leur chef.

— Votre chef est gris et ne peut sortir.

— Notre chef est mort, nous apportons sa bière.

L'étonnement arrête les rires des Samurais. Chobei savait qu'on devait l'assassiner. Il est venu pourtant; ses ennemis ne pourront pas dire que Chobei ait connu la peur.

Dans les provinces, la paix ramena d'abord la prospérité. Mais, la population ayant augmenté, les famines devinrent fréquentes (vingt et une, de 1690 à 1840). Retenus dans la capitale, les daimios ignoraient les besoins de leurs vassaux; ils ne cessaient d'augmenter le prix des fermages.

Le conseil des Samuraïs gouvernait le clan; ils méprisaient le peuple et ne s'intéressaient qu'aux privilèges de leur caste. Un épisode souvent mis à la scène et représenté dans les musées de cire montre la condition, les mœurs et les croyances des paysans sous le règne des Tokugawas (XVIIe siècle).

Kotsuke, le daimio de Sakura, levait de si lourdes taxes sur ses tenanciers, qu'ils se virent réduits à la misère. Alors, comme aujourd'hui, chaque district était gouverné par un maire élu; les maires des 135 districts qui formaient le fief de Kotsuke se rendirent à son palais de Yedo, pour y déposer une pétition. Un seul s'abstint, Sokoro, un bourru bienfaisant, d'une franchise gouailleuse : « Je suis malade, disait-il; mon feu me convient mieux qu'un voyage inutile. » Mais quand les régisseurs du palais eurent renvoyé les maires avec des paroles menaçantes, seul, ce gouailleur donna un bon avis : remettre un placet entre les mains du Shogun. Agir ainsi, c'était mériter la mort; pourtant, Sokoro se chargea de l'entreprise. Le Shogun Iyemitsu devait se rendre au temple d'Ueno (à Yedo). Blotti sous un pont, Sokoro attendit le cortège, grimpa le long des arceaux de bois, repoussa les gardes et tendit, au bout d'une perche, sa pétition devant la litière d'Iyemitsu. Celui-ci donna l'ordre qu'on en prît connaissance : les paysans obtinrent gain de cause; mais, reconnu coupable de rébellion, Sokoro fut condamné au supplice avec toute sa famille. On dressa deux croix devant la maison du maire : des Etas le lièrent à l'une, sa femme sur l'autre. Puis on amena les enfants. La foule pleurait et leur jetait des bonbons; le bourreau n'avait pas le cœur de frapper. Enfin, sur un ordre formel, il trancha la tête aux deux aînés. Leur sang rougit leurs parents crucifiés. Le plus jeune des enfants n'avait que sept ans; il mangeait les sucreries que lui tendaient les paysans; un Eta le frappa par derrière, sa tête roula aux pieds de Sokoro. Celui-ci éleva la voix pour maudire le daimio, mais les Etas le tuèrent, lui et sa femme, à coups de javelots. D'après une légende chère au peuple, le fantôme du martyr poursuivit pendant des années le daimio châtié par le successeur d'Iyemitsu. Enfin, on dit des prières pour l'âme de Sokoro, les terres de la famille furent rendues à sa fille sauvée de la proscription et la colère du fantôme s'apaisa.

Tels étaient les maux que la centralisation excessive d'Iyeyasu causait dès le XVIIe siècle. Au XIXe, la capitale prit une telle importance, que toute la vie des provinces semblait concentrée sur le Tokaïdo, qui relie Yedo à Kioto et aux ports de la côte occidentale.

Sur cette route pittoresque, bordée alors de cryptomérias, les auberges, les maisons de thé, les boutiques étaient si nombreuses, que l'on se croyait dans une rue. On y trouvait une cohue de marchands, de bateleurs, de paysans, de pèlerins, de Ronins ou Samuraïs sans maître, un va-et-vient perpétuel de chevaux chargés de bâts, de palanquins, de kagos ou chaises à une seule traverse. Mais la grande curiosité, le grand effroi aussi des passants, c'étaient les escortes de daimios, qui, deux fois par an, se rendaient dans la capitale, On voyait des costumes de tous les clans, des armures de tous les âges. Les porte-bannières se rengorgeaient dans leurs étranges uniformes; les Samuraïs s'éventaient superbement; leurs grands sabres, attachés en travers, barraient la route; le vent enflait les larges jupes, les manches énormes, soulevait les bavolets des casques, les caparaçons des chevaux. En tête de ces cortèges, parfois d'un millier d'hommes, le héraut agitait son éventail en criant : « Prosternez-vous. »

Ainsi, en étudiant la société de l'époque des Tokugawas, qui semblerait paisible et comme immuable, on y reconnaît tous les signes précurseurs d'une révolution : un prince incapable, les ministres et les nobles énervés par l'oisiveté ; dans les villes, des marchands enrichis, qui s'irritent des entraves mises à leur commerce; un nombre chaque jour plus grand de déclassés intelligents et hardis; dans les provinces, les paysans tyrannisés par les régisseurs, le gouvernement du clan tombé aux mains d'un conseil de Samuraïs ambitieux, qui s'impatientent d'avoir encore un maître. Le Japon d'alors présentait en effet ce spectacle singulier : une paix de deux siècles et demi due au triomphe d'une féodalité militaire.

V

Cette révolution, les patriotes l'appelaient de tous leurs vœux;

ils la regardaient comme la conclusion nécessaire de l'histoire de leur pays. En effet, les hommes d'État japonais n'eurent jamais qu'un but : briser la résistance des clans et constituer un pouvoir central ; mais une telle entreprise ne pouvait s'achever que par la suppression de la féodalité, la restauration du Mikado dans ses droits souverains. D'autre part, l'ambition grandissante des Tokugawas effrayait les clans, qui voyaient leur indépendance menacée. Ainsi dans les troubles de l'Espagne, les provinces du nord demandent le maintien des *fueros*, celles du midi la centralisation et la république. Les clans du Japon formaient comme trois nations ennemies. Civilisés par les Tokugawas, ceux du nord et de l'est reconnaissaient pour seul devoir leur fidélité à ces princes. Dans le centre, la terre classique, on souhaitait l'unité sous le gouvernement du Mikado ; mais Iyeyasu avait prudemment choisi les daimios de cette région parmi ses fils ou ses parents. Les clans de l'ouest avaient conservé leur autonomie malgré la défaite de Sekigahara ; deux surtout haïssaient les Tokugawas : Choshiu à l'extrémité occidentale de la grande île de Nippon et Satsuma au sud-ouest de l'île de Kinshu.

D'autres causes s'ajoutaient à ces causes politiques pour hâter la révolution. Introduite au Japon dès le ve ou le vi^e^ siècle, la philosophie positiviste de Confucius ne s'y développa qu'au xviie, quand Iyeyasu eut fait imprimer les fameux *Classiques*, c'est-à-dire les quatre livres et les cinq canons des philosophes chinois. D'illustres écrivains les commentèrent : Ito Jinsai ; Kaïbara, l'auteur du traité sur l'éducation des femmes ; Arai Hakuseki, l'un des meilleurs prosateurs. Les idées de Confucius sur la politesse, l'honneur, le respect dû aux parents et aux chefs féodaux convenaient à la société de soldats courtisans qu'avaient formée les Tokugawas ; elles y produisirent une disposition d'esprit analogue à la culture classique de l'Europe dans le siècle dernier, à la superstition du point d'honneur et des belles manières, au scepticisme voltairien et aux idées de l'*Encyclopédie*. On n'admirait que les Chinois, leur langue, leur poésie, leurs principes ; on méprisait le bouddhisme, comme une religion populaire. La morale se confondait avec la politesse ; il devint inconvenant de trahir aucune émotion ; une offenes

involontaire exigeait le meurtre de l'insulteur, puis le suicide de l'insulté.

Mais bientôt, au Japon comme en Europe, deux partis combattirent ce stoïcisme précieux : les romantiques et les réformateurs. Les plus célèbres des romantiques sont Mabuchi (1697-1769), Motori (1730-1801), Hirata (1776-1843). Ces grands prosateurs du XVIIIe siècle choisirent pour leur idiome littéraire le japonais au lieu du chinois. Comme savants et comme philosophes, on leur doit des ouvrages que les Européens consultent avec profit. Mais ce furent avant tout des défenseurs de la doctrine du droit divin. Pour eux, il n'existait qu'une seule religion, le Shintoïsme, qu'une seule autorité, celle du Mikado, issu de la déesse du soleil. Une chronique du VIIe siècle, le Kojiki, devint leur Bible ; leurs commentaires, suivant le texte mot par mot, défendaient les anciens mythes contre la philosophie des Chinois ou cherchaient à les concilier avec les principes de physique et de cosmographie qu'enseignaient les Hollandais. Ils concluaient en demandant la suppression du Shogunat, de la féodalité, du bouddhisme, la restauration du gouvernement absolu et des anciennes coutumes. D'autres patriotes, au contraire, mettaient leur espoir dans la science et la civilisation européennes. Ils se rendaient secrètement à Nagasaki, pour y recevoir les leçons des Hollandais. On retrouve des tableaux du style des Pays-Bas : les romans, les traités d'histoire naturelle, les livres de philosophie et d'archéologie montrent que tous les écrivains s'intéressaient aux efforts de l'Europe : ils opposaient ses découvertes à la philosophie oiseuse des Chinois.

De 1810 à 1850, des vaisseaux russes, anglais, puis américains ne cessèrent de visiter les eaux du Japon. Dans les clans, l'agitation devint extrême. Pour la plupart, anoblis ou fils d'anoblis, pauvres et ambitieux, les Samuraïs souhaitent une révolution. Ceux des clans principaux décident la fondation d'écoles de Hollandais, l'introduction de la vaccine, la réorganisation des troupes à l'européenne. Mais, pour préparer la guerre civile, il leur faut le prétexte de la guerre étrangère. Dans leurs comités de salut public, le mot d'ordre est : Guerre aux barbares européens ; rétablissement du Mikado dans ses droits souverains.

En 1853, le commodore américain Perry jette l'ancre dans la baie de Yedo, il demande l'ouverture du Japon au commerce des États-Unis. Le Bakufu n'ose pas résister; un traité (1854) permet aux Américains de s'établir dans les ports de Shimoda et d'Hakodate, bientôt remplacés par ceux de Yokohama et de Kobé. Les puissances européennes suivent l'exemple des États-Unis, la Russie en 1854, plus tard l'Angleterre et la France (1857-59). Ces traités, consentis par le Shogun, sont illégaux; seul le Mikado aurait pu les signer; pour couvrir cette usurpation, le Bakufu a substitué à l'ancien titre de Shogun le titre nouveau de Taïkun, qui semble désigner le souverain du pays.

L'établissement des Européens amène des désordres. De 1855 à 1861, les agressions se succèdent contre les Européens, leurs partisans, le Bakufu, qui les soutient par crainte de la guerre. En 1861, ce ne sont plus seulement des désordres et des attentats, c'est une révolution. Incapable de résister, le Bakufu cherche un appui à la cour de Kioto. Pour la première fois depuis deux siècles, le Shogun vient rendre hommage à l'empereur. On choisit pour premier ministre le prince d'Echizen, un réformateur qui établit dans son fief des arsenaux et des écoles (1862); il permet aux daimios de retourner dans leurs principautés. En quelques jours, Yedo devient désert, Kioto est de nouveau le centre des affaires; les clans s'y battent pour la possession du Gosho. Bientôt le soulèvement s'étend aux provinces : les clans du sud-ouest, surtout Choshiu et Satsuma, prétendent se venger des longues années de soumission; ils veulent l'abolition du Shogunat et de la suprématie du nord, le rétablissement du Mikado dans ses droits souverains. Sur ces entrefaites, le Mikado et le Shogun meurent presque en même temps : le nouveau Shogun Keiki remet sa démission au jeune Mikado Mutsuhito, l'empereur actuel du Japon (1866).

Les clans du nord ne partagent pas le découragement de leur chef : ils forcent Keiki à se mettre à leur tête. Aussitôt la guerre civile éclate. Mal soutenus dans les provinces du centre, les Tokugawas sont défaits, l'ex-Shogun s'enfuit à Yedo. Dans le nord, la situation est différente : que les Tokugawas le veuillent, la guerre civile entre le nord et le sud du Japon peut durer autant que celle de la sécession améri-

caine. Mais le Mikado les a proclamés des rebelles : l'ex-Shogun fait sa soumission. L'armée impériale entre à Yedo, qui devient la capitale de l'est (Tokio) (1869). Les clans du nord continuent la lutte; pour échapper au décret qui les met hors la loi, ils enlèvent un enfant de la famille impériale et le proclament Mikado. Leur résistance est longue. Les impériaux doivent conquérir pied à pied le territoire de ces clans; l'île de Yezo n'est pacifiée qu'en 1870.

Pour les conseillers du Mikado, c'était peu que d'avoir vaincu : il fallait substituer un nouveau gouvernement au gouvernement renversé. Deux partis se disputaient le pouvoir. D'une part, les hommes de progrès : Iwakura, un Kugé (ministre depuis 1870, + 1883); Kido (+ 1877), un Samuraï de Choshiu, l'écrivain et le penseur de la Restauration ; Okubo, un Samuraï de Satsuma, le véritable instigateur des mesures révolutionnaires (assassiné en 1878). D'autre part, les romantiques et les défenseurs du régime féodal. Leur chef était le maréchal Saïgo, un Samuraï de Satsuma, qui, pendant la guerre de 1868, avait dirigé l'armée impériale, comme chef d'état-major du prince du sang Arisugawa. De haute taille, d'un beau visage et d'une force herculéenne, Saïgo devint l'idole du peuple. Il rêvait peut-être le Shogunat.

Les hommes de progrès l'emportèrent. Seuls ils comprenaient la situation : si le peuple soutenait les droits du Mikado, c'était surtout par haine de la féodalité; dans les réunions publiques, dans les brochures répandues à profusion, les meneurs demandaient l'abolition du régime établi par les Tokugawas. Aussi, dès le 17 juillet 1871, les membres influents du nouveau ministère Iwakura, Okubo, Kido obtinrent-ils un décret impérial, qui transformait les principautés en préfectures : les daimios et les Samuraïs perdaient leurs terres; l'État les indemniserait du dixième de leurs revenus. L'administration des préfectures devait appartenir aux daimios; quelques mois plus tard, on la leur retirait (29 août). Un décret de 1876 supprima les anciennes préfectures et leur en substitua quarante-trois, puis quarante-cinq nouvelles, imitant ainsi l'œuvre de la Convention, qui avait remplacé l'ancienne division en provinces par la division en départements. L'abolition de la féodalité emportait la transforma-

tion complète du Japon. Depuis mille ans, il n'existait pas d'autres lois, d'autres coutumes, d'autres idées que celles de la féodalité : la supprimer, c'était tout supprimer. Aussi les réformes se suivirent rapidement : abolition de la religion d'État (le bouddhisme); sécularisation des biens du clergé; suppression des castes infâmes, permission de mariage entre les différentes classes; abolition de la torture; fondation d'écoles supérieures, défense de vendre les enfants dans les maisons de prostitution; de publier des images obscènes, de tatouer; abolition des édits contre les chrétiens; enfin défense aux Samuraïs de porter leurs sabres (1876). Beaucoup de Samuraïs, impropres à rien faire dans la société nouvelle, regrettaient leur soumission. « Faute de proie, disaient-ils, un aigle meurt de faim; mais picorer comme les moineaux, jamais. » Des révoltes éclatèrent : celle de Satsuma fut la plus grave. Mécontent de la politique de ses collègues, Saïgo avait d'abord espéré qu'une expédition de Corée, une guerre contre la Chine lui rendraient son ancienne influence. Iwakura déjoua ces desseins. Saïgo se retira dans son clan pour y fonder des écoles de jeunes Samuraïs : bientôt trente mille hommes s'y exercèrent au maniement des armes. La presse dénonça le danger; le ministère mit Saïgo hors la loi; une armée marcha contre lui. La guerre dura sept mois. Il périt 13 400 hommes et la dépense fut de quarante-deux millions de yens. Saïgo vaincu fit harakiri (1877).

Cette victoire augmenta la hardiesse des hommes de réforme; en 1884, ce fut presque une seconde révolution. Iwakura mourut. Tous les membres du nouveau ministère étaient des hommes jeunes et d'origine modeste; beaucoup avaient terminé leur éducation à l'étranger. Parmi eux, on doit citer Ito, le plus grand homme d'État du Japon moderne, un Samuraï de Choshiu, membre de la première ambassade japonaise (1871-1873), plusieurs fois chef du cabinet, aujourd'hui marquis; Inouye (plus tard comte), un Samuraï de Choshiu, ministre des affaires étrangères; Mori (plus tard comte), un Samuraï de Satsuma, ministre de l'instruction publique, assassiné en 1889 par un fanatique Shinto, pour avoir soulevé le voile du temple d'Ise. Ito s'occupa de la rédaction des nouveaux codes; la constitution fut promulguée

en 1889. Une déclaration des droits de l'homme la précédait. Pour la première fois dans un État asiatique, il était proclamé que les citoyens pouvaient s'établir en tous lieux, y exercer toutes les professions; qu'on ne devait les arrêter que pour les juger, et qu'on devait les juger conformément à la loi. La constitution garantissait l'inviolabilité du domicile, le secret de la correspondance, la liberté de la presse, le droit d'association et le libre exercice de tous les cultes. Deux assemblées se partagent le pouvoir législatif. La Chambre des pairs se compose pour moitié des représentants de la nouvelle noblesse, établie en 1884 (ducs, marquis, comtes et barons), de quatre-vingt-dix-neuf membres nommés à vie par l'empereur, et de quarante-cinq membres élus par les quinze habitants les plus imposés de chaque district. La Chambre des représentants se compose de trois cents membres âgés au moins de trente ans, élus pour quatre ans, par tous les sujets âgés de vingt-cinq ans et payant quinze yens d'impôt annuel.

Depuis 1890, toutes les élections ont donné la majorité à l'opposition. C'est que, malgré la révolte de 1877, Satsuma et Choshiu ont conservé, avec les deux clans moins importants de Hizen et de Tosa, tous les ministères, les meilleures places de l'administration, plus les deux tiers des emplois d'officiers dans l'armée et dans la marine. Libérale ou radicale, la majorité de la Chambre basse voudrait, au contraire, que tous les clans obtinssent une part égale dans le gouvernement; pour arriver à ce but, elle demande que les ministres soient responsables devant le Parlement. Mais le ministère estime que la constitution octroyée par le Mikado admet le principe du gouvernement prussien, non celui du gouvernement anglais: les ministres sont responsables devant l'empereur et non pas devant le Parlement. Depuis la première convocation des Chambres en 1890, les députés ont, d'une manière générale, repoussé toutes les lois, souvent même les lois de finances; de nombreux changements de ministères et des dissolutions répétées n'ont pu arrêter cette opposition systématique.

Pour échapper à ces difficultés, le gouvernement a suivi le désir de l'armée, dont les officiers supérieurs appartiennent aux clans privilégiés; il a fait contre la Chine la guerre heureuse de 1894-95. Si l'armée et la marine y ont gagné une grande

popularité, la situation n'en reste pas moins pleine de dangers. D'une part, l'opiniâtreté de Satsuma et de Choshiu augmente les tendances particularistes des clans exclus du gouvernement, dans le nord surtout, prépondérant autrefois, où se trouve aujourd'hui la capitale et qui, cependant, est sacrifié au midi. D'autre part, les mesures dictatoriales des clans au pouvoir changent des querelles de parti en opposition révolutionnaire. Parmi les écrivains et les hommes politiques, beaucoup prennent déjà les États-Unis pour modèle, tandis que les anciennes corporations se reforment pour défendre des principes socialistes, et que des bandes de jeunes gens, les Soshi, cherchent à faire triompher leurs idées par toutes les violences, même l'assassinat. Si l'empereur mourait avant la fin de ces difficultés et que l'on renversât la monarchie, les clans japonais formeraient une république fédérative où l'on verrait les mêmes guerres civiles que dans les États de l'Amérique espagnole.

Une pareille révolution semble pourtant improbable. Sans doute, deux causes suffiront à l'empêcher. La tradition d'abord. Le vieux Japon n'a pas disparu tout entier; c'est dans le Shintoïsme, la philosophie de Confucius et le Bouddhisme, qu'il faut chercher les principes de la morale encore pratiquée par tous les Japonais, même les partisans les plus hardis des idées européennes. Aujourd'hui, l'État protège le Shintoïsme; il en fait un culte de la patrie, où toutes les classes, tous les partis peuvent s'unir.

Prépondérante jusqu'en 1868, la philosophie de Confucius semblerait tombée dans l'oubli. Cependant l'autorité paternelle reste le fondement de la société au Japon : comme en Chine, on y tient l'amour filial pour la première vertu, on décerne des honneurs publics à ses héros et ses martyrs. D'autre part, l'influence des rites chers à Confucius se retrouve dans la politesse des Japonais, leur maîtrise d'eux-mêmes, leur mépris de la souffrance et de la mort; il faut voir une manière de courtoisie stoïque dans ce perpétuel sourire, dont les Européens s'irritaient tout d'abord.

Bien que persécuté par le gouvernement et tourné en dérision par les hommes instruits, le Bouddhisme n'en conserve pas moins sur le peuple une grande influence. Sa tolérance pour le Shintoïsme a corrompu ses dogmes et changé les céré-

monies des mystiques Indiens en de simples fêtes populaires; mais par sa morale de bienveillance et de pitié, il demeure comme la religion des humbles : la douceur des parents, l'affabilité des hôtes, cette « gentillesse » des mœurs qui séduit l'étranger, rappellent l'esprit et les doctrines du Çakyamuni; par respect pour la vie des animaux, la plupart se refusent encore à manger de la viande. Tout entière, la littérature s'inspire du pessimisme athée des Indiens, mais aussi de leur esprit de résignation à la Fatalité.

Avec la tradition, les progrès accomplis contribueront sans doute à écarter les chances d'une nouvelle révolution. Politiquement, le Japon devient une grande puissance : les nouveaux traités, signés avec les nations de l'Europe et de l'Amérique, ont aboli la juridiction consulaire, consentie dans les anciens traités de 1855-59, et fait du Japon l'égal de ces nations. Économiquement, la condition du pays est prospère; l'industrie et le commerce s'y développent aussi rapidement qu'aux États-Unis et en Allemagne; d'habiles ministres ont improvisé un bon système financier dans un gouvernement encore imbu des traditions asiatiques; le sort des paysans et des ouvriers s'améliore; dans toutes les classes, même parmi les anciens Samuraïs, des hommes intelligents et hardis s'occupent de commerce et d'industrie; partout l'on creuse des ports, l'on construit des chemins de fer et des manufactures; les banques indigènes disputent le marché aux agences des grandes banques européennes ; le pays souscrit lui-même ses emprunts. Cependant un danger paraît à craindre, l'enivrement du succès : trop d'entreprises hasardeuses, la fièvre de la spéculation, des travaux publics inutiles, l'excès des importations sur les exportations, qui a rendu très difficile la situation financière.

Dans l'ensemble, les traditions du Japon et ses progrès matériels semblent donc concourir au même but, le développement pacifique de la société. On ne saurait pourtant oublier que ces traditions asiatiques sont en désaccord avec l'ardeur tout européenne que les Japonais mettent aujourd'hui à travailler, à s'instruire, à s'enrichir. Dans leurs mœurs et leurs croyances, nous retrouvons le contraste qui nous choque, quand nous visitons leurs grandes villes : au

centre, d'immenses bâtiments de style européen, hôtels, comptoirs, banques ou ministères, les institutions compliquées de la société moderne, et, tout autour, les petites maisons de bois aux écrans de papier, cette simplicité des habitudes anciennes, qui n'excluait pas, même dans le peuple, le goût d'un art raffiné jusqu'à la préciosité; des écoles techniques, des collèges, des universités à côté des temples peints aux idoles monstrueuses; et partout, dans les rues, la foule pressée, les jeunes filles vêtues des belles robes d'autrefois; les femmes mises plus simplement, les plus âgées aux dents encore laquées de noir; les soldats en uniforme allemand; les employés en costume européen; les marchands en longues robes bleues avec des chapeaux et des souliers; les hommes du peuple presque nus; des coolies ployant sous les fardeaux ou attelés aux djinrikshas, inventés vers 1870. Sans doute, on retrouverait les mêmes contradictions dans les pays de l'Europe qui se sont récemment civilisés; il y a cinquante ans, la France et l'Angleterre les connaissaient encore. Mais, en Europe, de pareilles disparates ne représentent que deux moments d'une seule évolution politique et sociale; au Japon, ils marquent deux civilisations différentes.

Le problème qui se pose pour l'avenir du Japon est donc celui de son développement moral. Toutes les nations de l'Occident, Grecs, Latins, Celtes, Germains, Slaves, Finno-Hongrois ont aujourd'hui des principes communs : le christianisme d'abord, puis la civilisation méditeranéenne, qui, originaire de l'Assyrie et de l'Égypte, a reçu sa dernière forme dans la Grèce et dans l'Italie; l'organisation administrative des Romains; les sentiments germaniques du respect de la femme et de l'égalité des droits chez les hommes libres; la tradition féodale de l'honneur; enfin l'art de la Renaissance, les idées générales répandues par la littérature des siècles de Louis XIV et de Louis XV, les déclarations de liberté et d'égalité formulées dans l'acte de l'indépendance américaine et la constitution de 1789, les doctrines économiques et parlementaires des Anglo-Saxons, la philosophie et la méthode historique des Allemands, la science, telle que l'ont faite les grands hommes du XIXe siècle. L'ensemble de ces principes constitue la civilisation morale de l'Europe moderne, comme l'ensemble de ses progrès et de

ses découvertes techniques constitue sa civilisation matérielle, Avec la seconde, le Japon doit-il adopter la première, et l'adopter tout entière? Ses hommes d'État pouvaient-ils choisir entre des principes qui nous semblent étroitement unis, accepter, comme ils l'ont fait, la science sans les doctrines philosophiques d'où cette science nous paraît sortie, adapter à leur pays nos lois et nos institutions sans reconnaître nos idées morales, tandis que, avec Hegel, nous considérons nos lois et nos institutions comme autant de reconnaissances formelles de ces mêmes idées morales, d'abord inconsciemment obéies?

Sur ce problème, l'histoire du Japon ne peut fournir que des données incomplètes. Mais, pour les peuples comme pour les individus, l'aphorisme de Schopenhauer reste vrai : Vivre, c'est vouloir vivre. Vouloir vivre, c'est vouloir tout ce qu'il faut pour vivre. Au lieu de s'oublier dans l'admiration de son passé, un peuple doit obéir aux devoirs que lui impose l'évolution des sociétés. Aucun n'a montré le même désintéressement que le Japon à sacrifier ce qu'il avait de cher ou de personnel aux exigences d'une civilisation supérieure. Avec un fatalisme oriental, les Japonais ont accepté le progrès comme une autre forme du destin. Avec un enthousiasme qui semblerait européen, ils ont joyeusement répudié ce qu'ils faisaient de bien pour s'efforcer de faire mieux en toutes choses. Si l'avenir exige d'eux des réformes plus complètes, tenons pour certain qu'ils sauront les accomplir. Pendant des siècles, le Japon est resté comme isolé du monde; le temps semble venu où le Japon doit jouer un rôle important dans l'histoire du monde. L'influence de l'Europe l'a transformé; avant longtemps, son influence se fera sentir en Europe. Nous imitons son art. Pendant la guerre de 1895, les manœuvres navales, le transport des troupes, le service des ambulances ont attiré l'attention des spécialistes. Le Japon a déjà des hommes d'État, des financiers et des généraux; bientôt peut-être ses savants et ses littérateurs nous forceront à les imiter.

LA MAZELIÈRE

LA MORT DE PÉTRARQUE

Soixante ans de labeurs et d'une ardente vie
Où le triomphe alterne avec le deuil profond
Avaient, sans le fléchir, pâli son large front ;
Sa grande soif d'aimer restait inassouvie.

Mais, sachant que nul homme, en ces temps de hasards,
Pape sous la tiare ou prince avec le glaive,
N'avait plus, pour le suivre aux espoirs de son rêve,
Ni la foi des martyrs, ni le poing des Césars,

Comme un plongeur qu'attire, en se creusant, l'abîme,
Las du réel croulé sous ses illusions,
Il ne poursuivait plus ses claires visions
Que dans l'immensité de l'Idéal sublime.

Chaque matin, après avoir, par les sentiers
Du plateau spacieux où sèchent les javelles,
Côtoyé, sous le vol criard des hirondelles,
La colline où l'été rougit les noisetiers,

S'étant rafraîchi l'âme à la douceur des choses,
A l'exquise clarté de l'aube, à la beauté
Des faneuses portant la gerbe, à la gaîté
Des touffes d'enfants blonds et des buissons de roses,

Il rentrait, d'un pas grave, en sa blanche maison,
Blanche comme sa robe et ses mains de poète,
Pour s'enfermer, là-haut, sous la voûte muette,
D'où le regard s'aiguise à percer l'horizon :

Car c'est là qu'attendait, pour assoupir sa peine,
Confidents éprouvés, silencieux et sûrs,
Son peuple d'in-folios rangés le long des murs,
Gardant, avec ferveur, sur des lutrins d'ébène,

En de riches habits de soie et de velours,
Le trésor infini des sagesses antiques.
— Ce jour-là, le vent chaud, tout chargé de moustiques,
Jusqu'à son vieux fauteuil ralentit ses pieds lourds ;

Pour s'alléger le cœur il ouvrit son Virgile,
Beau livre que Simon de Sienne, en Avignon,
Enlumina, de son pinceau chaste et mignon,
Faisant, sur tous les bords, courir la vigne agile.

Tout pleins de souvenirs épars et de regrets,
Les grands vélins tournaient, sous ses mains oppressées,
Lents et plaintifs, avec des bruits d'ailes blessées,
Comme d'oiseaux surpris, l'hiver, dans les forêts ;

Et du texte chanteur et des marges en fête
Remontait, dans l'odeur des printemps d'autrefois,
L'orgueil d'enivrement qui l'égalait aux rois,
Lorsque le laurier d'or descendit sur sa tête.

Une foule d'anciens fantômes, bien pâlis,
S'échappant du passé, l'environne et l'approche,
En qui succède au premier geste de reproche
Ce bonheur du revoir qui pardonne aux oublis ;

Et voici qu'en avant marche, dans la lumière,
Celle dont la beauté superbe l'exalta,
Celle dont la vertu sereine le dompta,
Laure, avec sa fierté de grâce coutumière,

Laure qu'escorte un chœur, léger sur le gazon,
D'anges à voix rythmée avec luths et viole,
Laure, en robe de pourpre, et ceignant l'auréole
Des Saintes dont le juge exauça l'oraison,

Mais, cette fois, bénigne et tout épanouie
Comme la rose franche et qui s'ouvre au soleil,
L'inondant d'un sourire à l'aurore pareil
Par qui toute douleur se sent évanouie :

« Cher doux ami, fit-elle avec son air loyal,
Toi par qui j'ai connu la hautaine souffrance
D'interdire, en pleurant, le crime d'espérance
A deux êtres que brûle un même feu fatal,

» Tu vas toucher le prix des peines endurées !
Nous pouvons désormais nous aimer sans remords :
Dans l'éther impalpable où revivent les morts,
Rien ne sépare plus les âmes délivrées ;

» Et, comme la splendeur égale du vrai jour
Baigne leurs spectres clairs sans y jeter une ombre,
Aux cœurs purifiés de ces élus sans nombre
S'épanche, illimité, l'universel amour.

» Comme la Béatrix, là-bas, qui nous fait signe,
Avec Dante adorant l'éternelle Beauté,
Je guiderai tes pas vers l'unique clarté
Dont l'étoile du ciel n'est qu'un reflet indigne,

» Et l'angoisse qui fut ton noble désespoir,
Anxiété du doute, horreur des ignorances,
S'envolera dans la splendeur des évidences,
Car tu vas tout comprendre et tu vas tout savoir. »

Pétrarque avait fermé les yeux pour mieux entendre;
Il se sentit glisser dans un air plus subtil,
Il saisit la main blanche : « Enfin ! » murmura-t-il,
Et sa bouche rendit un soupir long et tendre.

Puis son front retomba sur le grand livre en fleurs,
Parmi la pourpre et l'or de l'immortelle idylle,
Nimbe de gloire autour de sa tête immobile,
Dont l'argent fin ruisselle en leurs fraîches couleurs.

Les insectes rôdeurs, se rapprochant en masse,
Redoublèrent en vain leur aigre sifflement;
Le dormeur obstiné souriait doucement,
Sans plus chasser du doigt leur sanglante menace;

Et ses valets, entrant, sur le déclin du jour,
Ne purent émouvoir non plus leur maître inerte :
L'enveloppe était vide et la forme déserte,
Et l'âme était montée où l'appelait l'amour.

GEORGES LAFENESTRE

LE

GÉNÉRAL PIERRE QUANTIN

— 1793-1800 —

Pierre Quantin, fils d'un chirurgien bourguignon établi en Normandie et marié à une arrière-petite-nièce du grand Corneille, naquit le 17 juin 1759 à Fervacques. D'un esprit vif et aventureux, il ne se sentait aucun goût pour la carrière paternelle, non plus que pour le petit nombre de celles que sa naissance bourgeoise et son peu de fortune lui laissaient accessibles : il chercha dans le métier militaire une existence plus conforme à ses aspirations. S'il fût resté dans les troupes de la métropole, il aurait dû borner son ambition à un grade peu élevé, acheté par des services longs et pénibles. Il se décida donc à s'expatrier, et s'engagea dans l'artillerie de la marine, lors de la guerre d'Amérique.

Il vécut plusieurs années en Amérique, et y épousa une Anglaise, dont il n'eut jamais d'enfant. Il paraît à quelques passages de ses lettres, que les deux époux devinrent promptement étrangers l'un à l'autre. Peut-être Quantin eut-il des torts à se reprocher, car son genre de vie devait être un peu libre, comme sa philosophie; mais il est certain qu'il eut à se plaindre des parents de sa femme, dont la nationalité faisait, à cette époque, des ennemis naturels.

Quoi qu'il en soit, Quantin demeura en Amérique jusqu'à la Révolution. Cette longue absence avait rompu presque tous

les liens qui le rattachaient à sa famille. Il n'avait guère conservé de relations qu'avec un cousin germain, François Muteau, habitant Dijon, et c'est de la correspondance fort suivie qu'il eut avec ce cousin, à partir de 1793, que sont tirés les extraits qu'on va lire. Si elle n'a pas grand intérêt pour l'histoire des faits, cette correspondance est curieuse, parce qu'elle donne en termes pittoresques, quelquefois bizarres, l'état d'esprit d'un général républicain, frotté de philosophie, grand ennemi des royalistes et des prêtres, d'humeur indépendante et amusante.

*
* *

Lieutenant au 3e bataillon du Calvados le 25 janvier 1792, puis capitaine des canonniers au même bataillon, Pierre Quantin était devenu adjudant général, et c'est avec ce grade que nous le trouvons à Cherbourg, en l'an II.

Deux lettres, des 5 et 19 thermidor de cette année, ne concernent que des affaires intimes et des intérêts de famille. Je ne les mentionne que pour faire remarquer qu'entre les deux dates où elles ont été écrites, un grand événement s'était accompli : le 9 Thermidor, qui vit la chute de Robespierre et le retour des modérés au pouvoir. De cet événement, de ses conséquences, aucune lettre ne fait mention : Quantin était bien loin de se désintéresser des questions politiques ; mais, militaire avant tout, et loyal serviteur de son pays, il obéissait aux ordres de ses chefs, sans prendre part, même de loin, aux discussions des représentants de la nation.

Le 9 Thermidor fut suivi d'un grand mouvement dans les services publics : une lettre du 18 fructidor en fait foi :

Cherbourg, hospice militaire ambulant malade *(sic)*,
le 18 fructidor, 2e année de l'ère républicaine.

J'ai différé à t'écrire, citoyen, par mes grandes occupations et courses répétées. Je pars pour commander provisoirement un camp à vingt lieues d'ici... On vient de faire une réforme terrible dans les officiers généraux des armées, et je ne sais par quel hasard j'ai été excepté, étant un des plus nouveaux. Adieu donc à l'armée des Pyrénées !...

Quantin n'alla pas aux Pyrénées, où il avait sollicité d'être

envoyé. Il passa à l'armée des « Côtes de Brest » avec les soldats placés sous ses ordres.

Du 3 vendémiaire, an III.

Depuis ma dernière, j'ai fait beaucoup de chemin avec mes troupes, et, toujours en campant, et je t'écris du presque *nec plus ultra* de la Manche, où les pluies et les vents équinoxiaux débâtissent nos maisons ambulantes.

La lettre suivante, écrite avec un certain abandon, fait bien voir quelle influence les philosophes avaient exercée sur l'esprit de leurs contemporains, même des militaires.

Au Mont-Épinguet, ce 24 vendémiaire, an III.

... Je ne vole pas de belle en belle, mais de mont en mont, avec ma troupe... Je t'écrirai une fois par mois, jusqu'à ce que l'amer *(sic)* de l'océan, ou l'indigeste *(sic)* d'un plomb m'en ait ôté la possibilité.

D'une vingtaine (de généraux) nous sommes restés trois dans notre armée, résultat de l'alambic national, et je te jure bien sincèrement que « vaincre, point de retraite » est la devise de ma petite armée, soit par terre, soit par mer. Voilà quatorze mois que nous guerroyons ensemble. Nous sommes les mêmes qui avons défait les Royaux catholiques au Mans et à Savenay sur la rive droite de la Loire, et à Machecoul, Léger, Saint-Christophe, Palluo, Chalans et les forêts de Princey sur sa rive gauche... Les moyens qu'on emploie aujourd'hui sont si sages que les individus sont placés en raison de leur connaissance. Donc, tout ira bien. Les intrigants toujours ignorants, les faiseurs de beaux bras et de belles jambes dans les cités, en fait d'hommes vêtus en militaires, sont destitués : les soubrettes, les coquines, les coquettes et les Laïs y perdent, et la chose publique y gagne un milliard de livres pour un denier.

Sans patron, me voilà ! Et j'ai été longtemps en butte à cette classe d'hommes parasites de places ; je me suis toujours f... d'eux ; aujourd'hui qu'ils sont dans la poussière, je les plains...

Sans la révolution ecclésiastique, j'aurais pu faire ma première communion ; mais, ma foi, la suppression de ce procédé pour gagner le ciel étant venue, je te vendrai mes droits successifs là, si tu veux. Feu notre oncle ne m'en gronda jamais, bien que je me fusse calvinisé à Genève. Feu ta belle-mère seule m'astigotait *(sic)* toujours pour la sainte messe. Mais, hélas, presque unique de mon genre sur le globe chrétien, j'étais réprouvé ! Mon aveuglement était incurable, et j'étais pestiféré. Mon respectable oncle se contentait de me dire qu'il fallait cependant prendre une forme de religion. Ah ! mon ami, c'était ensemencer sur le marbre, et sans notre régénération, je filais quinze nœuds pour me rendre à la grande buanderie satanique, heu-

reusement claquemurée pour tous les Français, depuis la suppression des lettres de prêtrise, des lettres de bachelier, des grands casuistes, des grands pénitenciers, des saints voyages à Rome, à Lorette, à Saint-Jacques, etc., etc.....

Cherbourg, ce 5 frimaire, an III.

... Les trois mois en *ôse* vont me donner un peu de sécurité pour ce qui regarde la mer, et, en dépit de mes sollicitations répétées pour aller guerroyer n'importe où pourvu que je guerroye, elles ont été si infructueuses, qu'aujourd'hui je reçois l'ordre net, sec et concis de ne plus en parler, et rester là.

J'ai eu une petite aventure qui m'a valu dix jours de prison, oui, de prison! Tout le monde y va! et le résultat a été qu'en indemnité on m'a confié le commandement provisoire de la 14e division, et voilà comme, pour remplir les formes et le fond de commandant d'un camp, j'ai été dans la boîte à caillou, et que j'en suis sorti rayonnant de plus de quarante lieues à la ronde. J'étais si persuadé de mon droit que je n'ai pas voulu en venir aux explications, et que, sans m'en douter, ni le demander, ni y aspirer, je suis devenu quelque chose.

Je suis sec comme Nord-Est, et ce parce que je ne dois rien à personne; le concours m'effraye peu; l'intrigue, la jalousie, la cabale, la crasse ignorance et l'ambition ont toujours fléchi le genouil *(sic)* devant moi, qui suis le seul artisan de ma place, tout en disant, en écrivant et en signant les vérités dues à chacun. Voilà mon imperturbable système...

Une lettre du 6 nivôse, an III, débute ainsi : « Je t'écris enfin, mon cher ami, non de Cherbourg, mais d'Hilaire-du-Harcouët, pays chouanique... » Les suivantes montrent ce qu'étaient ces « pays chouaniques ».

Château-Gontier, le 9 pluviôse, an III [1].

Je ne suis plus à Hilaire depuis huit jours, mon camarade, et en changeant de résidence, j'ai failli voler sur la colonne Panthéonale, car les chouans m'ont assailli et ont tué un des chevaux de mes chasseurs d'escorte : cependant, *je voyageais sur la foi des traités.*

Je suis dans un pays gangrené au delà de toute expression; les habitants de la campagne y sont pervertis, et, toute grave et ulcéreuse qu'est la plaie, je ne désespère point de la cure; mais il la faudra soigner avec art.

Je suis né pour courir et pour les aventures : c'est aussi l'expression du général en chef qui m'emploie avec confiance et sécurité. Je

1. Quantin remplissait alors les fonctions de chef d'état-major de la 7e division des armées réunies de Brest et de Cherbourg.

crois devoir rester longtemps en cette place... Depuis quatre ans que je suis en France, j'ai passé sous les mains de sept (généraux en chef) dans différentes armes.

J'ai reçu des lettres de nos représentants coloniaux : ils paraissent me pressentir que je pourrais être leur collègue si je voulais ; et je réponds que, plus soldat qu'orateur et que législateur, je me trouve honoré du poste qui m'est confié, et si bien que, si l'on voulait me donner quittance, je serais satisfait : juge combien je tiens peu aux galons, aux broderies, et à une trop célèbre réputation. J'ai vu croître et créer tous ceux qui sont à ma droite, et mes propres camarades. Je suis sans brevet [1] parce que je n'en veux point, et néanmoins, je suis sans cesse employé le plus activement de mes égaux...

On sent dans ces phrases de Quantin un juste orgueil de sa valeur personnelle, comparée à la médiocrité de généraux parvenus plus haut grâce à leurs intrigues. Cet orgueil ne l'empêchait pas de faire son service en bon militaire.

La lettre suivante fait voir que l'existence de nos soldats était rude ; mais avec quelle résignation française ils en prenaient leur parti !

Du camp de la pointe du Mingard, entre Port-Malo et Cancale,
le 14 floréal de la 3e année républicaine et démocratique (*sic*)

Je t'écris, mon camarade, non d'un pays étranger, mais d'un pays très éventé, très aéré, très affamé et très soulevé, en échange de Château-Gontier, contrée très ensanglantée, très fanatisée, très coquinisée, etc., etc... Là, je battais les chouans, et, à coups de fusil, nous avions un peu de pain et particule de fourrage ; ici, je ne bats rien, sinon les Anglais quand ils viendront, et il n'y a ni pain, ni grain, ni gruau, ni gaude, ni pommes de terre, ni navets, ni choux, ni panais, ni femmes, ni filles, ni beau ni bon temps, et nos bras sont liés depuis la pacification de Rennes : en attendant, nous mourons de faim, et les 200 grenadiers que je commande, et les canonniers, leurs pièces et leurs obusiers, sont dans la plus grande inaction. Pour couper court, mon cher ami, notre mâchoire inférieure n'agit que pour articuler, notre gosier que pour aspirer l'air salin qui seul emplit notre œsophage ; et notre langue, au lieu de recueillir les morceaux dans nos bouches, est haletante en dépit du froid causé par les vents du Nord et du Nord-Ouest qui nous soufflent impitoyablement au nez : juge de notre position.

Je te dirai que, dans mes courses, trois fois j'ai failli être pulvérisé et plombé : j'en ai été quitte pour faire bonne contenance : cependant, je voyageais escorté de mon domestique seulement, et *sur la foi des traités*.

1. De général de brigade dont il remplissait les fonctions.

Je ne suis pas plus haut, pas plus gros qu'un long bouchon de ces bouteilles à long col, et le plus petit de mes grenadiers a cinq pouces, de mes canonniers du 8e régiment quatre pouces, et tous ont les épaules larges comme Christophe, de la Métropolitaine de Paris. J'attends les *God damn !* Qu'ils viennent ! Du moins leur acte d'apparition fera diversion à nos appétits de tous genres : oui, de tous genres ! Car la faim est un stimulant à l'amour, et, dans le métier des armes, il faut qu'un des *six* sens soit satisfait.

... J'ai dû passer dans l'Inde ; point du tout, je reste. J'ai dû passer aux Iles sous le Vent ; point du tout : Pierre Quantin reste là. Je ne sais, le diable m'emporte ! ce que l'on veut faire de moi, qui désire si ardemment la réforme. J'ai des droitiers[1] de la plus complète maladresse fruits de l'intrigue : l'ignorance personnifiée. J'en excepte trois qui, même sous le régime du tyran Capet, auraient été à leur place s'ils eussent été ce qu'ils sont.

Port-Malo, le 22 floréal, an III.

... Je pars sur-le-champ pour commander à Nozey, distant de Nantes de huit lieues. Je suis fatigué, exténué, et je m'en f... ; aujourd'hui vivant, demain peut-être nihilisé ; je m'en f... encore...

Quartier général de Nantes, le 9 messidor, an III.

... Il faudrait six grandes pages pour détailler tout le terrain de la ci-devant Bretagne que j'ai parcourue à travers tous les coquins qui l'habitent, depuis ma dernière lettre de Port-Malo.

... Les chouans sont de f... gueux, indignes du nom d'hommes. Je ne sais comment on a pu croire à leur si subite conversion[2] : la beauté d'âme des vertueux représentants qui avaient travaillé à ce grand œuvre de réconciliation ne leur permettait pas de croire qu'il y eût des hommes si pervertis. La vraie vertu, le vrai philanthrope, ne croient point au crime...

Quantin fut à cette époque promu au grade supérieur ; il l'annonce ainsi à son cousin :

Nantes, le 15 messidor, an III.

J'apprends dans l'instant, mon ami, par un de mes camarades qui m'écrit de fort loin, qu'à Paris l'on m'avait monté d'un cran, et que je devais incessamment recevoir, avec ma confirmation, ordre de me rendre dans une autre armée, Elle n'est point encore désignée. Je viens de passer devant la boutique d'un peintre. Il m'a pris fantaisie de lui dire de venir chez moi, de m'y peindre sur une toile de

1. Des supérieurs.

2. Allusion au traité de paix du 1er floréal, an III, si naïvement signé par les délégués de la Convention avec les chefs royalistes.

huit pouces de haut et de cinq de large, et j'aurai la fatuité de te l'envoyer. Ris de moi si tu veux : je m'en moque d'ici. Tu verras du moins un original en peinture, mais tout au naturel, Si l'âme s'analysait ainsi, je me flatte que ton œil serait plus content : il n'y a point de vanité dans mon dernier trait, et crois que, dans l'envoi de mon effigie, toute espèce de prétention est étrangère.

J'ai donc bien fait d'être resté jusqu'à ce jour sans patron ; j'ai donc bien fait de mépriser les cabaleurs, les fripons, les égoïstes, etc., — je n'en finirais pas. Si je ne dois mon poste actuel qu'à moi-même, je ne devrai le nouveau, s'il se réalise, à personne. J'aime à avoir de la marge dans les fonctions dont ma patrie m'honore...

Je ne résiste pas à la tentation de citer quelques passages de la lettre par laquelle le correspondant du général lui annonce l'arrivée de ce portrait. Elle permet de juger de l'état des esprits dans la population aisée de la province : on verra que l'attention était plutôt tournée vers les expéditions militaires que vers les crises sociales, contrairement à ce que nous nous imaginons volontiers aujourd'hui.

Dijon, le 18 thermidor, an III.

Depuis ta lettre du 30 messidor, mon cher camarade, je comptais les jours : rien ne paraissait, et j'enrageais de toute mon âme ; mais enfin *tu*[1] viens d'arriver *en bonne santé*[2] à ma grande satisfaction. Quatre ou cinq personnes avec lesquelles j'étais en affaires, dont une petite femme que tu ne verrais pas de sang-froid, ont voulu partager l'empressement que j'ai témoigné de voir mon grand cousin le général. Je me suis donc mis à dépecer la malheureuse boîte que dix bataillons ou le diable avaient, je crois, pris soin de rendre inaccessible, à force de colle et de papier ; mais, non moins brave que toi, j'ai vaincu tous les obstacles ; rien n'a pu résister à mes sueurs ; je t'ai poursuivi, et tout à coup ramené du fond de la boîte, sain et sauf...

J'ai eu la curiosité de parcourir les différentes paperasses qui te servaient de coussins dans ta boîte. J'ai pris une petite idée du service militaire et de l'ordre qui s'y observe. Mais ce qui m'a fait un véritable plaisir, c'est que j'y ai vu que tu jouis indistinctement de l'amitié et de la considération des chefs et des subalternes, et que ce n'est le fruit ni de l'intrigue, ni de la bassesse, mais bien le prix de tes talents et de ta loyauté.

Tu ne me parles pas plus de guerre que si tu étais aussi éloigné

1. C'est-à-dire ton portrait.

2. C'est-à-dire en bon état.

que moi de son théâtre : j'aime à croire que c'est par prudence, et je t'en félicite, mais je serais bien aise cependant que tu me confirmasses la fameuse affaire de Quiberon, que nos royalistes cherchent par toutes sortes de moyens à rendre douteuse. Néanmoins, elle leur a porté un coup mortel : leur figure s'en est allongée de six pouces, et leur impudence a considérablement diminué. Puisse cet événement concourir avec la paix de l'Espagne à nous amener promptement à une pacification générale et à la réunion de toutes les religions et de tous les partis ! Notre position actuelle ne nous interdit heureusement pas tout espoir.

Ainsi, à cette époque si troublée, si fiévreuse, il n'y avait pas place que pour la haine : pourquoi faut-il qu'après un siècle cet apaisement, cette réunion des partis que réclamaient dès lors les bons citoyens, ait fait si peu de progrès, et soit encore un idéal ?

Des autres lettres de Quantin écrites en l'an III, je reproduis cet unique passage :

Quartier général de Fougères. — ...

... Ma foi, mon ami, depuis ma dernière, trois fois j'ai été aux prises avec les chouans, mais d'une manière à ne pas rire. Je n'avais avec moi que 70 hommes d'infanterie, et eux, 300 à pied et une cinquantaine à cheval. Nous nous sommes si bien présentés, nous avons fait un feu si bien nourri, que beaucoup d'entre eux ont mordu la poussière, qu'ils ont perdu deux chevaux et moi personne. — Me voilà depuis cinq jours dans la fournaise chouannière, et je m'en ris ; déjà plus de vingt ont mis bas les armes et me servent fructueusement ; déjà plus de cinquante sont morts : quand donc ces fanatiques cesseront-ils d'être ainsi trompeurs et trompés ?...

Effectivement, la Vendée n'était pas tranquille, à en juger par une lettre de Rennes, 14 vendémiaire an IV, dont le post-scriptum peint bien le soldat de ce temps.

La pièce ci-jointe[1] atterrera les royalistes de ton pays ; elle leur clora la bouche, et je crois qu'elle leur en dira plus que toutes les phrases que je pourrais te faire. Que le judicieux républicain reprenne son énergie ! Qu'il apprenne que les armées de l'occident de la République, sans cesse au feu, sans cesse exposées au fer assassin des traîtres, des chouans et des royalistes, quoique nues et souvent à jeun, ne méritent pas moins que celles du Nord, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, de l'Italie, etc.

1. Sans doute quelque proclamation officielle constatant l'affaire de Quiberon.

P.-S. — J'allais cacheter ma lettre (il est dix heures du soir) et j'allais mettre pour post-scriptum que j'aurais pu voler rapidement près de toi pour quelques heures; mais demain, 15, à quatre heures du matin, je pars à la tête de soldats judicieux, braves et sages, pour une expédition secrète, terrible et décisive, d'où dépendra l'occision d'un grand nombre de chefs principaux et grands égorgeurs, de chouans, ou ma *mort*, décidée. Je t'avoue que je suis enchanté de ce choix honorable; cependant, j'ai dans ma poche le certificat le plus vrai et le mieux détaillé des officiers de santé de l'armée, qui atteste l'urgence du repos corporel dont j'ai besoin avant d'entreprendre la campagne d'hiver.

La veille du jour où cette lettre fut écrite, le 13 vendémiaire, Barras et Bonaparte repoussaient la tentative des sections et des Royalistes contre la Convention. Le 4 brumaire, la Convention se déclarait dissoute. Le général ne fait aucune allusion à ces deux mémorables événements.

Quartier général de Rennes, 24 brumaire an IV.

Il est onze heures du soir: je reçois ta lettre du 5 courant, et, en dépit des fatigues, de mon énervement et de ma mauvaise santé, je m'empresse d'y répondre pour te convaincre de mon encore-existence *(sic)*, et de la cessation d'icelle *(sic)* de grand nombre de chouans dans ma battue de quinze jours...

La pénurie m'a placé intérimairement où je suis[1], et je ne sais auquel entendre! Trois postes divers dans trois armées différentes me sont impérativement assignés, et je suis là, ici, là, là! Ma convalescence va *pocca (sic)*, et nuit et jour à la chaîne!

Je suis tel à présent que *la témoin de mon exhumation (sic)* de la boîte pandorique, fût-elle la Vénus personnifiée, et la Magdeleine âgée de douze ans, ressuscitée, mon désir seul porterait[2].

J'attends du Directoire exécutif l'ordre d'user de ma convalescence, et je volerai à Dijon.

Je ne t'embrasse point, je te donnerais la jaunisse, une fièvre lente et presque le *tædium vitæ*.

Je choisis, dans les lettres postérieures, le passage suivant, par lequel Quantin confirme, dans un style un peu bizarre, sa promotion au grade de général de brigade.

1. Chef d'état-major général de l'armée des côtes de Brest.

2. Allusion à un passage de la lettre citée plus haut, par laquelle le cousin du général lui accusait réception de son portrait.

Quartier général de Rennes, le 6 pluviôse, an IV.

Je t'écris pour t'écrire que l'on m'écrit de Paris que l'on a écrit sur le grand registre d'écriture que j'écrirais désormais en général de brigade, et plus en adjudant-général. Tu vois par ainsi, mon cher ami, que Pierre Quantin, le Normanglo-Franco-Américain, n'est pas de la petite bière, mais bien du « good porter ».

Je ne sais à qui ni à quoi je dois ce don national, mais je sais que ma reconnaissance est sans bornes, et qu'elle égale mon étonnement. Il n'est rien que je ne fasse pour mériter autant que possible cette faveur imméritée et inattendue.

Il y a deux ans, je reçus un brevet pareil, mais je voulus passer par la filière des grades et y séjourner assez de temps pour y acquérir toutes les connaissances attachées à chacun d'eux...

Quantin fut alors nommé aux fonctions de commandant de la 3e subdivision, dite du Morbihan, dans l'armée « des Côtes de l'Océan ».

Vannes, le 12 ventôse, an IV.

Tu me crois à Rennes : point du tout, car j'habite Vannes, et je commande le département du Morbihan, infesté de chouans. Je m'en tirerai comme je pourrai, mais j'emploierai tous mes moyens, tant civilisés que militaires, pour ramener dans le giron de la République ce pays fanatisé dont les habitants des campagnes sont plus matières qu'hommes.

Tous les pays insurgés sont en état de siège, ce qui dérange les projets des conspirateurs et met dans les mains militaires tous les pouvoirs réunis: ce n'est pas une petite besogne que celle-là, puisque je dois être législateur, commentateur, juge, homme de loi, soldat, officier et général, et, par-dessus tout, marin. Cela ne finit point, et c'est trop de choses à la fois.

Néanmoins, j'allège autant qu'il est en mon pouvoir l'amer qu'entraîne après soi le gouvernement militaire; je protège l'habitant paisible, et je poursuis à outrance les royalistes...

J'hésite à livrer au lecteur la lettre qui suit celle-là : son tour familier, peut-être même un peu leste, montre le général sous un nouveau jour; mais, après tout, un homme qui risque sa vie à chaque instant a bien le droit de rire entre deux batailles; d'ailleurs, la gauloiserie de cette page ne sort pas des limites des convenances, et elle jette une note gaie dans l'ensemble sévère de ces temps héroïques.

Vannes, 23 floréal, an IV.

De cette fois, mon cher ami, tu es en retard! Serais-tu occupé en sens contraire de moi? Pendant que je tue, que je fais tuer, que je sabre et que je fais sabrer les chouans, fabriques-tu à ta femme des républicains? Tu me dois compte de tes actions.

Clairette[1] va-t-elle se marier? Paraît-il qu'elle en ait envie? Audit cas, procure-lui donc un mari à ton image, mais plus fécond.

Parbleu! beau travail, de faire un enfant en neuf mois! Je voudrais que la nature changeât ses décrets, qu'elle convertît les douleurs de dents en plaisirs, et que la femme, chaque tricadi, nous donnât un enfant mâle déjà bégayant et marchant seul: en un mot, qu'elle les donnât au pas de charge. Je voudrais qu'elles fussent réellement femmes à douze ans, et qu'elles en fournissent preuves physiques jusqu'à soixante. Ainsi soit-il!

Tu vois que je m'égaye: il le faut bien! Je suis harassé, tué, morfondu, courbaturé, tout ce qu'il te plaira. Je prends des bains pour me remettre les nerfs distendus, et cependant, du bureau à la course pédestre, de là à cheval, voilà mon train de vie. Quand finira-t-il? — Nescio.

La correspondance est interrompue pendant quelques mois, et ne reprend qu'à la suite de sa promotion au grade de général de division. Je cite les extraits dans leur ordre chronologique:

Paris, le 4 thermidor, an IV.

(Lettre écrite du ministère de la Guerre sur papier à en-tête du Département).

Je n'ai que le temps de te dire que j'arrive et que je pars. Le temps et les heurs ou malheurs t'instruiront.

Douai, le 12 thermidor, an IV.

Déjà, depuis ma lettre de Paris, je suis à Douai...

Flessingue en Zeelande, le 23 thermidor, an IV.

Tu vois, mon cher ami, où je suis: tu lis que je suis loin du Morbihan; me demander où j'irai serait m'embarrasser fort, car je ne le sais point; cependant je m'imagine n'avoir pas été envoyé en poste et avec la rapidité de l'éclair pour des prunes, ni pour... les Zeelandaises, qui portent le même caleçon depuis l'âge de dix ans, et qui ne se lavent que lorsque, par accident, elles tombent dans les canaux fangeux de leur terrain.

Je forme des conjectures gaies et sinistres; néanmoins elles ne m'affectent point, tant je suis résigné, pourvu que mes soins, mes fatigues, que ma mort même retournent à l'avantage de ma patrie, partout triomphante.

1. Nièce du général.

En dépit de mes insomnies et de mes courses exténuantes, je me porte on ne peut mieux ; je ne me reconnais même pas, lorsque par hasard je consulte mon miroir. Je suis frais, grasselet et coloré.

Le temps, les papiers et les événements vous apprendront le reste.

Dunkerque, 13 vendémiaire, an V.

..... Je me propose un assaut, non de spadassin, bien un assaut auprès duquel celui de Berg-op-Zoom, la guerre dernière, ne fut qu'un jeu. Je veux en être le premier capitaine, et je serai le premier assaillant. Je n'ai d'autre désir que la prospérité de nos armes, la paix, et je quitterai subito le harnais doré, non pour retourner aux colonies, car je viens d'apprendre mon veuvage, mais pour jouir de cœur et d'âme des fruits de la liberté judicieusement républicaine.

On voit que le général prend assez facilement son parti de la perte de sa femme.

De quelle expédition veut-il parler dans la lettre suivante? Elle n'eut pas lieu, d'ailleurs. C'était sans doute quelque projet de descente en Angleterre ou en Allemagne.

Dunkerque, 25 vendémiaire, an V.

Me voilà encore ici, mon ami, et sous peu je n'y serai plus : je n'attends que la commodité du dieu des vents.

Dans quelques décades donc, tu entendras parler de moi et de mes aventures d'heur et non-heur *(sic)*. Je t'embrasse bien sincèrement, et moi, je vais provoquer la demande de la paix, mais non l'olivier à la main.

Dunkerque, le 30 frimaire, an V.

Enfin, je ne suis ni tué, ni noyé, mais peu, très peu s'en est fallu. J'obtiens non sans peine un congé de convalescence de vingt jours, tandis que deux mois, même dans la plus belle saison, auraient à peine suffi. Je me rends à Paris, où je m'efforcerai d'allonger la courroie dudit congé, et je me rendrai près de toi...

Il paraît que le Directoire fit alors de nombreuses « épurations » dans l'armée du Nord. Plusieurs camarades de Quantin furent mis à pied : on va voir avec quelle générosité il prend leur parti, au risque de se compromettre. Il semble, d'ailleurs, que le général commençait à ne plus avoir le même enthousiasme, et que la République de Barras et des muscadins blessait ses idées quelque peu radicales.

Paris, le 17 nivôse, an V.

..... Je suis loin d'être satisfait, non par rapport à moi, mais par rapport aux affaires politiques.

Je fais l'impossible pour arracher ma *destitution*, ma réforme ou ma démission. Mes amis sincères de France et des deux Amériques contrarient mon vœu dans l'un de ces trois cas, et j'y persiste : ou ceux de mes collaborateurs subordonnés que l'on a disgraciés seront réintégrés et me seront rendus, ou enfin se fera tuer et noyer à ma place qui voudra.

J'ai arrêté sagement le cours des journaux qui tendaient à ma perte en m'exhaussant trop; mais aussi j'ai écrit et signé que «*je ne servais nulles factions, nuls patrons,* etc., etc., *et que je préférais rompre à plier* ». Dans quelques jours, je saurai à quoi m'en tenir, et je t'en ferai part. Mais crois que je ferai dans tous les temps honneur à mes qualités de militaire sans intrigues ni patrons; de général sec, impartial, et ne pardonnant aux insultes, de quelque part qu'elles viennent.

J'ai eu toutes les peines possibles à obtenir un congé de deux décades pour me rendre au Directoire, et encore a-t-il fallu qu'il prît un arrêté *ad hoc*...

La démission de Quantin fut refusée, et, loin de le destituer, on lui conserva son grade de général de division, malgré les nombreuses réductions qui se firent alors dans le cadre des officiers généraux, dont plusieurs descendirent d'un rang dans la hiérarchie militaire. Quantin fut même renvoyé en Bretagne, où le réclamaient ses anciens chefs et les autorités locales, qui n'avaient point oublié la manière dont il s'était comporté pendant la guerre de Vendée.

Vannes, 3 prairial, an V.

...Je ne sais point encore où je suis réservé, quoiqu'on ait ardemment désiré de me revoir commander ces départements aussi paisibles qu'ils furent en proie aux horreurs de la guerre civile que j'en ai extirpée dans le temps, quoique le général commandant en chef les quatre divisions militaires l'ait demandé, et quoiqu'enfin les autorités civiles et judiciaires en aient fait la demande à mon insu...

Ces témoignages si honorables d'estime publique obtinrent satisfaction, et Quantin fut nommé à Rennes. Il faut croire que les charmes de la paix et la grâce des Bretonnes lui firent oublier les déboires de son premier mariage, car l'une des nombreuses lettres intimes écrites dès lors à son cousin nous apprend qu'il a épousé, le 11 messidor, an V, « *jour de Saint-Pierre* », mademoiselle de Talhouët de Boisorhand, « *âgée de dix-huit ans et demi* ». Comme on voit, la « société »

commençait à avoir un peu moins peur de ces farouches serviteurs de la République.

Peu après, le Directoire offrit à Quantin de conduire une opération militaire assez risquée. Quantin exigeait des garanties de réussite :

Paris, 11 germinal, an VI.

...Tu me demandes ce que je deviens : rien, mon ami... Je dois, dit-on, sous peu, être expédié pour un point hérissé, escarpé, etc. ; mais quand on me le dira je verrai quoi répondre, car déjà j'ai pressenti ceux qui paraissent instruits que pour telle chose, il faut indispensablement telle, telle, etc... *(sic)* et que quiconque se chargerait de telle et telle chose sans cette précaution, serait plus téméraire que judicieusement brave, qu'il ferait preuve de manque de discernement, de beaucoup d'orgueil, que le coup avorterait, et que l'entreprise manquerait irrévocablement. Je ne vais ni au Luxembourg ni dans la rue des Victoires [1], ni dans celle de Varennes [2] : cependant, s'il dépendait du département de la guerre, du général commandant la 17e division, des officiers généraux de la marine, je serais amplement activé ; mais il y a des êtres qui ont de superbes femmes, des maris qui ont des épouses, etc., des pères dont les filles sont belles, etc., etc., des célibataires qui ont des courtisanes enchanteresses, et ceux-là, par les canaux femelles, gravissent d'un saut, etc. *(sic)*. — Il pourra bien arriver que la fièvre, que les coliques, que la goutte, etc., s'empareront de beaucoup d'individus, lorsqu'il faudra, etc *(sic)*.

...*Post-scriptum*. — Il y a trois rochers escarpés et chargés d'hommes et de canons que l'on me destinait, et j'ai répondu sèchement. « Pour une telle entreprise, il faut *tant* de soldats bien déterminés ; nous en perdrons *tant*, et nous serons obligés de rentrer les oreilles basses. » J'irai si on l'exige, mais non comme général, et de préférence comme brigadier du canot qui le premier accostera, parce que, tué, je ne serai point déshonoré.

Le gouvernement n'accepta pas les conditions de Quantin, qui fut mis en disponibilité. Il résulte néanmoins de différents passages de ses lettres que les Directeurs le gardèrent auprès d'eux, pour « l'avoir sous la main », en cas de besoin. Quantin demeura à Paris assez longtemps ; mais, dès lors, sa correspondance ne présente plus le même intérêt.

Il fit partie de l'armée d'Italie et y donna une nouvelle

1. Siège du gouvernement.

2. Siège du ministère de la guerre.

preuve de son énergie et de sa fermeté en faisant rentrer dans le devoir une division qui se mutinait alors que l'ennemi le menaçait par terre et par mer. Il prit une part active à l'expédition de Saint-Domingue. Sa dernière prouesse eut pour théâtre Belle-Isle-en-Mer, et voici comment le fait est rapporté dans une compilation biographique du temps :

« En floréal an VIII, Belle-Isle-en-Mer était hors de la constitution ; cette mesure annonçait plus que du doute, de la part du gouvernement, sur la fidélité de ses habitants. Les flottes ennemies environnaient et protégeaient cette place. Le général Quantin, ne consultant que l'amour de son pays, se jette dans un esquif, fait le trajet au milieu de soixante-dix voiles anglaises, arrive à Belle-Isle, remonte l'esprit public, et conserve par ce trait inouï de courage une citadelle qui est considérée comme le boulevard de tous les ports de la Bretagne. »

Cet exploit termina la carrière active du général, car, bien qu'il ait conservé quelque temps encore les fonctions de son grade, il ne fut associé à aucune des grandes expéditions du Premier Empire.

Quantin avait accepté avec enthousiasme les théories de 1789 ; il était aussi sincèrement républicain que patriote. Il avait travaillé de toutes ses forces et mis toute son âme énergique et convaincue à l'affermissement de la république. L'avortement de ses espérances l'accabla, et il ne put jamais se résigner à faire cause commune avec l'auteur du 18 Brumaire, son ancien compagnon d'armes, proscripteur des idées pour lesquelles il avait jadis combattu. D'autres, moins fiers, moins entêtés si l'on veut dans leur résistance, furent faits maréchaux, princes, ducs, et richement dotés : Pierre Quantin mourut en 1824, pauvre, et le cœur rempli d'amertume.

ALFRED MUTEAU

LA

MALÉDICTION DE KISHOGUE

Quand le colonel eut fini son histoire, il se fit un long silence; puis une voix s'éleva qui disait :

— Allons nous coucher !

— Vous coucher ! — s'écria l'homme au nez rouge qu'on appelait par plaisanterie le Majordome, — vous coucher ! sans boire votre punch !

— Ami Phélim, — lui dit le juge, — il est temps d'aller nous coucher, la pendule marque minuit.

— Vous coucher ! minuit ! — cria Phélim, — Messieurs ! respectables, honorables, vaillants, magnanimes messieurs ! Vous coucher ! sans boire votre punch !

— Phélim ! Phélim ! — lui dit en riant le général, — je crois que tu as assez bu pour nous tous. C'est décidé, nous remettons le punch à demain.

— A demain ! s'écria Phélim d'une voix de trompette, Seigneur Jésus ! Par saint Patrick ! honorables messieurs, vous dites : « demain ! » mais savez-vous où vous serez, demain ?... Vous serez tous où est Kishogue !... Saint Patrick, aie pitié d'eux, ils ne savent pas ce qu'ils font !

Et l'Irlandais criait, hurlait, courait, sautait comme un fou tout autour de la salle.

— Remettre le punch à demain ! mépriser le punch !

c'est bien ça que vous voulez ! Mais savez-vous ce que vous faites? Par saint Patrick, vous ne savez pas ce que vous faites! Vous ne savez pas que vous attirez sur vos têtes la malédiction de Kishogue !

— La malédiction de Kishogue? dit en riant le colonel Oakley.

— Ne riez pas, colonel, ne riez pas ! Je vous en prie, je vous en conjure, ne riez pas ! Autrement, vous pleureriez avant la fin des vingt-quatre heures !

— Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce drôle de corps? demanda le général en s'approchant de la porte.

— La malédiction de Kishogue ! s'écria Phélim avec le geste d'un homme qui conjure une catastrophe.

— Qu'est-ce qui vous prend avec votre Kishogue? — demanda le général. — Quelle toquade est-ce encore?

— Une toquade ! — s'écria l'Irlandais, — une toquade ! — hurla-t-il en battant l'espace de ses pieds et de ses mains.

— Voyons, Phélim, qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous prend avec ce Kishogue?

— Ce qui me prend? vous voulez savoir ce qui me prend? Toute l'Irlande le sait... Allons, respectables, excellents messieurs, écoutez et n'appelez pas le malheur sur vos têtes !

— C'est bon, raconte ! dit le général, devenu plus sérieux.

Alors l'Irlandais fit éruption :

— Oui, oui, je vais raconter, je vais raconter; mais il faut que vous écoutiez. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !

Et roulant ses yeux, il commença :

Voici. Il y avait une fois un riche type, nommé Kishogue ; et de plus riche type, il n'y en avait pas un dans les Sept Paroisses, pour boire, nocer, faire le coup de poing, jouer ou caresser les filles; c'était carrément le coq du pays, le coq de toutes les jolies filles qui aimaient à s'amuser, et aussi, un vrai coq de combat, dégourdi comme pas un, quand il fallait casser des figures les jours de foire ou aux veillées des

morts ; un garçon qui n'avait pas son pareil à vingt lieues à la ronde ; en un mot, la fleur et le joyau de la jeunesse irlandaise.

Seulement, les vieux *gentlemen*, les vieux messieurs ne le portaient pas trop dans leur cœur, vous comprenez, les vieux messieurs, les messieurs posés ; mais les jeunes squires, Seigneur Jésus ! ils en étaient fous. Au point qu'ils le regardaient comme un des leurs ; et ce n'était pas étonnant : ils savaient bien que pour organiser une rigolade ou pour monter quelque diablerie, Kishogue était toujours en train, et c'était justement ce qu'ils voulaient ; mais enfin les hommes raisonnables, les hommes posés, les hommes importants, vous savez, ceux qui tenaient la barre et les rênes dans le comté, les messieurs à proprement parler, ceux qu'on appelle proprement les *gentlemen*, ce commerce-là ne leur faisait pas plaisir du tout, ils secouaient souvent la tête, et souvent ils disaient que si Kishogue emportait du pays sa peau, son poil et ses os avec, le pays n'y perdrait pas un radis, que les lièvres, les perdrix et les chevreuils ne s'en couperaient pas la gorge, que les truites et les saumons ne s'useraient pas les yeux à le pleurer. Mais ils avaient beau faire, ils n'arrivaient pas à le pincer, car c'était un garçon épatant, plus rusé qu'un renard qui a couru trois fois devant les chiens, un garçon qui flairait de loin tous les pièges et qui dormait les yeux ouverts. comme les belettes.

C'est bon. Tout cela marcha longtemps de cette manière, et c'était, Seigneur Jésus ! une joyeuse manière. Nul n'était plus heureux que notre Kishogue, car il n'était pas seulement heureux comme beaucoup pendant le jour, mais il était heureux la nuit comme personne ; jusqu'à ce qu'enfin le diable s'en mêla, et ce fut justement une nuit où il avait été plus heureux que jamais. Il revenait de chez Peter Flanegans, qui a, vous savez, le meilleur whisky et la plus jolie fille du pays, et c'est alors qu'il fit une erreur ; et comment il fut amené à faire cette erreur, ce n'est, Seigneur Jésus ! pas encore clair au jour d'aujourd'hui, attendu qu'il faisait plus noir que dans un four et que Kishogue avait son plumet. Mais ce qui est sûr, c'est que ce fut une erreur ;

et cette erreur, savez-vous, fut qu'il crut que c'était sa jument qui s'était échappée sur la prairie du squire et, dans cette conviction, il la prit, convaincu, vous savez, que c'était la sienne. Mais il se trompait, c'était le cheval blanc du squire qu'il prit pour sa propre jument, tout cela par pure erreur, vous comprenez, et parce qu'il croyait que c'était sa jument qui avait sauté par-dessus la clôture. Et comme il ne voulait pas de ça, il l'emmena dans son écurie, puis à Clanmarthey, et là, pour qu'elle ne pût plus s'échapper, il la céda en échange d'une douzaine de jaunets tout neufs, afin de ne plus être embêté par ses escapades.

Comment cela se fit, comment il pataugea dans son erreur même quand le jour fut venu, je n'arrive pas encore à me l'expliquer... Mais il avait bu une goutte de trop, et une goutte de trop attire quelquefois, vous savez, une méchante affaire.

Et ce fut une méchante affaire que cette erreur attira à notre Kishogue, une navrante affaire, d'autant plus navrante qu'il s'en aperçut trop tard, et, un beau jour, le constable entra et lui dit qu'il fallait le suivre.

D'abord Kishogue fit les gros yeux, puis il les écarquilla encore plus larges quand il entendit parler de suivre le constable; longtemps il ne voulut pas ouvrir la bouche, mais à la fin il dit :

— Et pourquoi faut-il que je vous suive ?

— Oh ! oh ! dit le constable, tu ne t'en doutes pas un peu ? Ah ! ah ! tu ne t'en doutes pas un peu ? Tu fais vraiment bien l'innocent !

— Et pourquoi ne ferais-je pas l'innocent, moi qui suis plus innocent que l'enfant qu'on vient de baptiser ? Et où faut-il que je vous suive ? s'il est permis de vous le demander.

Les premiers mots, Kishogue les cria furieusement, mais, sur les derniers, sa voix devint plaintive ; il pleurait presque.

Et le constable lui dit tout sec :

— Au bloc, c'est là qu'il faut venir.

— Au bloc !

Kishogue pleurait de plus en plus.

— Et pourquoi faut-il que j'aille au bloc ?

— Tout simplement à cause de ce cheval du squire que tu as volé, il y a trois jours, dans sa prairie, dit le constable.

— C'est la première fois que j'entends parler de ça! cria Kishogue.

— Et je te réponds que ça ne va pas être la dernière, dit le constable.

— Mais, Seigneur Jésus! ce n'est pourtant ni un meurtre, ni un assassinat, ni un crime que d'amener sa propre jument dans sa propre écurie.

— Non, dit le constable; mais c'est un vol que de prendre le cheval d'autrui sur le terrain d'autrui. C'est un vol, comprends-tu?

— Mais puisque je vous dis que c'était une erreur!

— Alors, répondit le gendarme, c'est une erreur qui va te coûter cher.

— Seigneur Jésus! s'écria Kishogue, c'est à désespérer! Mais tous les grincements de dents n'y peuvent rien. Allons, je vous suis.

Et vraiment toutes les paroles étaient inutiles; il aurait aussi bien fait de jouer de la flûte aux meules du moulin de Macmurdoch pour leur faire danser une gigue, que d'essayer de faire entendre raison à ce gendarme, et, par saint Patrick, la fin de la chanson fut qu'il dut aller au bloc, autrement dit en prison.

Le voilà donc, jusqu'aux assises, à mariner dans sa prison, comme un cochon de lait dans le poivre et le vinaigre. Et ça ne l'amusait pas du tout, parce que c'était un garçon remuant, qui avait le cœur bien placé, et du sang qui sautait dans ses veines comme du vif-argent; si fier, d'ailleurs, qu'il ne supportait pas de recevoir du gouvernement son vivre, son couvert et son transport — qui sait vers quel pays de malheur!... Sans compter que, pour un gaillard comme lui, accoutumé à être jour et nuit sur ses jambes, à traquer le gibier par monts et par vaux, à faire la noce et à caresser les filles, ce n'était pas drôle de s'étirer et de se retourner sur un matelas de bois avec de la paille pour oreiller; mais, il faut le dire à l'honneur de ses camarades, ils firent tout ce qui était possible pour lui rendre son loge-

ment agréable, car il était très aimé dans le pays. A toute heure du jour, ils s'amenaient, et le geôlier n'avait pas trop de ses deux mains pour recevoir les laissez-passer, tirer et pousser les verrous. C'était, à l'entrée et à la sortie, une bande sans fin, comme les draps de lit de Peggy Millagan.

C'est bon ! les assises arrivèrent, et, avec elles, le shérif, les juges et les témoins qui tous jurèrent, sur les saints livres, de ne dire que la vérité, la pure, simple et franche vérité. Et le pauvre Kishogue fut le premier qu'on mit sur le gril, à cause de ce cheval blanc du squire qu'il avait pris pour sa jument ; et le gril allait être chaud pour lui, parce qu'entre eux ils s'étaient juré de faire une bonne fois un exemple, et, quand il arriva devant la barrière du tribunal, ils lui dirent de lever la main.

Sans se troubler, il leva la main, une main comme vous n'en avez point vu d'aussi belle ni d'aussi solide, et un poing magnifique, un véritable poing d'homme d'État, un poing qui pouvait s'abattre et frapper comme un marteau de forgeron. Il leva donc la main sans se troubler, mais quand il la leva, on observa qu'elle tremblait, et dans ce tremblement on vit un mauvais signe, on comprit qu'il ne prenait pas plaisir à ce jeu. Et qui diable aussi aurait pu y prendre plaisir ?

C'est bon ! il y avait là un petit homme avec une redingote noire, une perruque poudrée et des lunettes ; et voilà ce petit homme qui se disloque à droite et à gauche, et se trémousse et frotte ses lunettes, puis étale devant lui un paquet de paperasses et se met à lire, à lire, à lire, si bien que vous auriez juré qu'à la fin de sa vie il ne serait pas au bout. Sa langue allait dans sa bouche comme un claquet de moulin, et tout ce qu'il lisait tombait sur le pauvre Kishogue, comme nous sûmes plus tard ; mais alors nous ne comprenions pas ce que cette crapule teigneuse de petit procureur lisait ni les mensonges qu'il dégoisait. Sur quoi, le pauvre Kishogue qui n'en avait pas fait la moitié fut écrasé et perdit courage ; mais ensuite il reprit son aplomb. Et comme l'avorton galeux ne voulait pas finir, il cria :

— Mais, Seigneur Jésus ! tout ce que raconte ce petit bout d'homme en perruque, tout ça, c'est d'infects mensonges, et si j'en ai fait seulement la moitié, je veux...

— Silence dans le prétoire ! glapit l'huissier.

— Seigneur Jésus ! en voilà une justice ! cria Kishogue ; peut-on jurer et croasser et bavarder de la sorte contre la vie d'un homme, sans que cet homme ait le droit de dire un mot ?

— Ferme ta bouche ! grogna le juge.

Et Kishogue dut bel et bien fermer sa bouche jusqu'à ce que l'avorton en perruque eut fini de lire, et, quand il eut fini, l'avorton jeta ses paperasses sur la table et dit en regardant Kishogue :

— Coupable ou non coupable ?

— Je n'ai jamais fait tout ça !

— Réponds à ce qu'on te demande, — dit l'homme aux lunettes ; — coupable ou non coupable ?

— Mais je vous dis que c'était une erreur.

— Que le bourreau t'emporte ! Ne peux-tu pas répondre à ce qu'on te demande ? dit le juge. Coupable ou non coupable ?

— Non coupable ! dit enfin Kishogue.

— Je ne te crois pas.

— Je sais bien que vous ne me croyez pas, hurla Kishogue : vous êtes payé pour ça, pour pendre les gens. C'est votre gagne-pain, et plus vous en pendez, plus vous êtes payé.

— Tu as une petite langue bien frétillante, garçon ! dit le juge.

— Ah ! Seigneur Jésus ! vous lui ôterez bien l'envie de frétiller à ma petite langue, vous et le bourreau !

Et, par saint Patrick, il ne se trompait guère. Ces gens-là le tenaillèrent de telle sorte qu'il en fumait, le pauvre Kishogue, et bientôt il n'eut plus la force de desserrer les dents. On lâcha sur lui un troupeau de témoins qui jurèrent à bouche que veux-tu, si bien qu'il était ahuri et ne savait plus s'il était encore en vie ou déjà pendu au gibet... tant ils le crucifièrent avec leurs questions et objections, interrogatoires et contre-interrogatoires, enquêtes et contre-enquêtes. Et, Seigneur Jésus ! c'étaient bien les enquêtes les plus canailles qu'on eût jamais entendues ; et ces témoins qui vinrent jurer, ils vous auraient juré qu'il y avait des trous gros comme le poing dans un chaudron tout flambant neuf... Ce n'est pas que les

amis et camarades de Kishogue n'aient pas fait tout leur devoir; oui, certes, ils se conduisirent en hommes, et vinrent jurer avec ensemble et mordicus : c'était un vrai bonheur de les entendre ! Ils pensaient arriver à lui établir un alibi, à prouver, n'est-ce pas, que, la nuit où l'erreur avait été commise, Kishogue était à une ou deux douzaines de milles plus loin, et pas du tout dans le voisinage du squire et de son cheval blanc. Mais tout cela fut peine perdue, le juge et les jurés ne voulurent rien entendre, le pauvre Kishogue fut condamné à être pendu, et le juge mit son bonnet noir, puis prononça beaucoup de belles paroles édifiantes avec d'utiles avertissements et de bons conseils. Et c'était dommage seulement que ces belles paroles et ces bons conseils, le pauvre Kishogue ne les eût pas entendus plus tôt, mais à présent seulement, alors qu'il était trop tard. Et, en terminant, le juge dit :

— Que le Seigneur ait pitié de ton âme ! Amen !

— Merci bien, milord, dit Kishogue, quoique la bénédiction et le bonheur ne doivent pas suivre souvent votre prière et votre amen !

Et ce qui est sûr et certain, c'est que le pauvre Kishogue fut condamné à être pendu le samedi suivant. Et, le samedi suivant, on l'emmena bel et bien pour le pendre.

Dans les rues par où il devait passer, il y avait tant de monde que de votre vie jamais vous n'en avez tant vu. C'est que c'était un garçon très populaire. Or, à cette époque, on pendait en dehors de la ville ; ce n'était pas comme à présent que les gens trouvent plus commode d'être pendus presque sous les fenêtres de leur prison. Mais alors on n'avait pas de ces raffinements d'humanité et de sensibilité, on ne songeait pas à vous faire des potences confortables et commodes; on vous mettait les condamnés sur une charrette, comme vos fermiers quand ils mènent leurs cochons à la foire, et on s'en allait ainsi, à travers toute la ville, jusqu'à la potence qui était toujours à un bon demi-mille au delà des murs.

C'est bon ! voilà donc la charrette, avec Kishogue dessus, qui tourne au coin du carrefour où la veuve Hullagan avait

son cabaret, avant que ces vilains braillards de méthodistes l'aient démoli pour construire à la place une salle de prière, — que le bourreau les emporte, ces aboyeurs, ces chiens galeux, ces trouble-fête ! — Et ce détail, il ne faut pas que je l'oublie : quand la procession arrivait au coin de ce carrefour, on s'arrêtait, puis un musicien sortait de la foule et prenait la tête du cortège, en même temps que la veuve Hullagan, avec une forte cruche de vin aux épices et de punch, venait se placer auprès du pauvre pécheur pour le réconforter. Car la promenade qui aboutit à la potence n'est pas une promenade bien folâtre, même quand on meurt pour une cause juste, comme disait l'oncle Meigs lorsqu'il fut pendu pour avoir refroidi le percepteur de Londonderry.

On s'arrêtait donc devant le cabaret de la veuve Hullagan, on s'y arrêtait même un bon bout de temps pour ne pas, en se pressant trop, gâter le dernier plaisir que l'homme de la charrette prenait aux biens du bon Dieu, et aussi pour lui laisser le temps de bavarder encore une fois avec ses camarades et ses bonnes amies ; sans compter que c'est pour le peuple une chose édifiante et consolante que de voir comment un des siens se comporte et quelle tête il fait dans son rôle de pauvre pécheur.

Les choses devaient donc se passer de la sorte, à moins que le diable ne s'en mêlât ; et c'est justement ce qui arriva pour Kishogue, car, ce samedi-là, quand la charrette atteignit le cabaret, on ne vit pas plus de musicien que dans mon œil. Et Kishogue apparut, campé sur sa charrette, aussi crâne et aussi calme que milord lieutenant dans sa voiture de gala, point pâle du tout, ni abattu. Mais, au moment précis où la charrette fit halte, il se mit à sauter comme un bouc et à mugir comme un taureau. Il mugissait :

— Amenez-moi Tom Riley ! Tout de suite amenez-moi Tom Riley, pour qu'il me joue du violon ! pour qu'il me réconforte le cœur avec la chanson des *Gars de Mallow !*

Car Kishogue était un enfant de Mallow, et il en avait grand orgueil.

Mais le diable n'en voulait pas démordre, et Kishogue eut beau mugir une douzaine de fois et se démener comme un possédé sur sa charrette, rien ne bougea, point de Tom Riley,

et savez-vous pourquoi? parce qu'il était bien loin de là, aux portes de Blarneys, ivre-mort au fond d'un fossé.

Et cela parce qu'en revenant de confesse, tout heureux de n'avoir plus sur l'estomac son paquet de péchés, il s'était offert quelques tournées de trop, après quoi il avait roulé dans un fossé où il s'était endormi, tout bonnement.

Mais quand Kishogue vit qu'il n'aurait pas son morceau favori, il devint pâle et blême comme un mort, — on aurait dit qu'il était déjà accroché au gibet, — et son cœur se buta, il ne voulut plus recevoir de consolation, plus rien entendre, et il se mit à réclamer la potence pour mettre fin à son angoisse.

— O emmenez-moi! emmenez-moi! criait-il en sanglotant; je ne veux plus rien savoir, plus rien entendre! Emmenez-moi! Tom Riley m'a trompé; il m'avait promis de me jouer les *Gars de Mallow* pour que je puisse mourir comme un brave gars de Mallow. Emmenez-moi! emmenez-moi! puisque je ne peux pas mourir comme un brave gars de Mallow!

— O petit enfant de mon cœur! petit Kishogue! petite perle! petit trésor! — criait la veuve Hullagan, — ô petit trésor! petit pigeon! — soupirait-elle; — prends ce verre, prends-le tout de suite! prends et bois! rigole et prends ton temps, petit poupon, petit trésor! ô petite perle! petit Kishogue, prends et bois! Au nom de la glorieuse vierge Ursule et des trente-trois mille vierges, ses compagnes!

Car c'était une femme pieuse et craignant Dieu que la veuve Hullagan, presque aussi forte que le curé sur l'histoire de l'Église catholique, et, de plus, très sentimentale, au point d'accompagner toujours le condamné jusqu'à la potence, et de lui donner à boire gratis, même si c'était un inconnu. Mais quand il s'agissait d'un ami, d'un ami intime, alors elle voulait être tout au pied de la potence, pour bien le voir partir. Ah! c'était une femme rare que la veuve Hullagan! et il aurait fallu entendre comme elle criait :

— Kishogue, mon petit trésor! ma petite perle! allons, prends et bois!

Et il aurait fallu voir comme elle lui tendait sa cruche, une cruche magnifique, à large panse, pleine d'un fin mélange de vin aux épices et d'eau-de-vie : un lord aurait pu en boire!

Mais il ne voulut pas y toucher, le pauvre Kishogue :

— Loin de mes yeux! cria-t-il en pleurant; loin de mes yeux! Mon cœur est triste jusqu'à la mort, parce que Tom Riley m'a trompé: il m'avait promis de me jouer du violon, pour que je puisse mourir gaillard et brave comme un vrai gars de Mallow! et je ne peux pas mourir comme un gars de Mallow! Mon cœur est triste à se briser, et je veux mourir! Et maudite soit la goutte qui entrerait dans ma bouche! je ne veux point de punch, je veux mourir!

Et, sûr comme deux et deux font quatre, c'était la première fois que Kishogue refusait et maudissait une bouteille pleine; c'est pourquoi tous les gens furent consternés et se mirent à secouer la tête en disant que c'était un homme fini, qu'il était au bout de son rouleau, car ça, c'est un signe qui ne trompe jamais.

C'est bon! la charrette, Kishogue dessus, se remet en marche, roule et cahote jusqu'au gibet, et les gens suivent, mais silencieux et mornes, en le voyant si farouche et si désespéré, et qu'il ne voulait plus rien entendre, et ne réclamait que la mort. Et on n'arriva que trop vite à la potence, où, vous savez, c'est fini de faire des cérémonies avec les pauvres diables.

Pourtant le shérif fit un signe au bourreau et à son aide, et demanda à Kishogue s'il ne voulait pas dire quelques mots pour édifier le public, consoler ses amis et pour sa propre satisfaction.

Mais Kishogue se mit à secouer la tête de plus belle, et à hurler :

— Non, non! je ne veux plus rien voir, plus rien entendre, parce que Tom Riley m'a trompé. J'espère mourir comme un joyeux gars de Mallow, et mon cœur est triste jusqu'à la mort!

Et il hurlait de telle façon qu'on voyait combien il était impatient de la corde!

Pour dire la vérité, ce n'était pas bien à lui de se montrer si peu aimable et de refuser à ses amis le sermon de la potence. Beaucoup regardaient cela comme tout à fait vilain, parce qu'ils s'étaient réjouis d'avance de l'écouter, sachant

que c'était un garçon capable de dire des choses très bien tournées et capitales. Et les imprimeurs de journaux à un sou, les chanteurs et les marchands de complaintes, qui avaient déjà trempé leurs plumes, ne se gênaient pas pour le blâmer : ils disaient très librement que c'était grossier et très mal à lui de leur faire perdre le sou qu'ils auraient pu gagner honnêtement.

Pourtant, tout ce mal qu'ils disaient de lui, au fond, ils ne le pensaient pas; ils savaient bien que son cœur était triste à cause du mauvais tour que Tom Riley lui avait joué, et ils voyaient comme il était pâle pendant qu'on préparait la corde. Et ses derniers mots furent :

— Jetez-moi hors de ce monde ! hâtez-vous de me jeter hors de ce monde ! car mon cœur est triste parce que Tom Riley m'a déçu dans mon dernier et plus cher espoir, dans mon espoir de mourir comme un joyeux gars de Mallow !

Bref, — pour ne pas allonger encore cette longue histoire, — on fit comme il voulait, et quand il eut la corde au cou, ça ne traîna pas longtemps, il repoussa lui-même l'échelle et sauta dans l'autre monde. On entendit un craquement, on vit un entrechat, un petit gigotement, une contorsion, puis plus rien : il avait tourné de l'œil. Il était au ciel ou ailleurs.

Or, il s'était élancé du pied droit, ce qui, de l'avis de tout le monde, est un signe qu'on entre dans la gloire éternelle. Et cela peut très bien être vrai pour lui, parce que c'était un garçon viveur et rigoleur qui avait le diable au corps, mais un très bon cœur dans le fond, un peu gênant seulement pour nos vieux messieurs; et nos vieux messieurs, savez-vous, quand ils ont quelqu'un dans le nez, il n'y a pas moyen d'y couper. C'est ainsi que vont les choses depuis que le monde est monde.

C'est bon ! le voilà pendu et le public regarde. Mais pendant qu'on regarde comme son cadavre s'allonge, savez-vous ce qui arrive ?

Il arrive qu'à peine a-t-il tourné de l'œil, on entend hors du cercle un grand cri et l'on voit s'avancer un cavalier sur un cheval blanc, ventre à terre, comme s'il voulait pourfendre l'espace. Et quand il s'arrête auprès de la potence, on s'aperçoit que le cheval est noir, mais tout blanc d'écume.

Ils avaient tant galopé, cet homme et ce cheval, qu'ils n'avaient plus un souffle dans le corps et n'étaient pas capables de décrocher un traître mot ; si bien qu'à défaut de parole, l'homme tira un papier de sa poche et le jeta au shérif.

Et le shérif devint pâle quand il jeta les yeux sur ce papier ; il devint pâle comme un mort. D'abord il ne put pas dire un mot, mais après il se mit à crier :

— Coupez ça ! coupez ça ! Seigneur Jésus ! Coupez ça tout de suite !

Alors les dragons dégainèrent et s'élancèrent sur le cavalier : il ne s'en fallut pas d'un cheveu ; il était mis en morceaux s'il n'avait pas sauté de son cheval pour aller se cacher derrière le shérif. C'étaient nos braves dragons de Londonderry, des Irlandais pur sang.

Mais le shérif s'égosillait :

— Non ! non ! c'est le bourreau..., le pendu... c'est la corde qu'il faut couper, sacrés malins que vous êtes ! C'est ça qu'il faut couper, et pas l'homme qui apporte la grâce !

Alors ils se décidèrent à couper la corde ; mais c'était moutarde après dîner pour le pauvre Kishogue ! il avait passé l'arme à gauche ; il était muet comme une carpe et raide comme un pieu ; on aurait pu en faire un montant de porte ; il était aussi mort qu'un hareng saur.

— O malheur ! sale guigne ! charogne de sort ! — hurlait le shérif. — Peste et famine !

Et tout en hurlant, il arrachait les cheveux de sa perruque, et sa perruque de sa tête.

— Sale guigne ! charogne de sort ! J'aimerais mieux n'importe quoi que de voir ça, ce pauvre Kishogue pendu quand j'ai là sa grâce dans mes mains. Peste et famine sur toi, Kishogue ! sur toi qui as voulu venir à la potence en extra-poste !

— O désolation, meurtre et crime ! Mille millions de meurtres et de crimes ! criait la veuve Hullagan ; ô Kishogue, malheureux Kishogue ! qu'as-tu fait, malheureux ! Tu as repoussé mon vin aux épices, tu as maudit le punch ! Désolation ! misère ! meurtre et crime ! Mille millions de crimes et de meurtres ! Si tu en avais tâté une goutte, seulement une goutte, il n'en serait point resté, et c'est toi qui

serais resté, c'est toi qui serais resté en vie! Malheureux Kishogue! malheureux garçon!

Dans la foule, les uns criaient:

— Malheureux Kishogue! malheureux Kishogue! qui as maudit et repoussé le punch!

— Et ta malédiction est retombée sur toi, — ajoutaient les autres, — parce que tu as maudit et repoussé le punch!

Et ces milliers de gens pleuraient et sanglotaient; c'était à fendre le cœur. Ils sanglotaient pour apaiser la colère de Dieu; car c'était la première fois, de mémoire d'homme, qu'un Irlandais avait refusé une chose qui peut se boire, et ils avaient là sous les yeux l'épouvantable châtiment qui s'était abattu sur cet horrible péché.

Car c'est déjà une chose dangereuse — affirma l'Irlandais, — que de maudire les biens du bon Dieu; mais s'en abstenir, les repousser, c'est une chose païenne et anti-chrétienne. Ce fut la première fois que cela arriva, et ce fut aussi la dernière. Depuis Kishogue, personne ne l'a jamais fait.

Et depuis ce temps, à Mallow et à Londonderry, à Cork et à Munster, et dans toute l'Irlande, la malédiction de Kishogue plane sur ceux qui refusent le punch; c'est une malédiction redoutable, et tout bon Irlandais se garde bien de s'y exposer. Amen.

Et quand l'Irlandais eut fini, machinalement, automatiquement, comme pour conjurer la malédiction de Kishogue, toutes les mains s'abattirent sur les verres à moitié pleins de punch.

CHARLES SEALSFIELD

Traduit de l'allemand par FÉLIX MATHIEU

VINGT ANNÉES

DE

POLITIQUE COLONIALE

La politique coloniale, en France, a gagné sa cause devant l'opinion publique. Ses adversaires ont désarmé ou se sont lassés. Elle a recueilli, dans les milieux les plus divers et, en particulier, dans le monde des lettres, l'adhésion d'hommes qui ont mis à son service leur autorité, leur talent, et l'ardeur communicative d'une conviction récente et désintéressée. Elles sont loin, les batailles parlementaires livrées sur la question du Tonkin et les élections dont les expéditions lointaines fournissaient la plate-forme. Ce n'est pas toutefois que les expéditions coloniales, dans ces dernières années, aient fait défaut. Le Tonkin à peine pacifié, nous avons eu le Dahomey; puis les affaires du Mékong et du Siam; Madagascar, en 1894 et 1895; c'est, chaque année, la campagne du Soudan, avec ses étapes marquées par des victoires, parfois aussi par de cruelles surprises, comme le désastre de Dongoï. C'est, dans la même période, la prise de possession, par des postes militairement organisés, d'une partie de la boucle du Niger; la colonne de Kong, l'occupation du Haut-Oubangui avec son épilogue récent, Fachoda. La Chambre vote sans murmurer, souvent sans discussion, les sommes considérables que réclament ces différentes entreprises. Elle applaudit aux déclarations éner-

giques du gouvernement toutes les fois qu'il se montre résolu à soutenir les droits de la France. Et, quand vient le moment pénible de la note à payer, elle n'exprime qu'une crainte, c'est qu'on ne lui demande pas assez d'argent et qu'on n'en revienne à la détestable méthode « des petits paquets ». Le public s'intéresse à ces lointaines épopées et se félicite des résultats obtenus. Sur la carte d'Afrique, les couleurs de la France, qui ne remplissaient, il y a vingt ans, que de modestes surfaces, l'Algérie au nord, sur la côte occidentale le Sénégal, et plus bas quelques postes à peine indiqués, couvrent aujourd'hui presque un tiers du vaste continent : l'Algérie, la Tunisie, tout le Sahara, le Sénégal, le Niger jusqu'à Saï, la plus grande partie de la boucle du Niger, avec les débouchés sur la mer que donnent la Guinée française, la côte d'Ivoire et le Dahomey. Plus au sud, ce sont les territoires conquis entre le Gabon et la rive droite du Congo, qui se prolongent jusqu'au bassin du Nil, en suivant l'Oubangui et le M'Bomou, remontent par le Chari jusqu'au lac Tchad, et se relient, en contournant la rive orientale de ce lac, au grand désert que l'Angleterre nous a généreusement abandonné par la convention du 5 août 1890. Sur la côte d'Asie, nos possessions d'Indo-Chine ne correspondent plus à la description classique que l'on faisait autrefois de l'Annam : deux sacs de riz, la Cochinchine et le Tonkin, aux deux bouts d'un bâton que figurait l'Annam proprement dit. Les Siamois refoulés au delà de la rive droite du Mékong ont permis à l'Indo-Chine française de prendre ces contours arrondis et cette uniformité de teinte, qui plaisent à l'œil des géographes coloniaux.

Que l'opinion soit devenue coloniale, que les Chambres soient favorables aux projets qui intéressent notre domaine extérieur, il y a là une double constatation que doit enregistrer avec satisfaction tout homme soucieux de l'avenir et de la grandeur de notre pays. Les raisons qu'a eues la France de ne pas abandonner ce qu'elle possédait en Asie, en Amérique et en Océanie, de ne pas se désintéresser du partage de l'Afrique, ont été données maintes fois avec une éloquence et une abondance qui permettent, aujourd'hui, de ne les rappeler que brièvement. Il est bon, il est utile, en présence de la surproduction industrielle qui se manifeste

dans toutes les parties du monde civilisé, de chercher des débouchés et des consommateurs dans les pays où la civilisation et ses progrès n'ont pas encore fermé les portes aux produits du vieux continent. Du même coup, ces territoires nouveaux, qui contiennent des richesses naturelles inexploitées, fourniront d'importants éléments d'échange au commerce, du fret à la marine marchande, un champ d'activité lucrative aux jeunes gens qui s'entassent au seuil de carrières déjà encombrées, une rémunération plus large aux capitaux. Voilà, résumée en quelques mots, la justification théorique de l'effort fait par la France pour étendre son domaine d'outre-mer. Les formules que nous venons de rappeler ne sont pas nouvelles. Elles ont fourni le thème des nombreux discours prononcés à la Chambre après l'établissement de notre protectorat en Tunisie, pendant et après l'expédition du Tonkin. Elles ont été reprises depuis dans toutes les discussions auxquelles ont donné lieu à la Chambre et au Sénat les affaires coloniales. Elles forment l'accompagnement indispensable de toutes les conférences coloniales et le plat de résistance, au point de vue oratoire, des banquets où se réunissent les coloniaux de marque. On ne parle jamais de la politique coloniale sans affirmer qu'elle a pour objet le développement du commerce et de l'industrie ; et l'on ajoute généralement qu'elle tend à ce but par des moyens d'expansion essentiellement pacifiques. Est-ce bien, cependant, par ce double caractère, pacifique et utilitaire, que la politique coloniale a eu la faveur du public?

Ce que l'on peut affirmer tout d'abord, c'est que ce ne sont pas les résultats pratiques de la politique coloniale qui ont amené le revirement que nous avons signalé. Non pas qu'il faille prétendre que quinze années de propagande active en faveur de la mise en valeur des colonies n'aient pas fait quelques prosélytes. Quoique la colonisation par les capitaux soit surtout prêchée par ceux qui ne disposent d'aucun capital, il s'est trouvé à Paris, à Lyon, à Marseille, à Lille, à Bordeaux, dans la banque et le haut commerce, un certain nombre d'hommes de bonne volonté prêts à tenter quelques expériences coloniales. A dire vrai, ces essais, pour la plupart, ont été timides. On s'intéresse aux affaires coloniales, comme on prend un billet à la loterie, avec une chance de plus, celle

d'être décoré. C'est ainsi que se sont formés les syndicats du Haut-Laos et du Soudan français ; à Madagascar, les sociétés d'études pour la construction de différentes voies ferrées ; sur la côte d'Afrique, plusieurs petites associations pour l'exploitation de concessions agricoles. Nous n'aurions garde de rien dire qui pût décourager des tentatives aussi honorables, mais le souci de la vérité oblige bien à constater qu'elles n'en sont pas encore à la période où les résultats qu'elles donneront un jour, nous en exprimons l'espoir, peuvent être appréciés du public. L'épargne française ne se porte pas vers les affaires coloniales, et les produits français ne vont pas plus aux colonies que les produits des colonies ne viennent sur les marchés français. C'est là une constatation pénible. Elle a été faite assez souvent pour que nous puissions nous dispenser de citer les chiffres désolants sur lesquels elle s'appuie.

Mais, si la politique coloniale a manqué à sa première définition qui est d'être une politique de résultats, elle s'est écartée tout autant de la seconde en étant, par les incidents qu'elle a soulevés, par les moyens qu'elle a employés, tout le contraire d'une œuvre d'expansion pacifique. Or, c'est précisément par là qu'elle a gagné les faveurs de l'opinion publique.

On peut objecter que le Tonkin a été impopulaire, pendant la longue et difficile période de la conquête. Cette objection pourrait avoir quelque valeur si l'on admettait que l'opinion publique est guidée dans ses impressions et ses manifestations par des lois d'une logique en quelque sorte mathématique. Il y a, d'ailleurs, dans les conditions où se sont produites les expéditions successives qu'a rendues nécessaires la prise de possession du Tonkin et celles où, dans une période plus récente, se sont engagées les autres campagnes coloniales, des différences qui expliquent l'apparente contradiction des sentiments exprimés par le pays. La conquête du Tonkin, avec la guerre déclarée à la Chine et la désastreuse campagne de Formose, a été particulièrement meurtrière. La fièvre et la dysenterie ont fait, à certains moments, de véritables ravages dans le corps d'occupation. Ces sacrifices, exploités avec acharnement par une opposition intransigeante, ont été ressentis d'autant plus vivement dans toutes les par-

ties de la France que la majorité des troupes envoyées sur la frontière de Chine était prélevée sur les contingents ordinaires de l'armée nationale. De là une émotion qu'entretenait le retour au village des rapatriés hâves et maigres, réclame médiocre pour ces pays lointains où la France bataillait sans que l'on sût exactement ni contre qui, ni pour quoi. Il y avait bien de fréquents bulletins de victoire, mais ils ne faisaient vibrer que faiblement la fibre nationale. N'avait-on pas pris soin de déclarer à l'avance que la Chine n'était qu'une quantité négligeable ? Les ennemis véritables n'étaient-ils pas le climat et la maladie qui usaient dans une lutte sans issue des forces qui pourraient trouver ailleurs un meilleur emploi ? N'avions-nous pas, en Europe, où d'autres puissances se recueillaient et s'armaient sans bruit, d'autres soucis plus pressants et plus sérieux ? Tel était l'état d'esprit qui explique, en 1885, la chute du ministère Ferry, les colères persistantes qui suivirent, la réaction contre la politique d'expansion active. L'impopularité du Tonkin s'était étendue à toutes les entreprises coloniales : à Madagascar, où l'on s'empressait de mettre fin aux hostilités par un traité boiteux ; au Soudan, où le chemin de fer destiné à relier au Niger la partie navigable du Sénégal, était abandonné ; au bas Niger, où, faute d'obtenir l'appui du gouvernement, la société française qui occupait les embouchures du fleuve et une partie de la Bénoué, cédait ses droits et se laissait absorber par la compagnie anglaise qui est devenue la *Royal Niger Company*.

Mais, tandis que la France se désintéressait ainsi de toutes les questions coloniales, il se produisait, en Europe, un mouvement en sens inverse. L'Afrique était devenue à la mode. L'Allemagne s'était subitement décidée à avoir des colonies. Elle s'était mise à glaner dans le monde ce qui restait de territoires inoccupés ou qu'elle considérait comme tels. Un de ses grands explorateurs, le Dr Nachtigall, avait été chargé de cette mission en Afrique. Il l'avait remplie avec conscience, plantant le pavillon germanique partout où il rencontrait des intérêts allemands, sans trop se préoccuper de savoir si d'autres nations de l'Europe n'avaient pas des droits antérieurs à faire valoir. L'Angleterre et la France eurent à prendre des arrangements avec l'Allemagne pour lui laisser quelque place libre.

On y mit de part et d'autre beaucoup de bonne grâce ; mais, comme il était à prévoir que d'autres difficultés du même genre pouvaient surgir sur les côtes de ce continent noir où les chefs indigènes cèdent leur royaume pour quelques bouteilles de gin, et le cèdent, successivement, à ce prix, autant de fois qu'on le leur demande, il fut décidé qu'une conférence internationale serait tenue à Berlin pour déterminer les règles essentielles qui devraient être suivies pour le partage de l'Afrique. Prise de possession des territoires, répression de l'esclavage, régime de la navigation des deux grands fleuves qui occupaient alors l'attention, le Congo et le Niger, création d'une zone de liberté commerciale dans le bassin du Congo, telles furent les principales questions abordées par la Conférence et réglées d'une façon plus ou moins précise. L'Europe, en même temps, avait tenu sur les fonts baptismaux un État nouveau-né, l'État Indépendant du Congo, confié, avec des frontières qui lui ouvraient de larges espaces, à la tutelle personnelle du roi des Belges.

La fièvre africaine s'était emparée de l'Europe. La France, qui en avait eu une première atteinte de 1879 à 1882, mais que ses aventures sur la frontière de Chine avaient depuis mise en garde, en subit de nouveau, presque inconsciemment, la contagion. Elle prit goût au jeu des partages africains. L'Allemagne, l'Angleterre, le Portugal avaient déjà commencé à découper en vastes tranches l'Afrique orientale et l'Afrique occidentale. L'Italie s'était installée à Massaouah et rêvait d'un avenir grandiose pour sa colonie de l'Érythrée, sur les confins de l'Abyssinie, qu'elle comptait bien englober dans sa sphère d'influence. Les coloniaux de France, à leur tour, entreprirent de tailler la part de notre pays dans les parties de la carte d'Afrique que n'avaient pas encore couvertes les couleurs des autres nations. L'Algérie et la Tunisie formaient une bande allongée, au nord, sur les côtes de la Méditerranée. Elles étaient séparées du Sénégal, du moyen Niger et du lac Tchad par le Sahara ; il parut harmonieux à l'œil de faire un bloc, aux teintes françaises, de ces surfaces immenses. Mais allait-on laisser le Congo isolé du reste? Quoi de plus simple que de le relier au Tchad et par le Tchad à nos possessions méditerranéennes? Enfin — et c'est, dans ce vaste programme,

la seule partie réellement intéressante au point de vue pratique, — on eut souci d'élargir sur la côte occidentale les enclaves disséminées que nous y possédions entre le Sénégal et le Gabon, et de les prolonger dans l'intérieur de la boucle du Niger.

Ce plan grandiose, qui ne s'élabora pas tout d'une pièce, reçut bon accueil du public. Le gouvernement en était encore, en matière coloniale, aux souvenirs du Tonkin, où les pirates à combattre et les gros crédits à arracher aux Chambres lui avaient causé plus d'un souci. L'occupation du Haut-Sénégal, où l'on s'était imprudemment lancé, de 1880 à 1882, et qui grevait de plusieurs millions le budget de l'État, lui apparaissait comme une de ces mauvaises affaires qu'il est aussi malaisé de poursuivre que de liquider. A sa grande surprise, il s'aperçut que la Chambre issue des élections de 1889, où les questions extérieures avaient tenu peu de place, était devenue coloniale. La Chambre avait suivi l'évolution de l'opinion publique. Puisque l'Europe se partageait l'Afrique, il était bon que la France eût sa part. Les compétitions des puissances rivales donnèrent du prix à des acquisitions territoriales dont personne ne se souciait, quand elles n'étaient pas convoitées par d'autres. La crainte d'être devancés dans des régions encore libres détermina l'envoi de missions pacifiques ou militaires. Les unes rapportèrent des traités, les autres créèrent des postes qu'il fallut ensuite défendre et ravitailler. Explorateurs et commandants de colonnes remportèrent, d'ailleurs, de brillants succès, accueillis avec faveur. Les crédits demandés chaque année pour le Soudan n'étaient plus contestés à la Chambre. Le Tonkin lui-même bénéficia du revirement qui s'était produit en faveur des idées coloniales. Il ne fut plus question d'abandonner notre nouvelle colonie. On admit que la situation y était en voie d'amélioration et que les charges qu'avait à supporter la métropole pourraient bientôt être allégées. Quand, en 1892, les incartades de Behanzin rendirent inévitable l'expédition du Dahomey, le départ des troupes, leur retour après la victoire, furent salués avec enthousiasme. La campagne, cependant, avait été meurtrière ; mais, à la différence de ce qui s'était passé au Tonkin, aucun emprunt n'avait été fait au contingent de

l'armée de terre. La légion étrangère et les spahis d'Afrique, l'infanterie et l'artillerie de marine, enfin les tirailleurs et les volontaires indigènes du Sénégal avaient seuls été engagés. Au Tonkin et au Soudan, d'ailleurs, on s'était bien trouvé, depuis plusieurs années déjà, de n'envoyer, comme contingent de troupes blanches, que de la légion étrangère et des volontaires d'infanterie et d'artillerie de marine. Les organisateurs de l'expédition de Madagascar, en 1894, s'écartèrent de cette règle. C'est peut-être la raison principale des critiques dirigées contre cette campagne, qui fut heureusement courte et qui finit bien.

Au fond, qu'il se soit agi de Madagascar ou du Soudan, du Dahomey ou du Siam, ou bien encore du Haut-Oubangui, toutes les expéditions coloniales entreprises dans ces dernières années ont trouvé un public enthousiaste. Ce n'est que justice si l'on n'envisage que les difficultés vaincues par les héros de ces entreprises lointaines. Il n'est pas excessif d'affirmer que, dans aucun autre pays que le nôtre, avec des moyens aussi restreints, on n'aurait osé tenter d'aussi grandes choses. Mais cette dépense d'énergie et d'audace, qui fait honneur à notre armée, a-t-elle toujours été utile au point de vue colonial? C'est une question que nous examinerons tout à l'heure. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que le public se l'est très peu posée. Ce qui l'a séduit, dans les entreprises coloniales, c'est leur côté brillant : quelques centaines d'hommes, tenant en respect, sur un territoire immense, de Kayes à Tombouctou et à Saï, des populations belliqueuses ; une vaste battue organisée dans la boucle du Niger et aboutissant à la capture de Samory ; le commandant Marchand, traversant l'Afrique de part en part, sans se laisser arrêter par l'hostilité des indigènes, les difficultés de la route, l'insuffisance des approvisionnements, la faim, la maladie. Et nous passons sous silence bien d'autres faits d'armes, bien d'autres prodiges de bravoure et d'endurance... C'est un peu de gloire qui nous est venue d'Afrique et d'Asie, et le public de France y a été sensible.

Les questions coloniales ont eu un autre attrait. Envisagées en elles-mêmes, elles auraient laissé indifférente l'opinion, qui n'en comprenait guère l'intérêt pratique. Elles l'ont pas-

sionnée quand, par les conflits qu'elles soulevaient avec les puissances rivales, elles ont mis en éveil la susceptibilité nationale. Non pas que dans ces conflits le bon droit n'ait pas été du côté de la France : il a été établi, pièces en mains, ici même, dans un article récent[1], combien étaient vaines et injustes les récriminations dirigées à ce sujet contre notre pays. Ce que l'on peut dire, c'est que trop souvent nous ne nous soucions guère d'user de nos droits que lorsqu'ils sont violés ou contestés. Nous citerons quelques faits.

En 1890, l'Allemagne et l'Angleterre se mettent d'accord pour se partager le sultanat de Zanzibar. Combien y avait-il à Paris de personnes qui soupçonnaient qu'il pût y avoir, en France, une question de Zanzibar? Pas dix, pas cinq, assurément, en comptant celles qui, par profession, pénètrent les mystères de nos archives diplomatiques. Le hasard voulut qu'un de ces rares initiés fût journaliste et député. Il révéla à la Chambre l'existence d'un certain traité de 1862, que le ministre des Affaires étrangères commença par nier, et aux termes duquel l'Angleterre s'était engagée à ne pas disposer de Zanzibar sans le consentement de la France. Ce fut une explosion d'indignation à la Chambre et dans le pays. M. Brisson, qui n'a été un colonial ardent ni avant cette époque ni depuis, demanda au Gouvernement quelles mesures il comptait prendre pour sauvegarder nos droits à Zanzibar. On sait la suite : la France obtint de l'Angleterre et de l'Allemagne des satisfactions toutes platoniques à Madagascar, et, de l'Angleterre, la signature d'une convention nouvelle qui a placé dans notre sphère d'influence tout le désert du Sahara.

En 1893, nouvel accès de « fureur coloniale » à propos des empiétements du Siam dans la vallée du Mékong. Derrière le Siam, on avait cru sentir la main de l'Angleterre.

S'il n'y avait pas eu de méthodistes anglicans à Madagascar, il est probable que l'expédition qui nous en a rendus maîtres aurait été retardée de beaucoup d'années, peut-être n'aurait-elle jamais eu lieu.

Croit-on que M. Mizon, au retour de sa première mission à Yola, aurait trouvé, dans le haut commerce parisien, les

1. *Revue* du 1er février 1899 : France et Angleterre : — A sir Charles Dilke.

concours empressés qui lui permirent d'organiser une nouvelle expédition dans l'Adamaoua, si l'opinion n'avait pas été fouettée par le pittoresque récit des difficultés qui lui avaient été suscitées dans son précédent voyage? Il est probable que, s'il se fût agi d'ouvrir au commerce parisien des territoires dont l'accès n'eût soulevé aucune contestation, il n'aurait pas réuni aussi facilement la pacotille de deux ou trois cent mille francs qui lui fut confiée.

Que dire du bruit qui se fit autour des explorations de M. de Brazza, dans la Sangha, si ce n'est qu'elles eussent peut-être passé inaperçues si l'Allemagne n'avait pas prétendu qu'elles étaient faites en violation de ses droits? Personne ne songe plus à la Sangha, depuis que la délimitation du Cameroun l'a reconnue définitivement au Congo français.

Il serait facile de multiplier les exemples. Ceux que nous venons de donner paraîtront suffisamment topiques.

*
* *

Mue par de semblables ressorts, ou plutôt, sous deux formes différentes — recherche des aventures brillantes, ardeur à défendre nos droits contre les empiétements des voisins, — subissant une impulsion unique, celle de cette combativité naturelle qui est inhérente à notre tempérament national, la politique coloniale devait forcément perdre le caractère pratique et utilitaire qui est la seule justification des sacrifices qu'elle entraîne. Que l'opinion publique ait pu s'y tromper et prendre des chimères pour des réalités, c'est admissible. Ce qui l'est moins, c'est que le Gouvernement ait pu subir les mêmes influences et partager les mêmes illusions. Hâtons-nous de dire que cette erreur n'a pas été générale. Nous rendrons à plusieurs des hommes politiques qui se sont succédé, depuis quinze ans, à la direction de nos affaires coloniales, un hommage certainement mérité en disant qu'ils ont eu une conception juste des avantages que peut tirer notre pays d'une politique coloniale sagement conduite ; qu'ils ont désapprouvé les aventures et les conquêtes, et qu'ils ont fait de louables efforts pour les éviter ou les enrayer. Quand, au commencement de 1889, le cabinet Tirard décidait de séparer les colonies du

ministère de la Marine, ministère militaire, pour les rattacher au pacifique ministère du Commerce, il donnait comme raison de ce changement, en tête du rapport qui précède le décret de rattachement, que « l'ère des expéditions lointaines était définitivement close ». Des déclarations du même genre, il serait facile d'en trouver un chapelet en feuilletant les discours prononcés, les instructions rédigées par les différents sous-secrétaires d'État ou ministres des Colonies. Mais à quoi bon se complaire à l'ironie du contraste qui existe entre ce que le Gouvernement a dit ou écrit et ce qu'il a fait ou laissé faire ? Les ministres des Colonies ont une double excuse : le peu de durée de leur passage aux affaires, l'absence de traditions de l'administration qui leur est momentanément confiée. Les mots de « politique coloniale » sont venus plus d'une fois sous notre plume ; la vérité est qu'à prendre cette expression dans son sens exact et avec toute sa portée, nous n'avons pas eu ce qui peut s'appeler une politique coloniale. Les facteurs réels de notre activité coloniale ont été le hasard et, plus encore, les entraînements individuels d'agents irresponsables. Si l'on met à part l'établissement du protectorat français en Tunisie, œuvre voulue, limitée dans son objet et dans ses conséquences, tout à l'honneur de Jules Ferry qui l'a préparée et menée à bien ; si l'on excepte aussi l'effort fait, de 1889 à 1892, pour développer nos possessions de la Côte occidentale d'Afrique, la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Dahomey, qui n'étaient auparavant que des dépendances du Sénégal plus ou moins abandonnées, et qui sont aujourd'hui, grâce à l'initiative et à la persévérance de l'homme qui était alors à la tête du sous-secrétariat d'État des Colonies, les seules de nos colonies, avec la Cochinchine, dont le budget s'équilibre : il faudra bien reconnaître qu'en Asie, aussi bien qu'en Afrique, les desseins préconçus et l'action dirigeante du Gouvernement n'ont eu qu'une faible part dans le développement si rapide de notre empire colonial.

La légende veut (car les faits contemporains n'échappent pas à la légende) que Jules Ferry soit l'auteur responsable de la conquête du Tonkin. Ni les injures, naguère, ni, depuis, les éloges ne lui ont été ménagés pour le rôle qui lui a été

attribué dans des événements dont il a porté tout le fardeau. Ces événements, l'histoire dira qu'il les a subis bien plus qu'il ne les a dirigés. La Troisième République n'a pas plus voulu fonder une colonie nouvelle au Tonkin que l'Empire, en 1862, avant et même après l'occupation des trois provinces méridionales de la Basse-Cochinchine, n'avait eu de visées coloniales. On sait dans quelles circonstances s'est faite cette occupation que le gouvernement impérial ne rendit définitive qu'à contre-cœur. Or, de même que la Cochinchine n'est devenue colonie française que par hasard, c'est une série d'incidents ou d'accidents qui a entraîné la France à la conquête du Tonkin. Incident bien imprévu que l'histoire de ce commerçant français, croyant découvrir dans le fleuve Rouge une merveilleuse voie de pénétration dans le Yunnam, cherchant à l'utiliser pour approvisionner en armes et en munitions le gouverneur de cette province, tracassé par les autorités annamites, malgré son escorte de soldats chinois, et, en désespoir de cause, s'adressant au gouverneur de Saïgon pour obtenir aide et protection. Accident que l'étrange épopée de Francis Garnier, envoyé au Tonkin pour servir d'arbitre entre M. Dupuis et les autorités indigènes, de pacificateur devenant conquérant et, après avoir accompli des prodiges d'heureuse témérité, se faisant tuer, dans une embuscade, sur les digues d'Hanoï. Accident encore que la mission du commandant Rivière, muni à son départ de Saïgon des instructions les plus pacifiques, et, à peine débarqué, faisant à son tour, avec le même brio, la même insuffisance de moyens et la même fin tragique, identiquement ce qu'avait tenté Francis Garnier.

C'est à ce moment seulement, on a feint trop souvent de l'oublier, que le cabinet Ferry prit en mains les affaires du Tonkin, quelques semaines avant la mort de Rivière, mais au moment où la nécessité de le soutenir dans la situation critique où il était placé avait fait décider déjà l'envoi de renforts. La mort du commandant avait levé les dernières hésitations, et les crédits demandés par le gouvernement furent votés d'acclamation. Si, dans cette période et dans celle qui suivit, l'attitude et le langage des ministres furent empreints d'une résolution tout au moins apparente, la part de l'im-

prévu, dans les affaires engagées en Extrême-Orient, n'en fut pas diminuée.

Un des premiers actes du cabinet Ferry avait été de rompre les négociations engagées avec la Chine sur l'initiative de notre représentant à Pékin, M. Bourée, et par l'entremise de Li-Hong-Tchang, vice-roi du Petchili. La Chine n'avait rien à voir dans les affaires de l'Annam : c'était le premier motif de la décision prise. La seconde raison invoquée était que Li-Hong-Tchang ne paraissait plus suffisamment qualifié pour traiter au nom du gouvernement chinois. Quatorze mois plus tard, on s'applaudissait, comme d'un succès mettant fin à de graves difficultés, d'un traité par lequel la Chine se désintéressait du Tonkin. L'un des signataires de la convention, était le même Li-Hong-Tchang. Il est vrai que son partenaire n'était plus le représentant officiel de la France à Pékin, mais un capitaine de frégate mis en relations avec le vice-roi, par l'intermédiaire d'un commissaire des douanes chinoises, d'origine allemande.

Ne fut-ce pas une autre surprise, et combien pénible, que cette affaire de Bac-Lé, que l'on appelle aujourd'hui encore en France le guet-apens de Bac-Lé, bien qu'il soit à peu près prouvé qu'il n'y eut là qu'un sanglant malentendu ? La Chine crut à une agression de notre part, tandis que, croyant à une trahison, nous exigions des réparations excessives. La guerre reprenait donc de plus belle, pour finir par cette inexplicable panique de Langson, qui entraîna dans une folle déroute la chute du cabinet Ferry, au moment où il signait la paix avec la Chine, mais qui ne changea rien aux dispositions du gouvernement de Pékin, trop las de lutter pour manquer à la parole donnée. Et, comme tout devait être paradoxal dans cette histoire, la signature de la paix, qui aurait dû être le signal d'un désarmement prochain, fut suivie de l'envoi au Tonkin de renforts considérables qu'on avait réunis à la hâte, croyant à un désastre et à une invasion chinoise. Les mandarins de Hué, qu'il eût fallu rassurer et ramener doucement, en furent terrorisés et se jetèrent dans les résolutions désespérées. On sait quelles en ont été les conséquences, et ce qu'il a fallu de temps, de tâtonnements et de sacrifices de toute nature pour amener en Annam et au Tonkin le fonctionne-

ment normal d'un régime assis, par une très juste conception théorique, sur le maintien d'une administration indigène, mais qui n'est possible, dans la pratique, que quand le concours de cette administration est donné sincèrement et sans arrière-pensée.

Est-ce à dire que l'impression qui se dégage de ce rapide coup d'œil jeté en arrière soit que la France, occupant la Cochinchine, aurait pu ou aurait dû se désintéresser du Tonkin ? Ce serait méconnaître la loi, en quelque sorte fatale, qui préside et qui a présidé de tout temps à la formation des possessions coloniales. Cette loi est celle de l'absorption des pays de civilisation ou de forces inférieures par les nations plus avancées ou plus puissantes, dont ils ont admis ou subi l'établissement sur une portion quelconque de leur territoire. L'Angleterre en Birmanie et dans l'Inde, la Russie en Afghanistan, se chargent de prouver que cette loi coloniale n'est pas à l'usage exclusif de la France. La Chine, que l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie ont entrepris de coloniser, fournira peut-être à ses dépens, dans un avenir prochain, un nouveau champ de démonstration. Quand le Gouvernement impérial a ratifié, en 1862, le traité conclu entre l'amiral Rigault de Genouilly et Tu Duc, s'il y avait eu des prophètes à Hué et à Paris, ils auraient pu prédire que l'Annam tout entier passerait sous la souveraineté de la France. Il a fallu plus de vingt ans pour que cette évolution s'accomplît. Nos désastres de 1870 et la période de recueillement qui suivit amenèrent ce retard. Mais le désir qu'eurent les pouvoirs publics d'éviter une expédition à quatre mille lieues de nos côtes, et les mesures parfois brutales, telles que le retrait immédiat de nos troupes après la mort de Francis Garnier, que prescrivit le Gouvernement pour éviter des complications, ne prévinrent pas un dénouement qui était forcé. Les citadelles du Tonkin furent bien évacuées, mais il resta le traité de 1874, dans lequel la Cour de Hué, ravie d'en être quitte à si bon compte, promit tout ce qu'on voulut, avec le ferme propos de n'en rien faire. Par réciprocité, nous contractions des engagements qui, tôt au tard, devaient servir de prétexte à une intervention plus active, et, pour que rien ne manquât, nous

installions des résidents à Hanoï, à Hué et à Haïphong : trop faibles, avec leur insignifiante escorte, pour pouvoir exiger que l'Annam fût fidèle à ses promesses, ils étaient bien placés pour constater qu'il n'en était tenu aucun compte et pour grossir par leur témoignage de chaque jour le dossier des griefs qui justifierait plus tard un coup de force.

Il y aurait plus d'un curieux rapprochement à établir entre la situation créée à la France en Annam par le traité de 1874 et celle qui est née à Madagascar du traité de 1885. Dans les deux actes, même souci de liquider une affaire gênante, en se voilant la face par « un papier » ayant bon air et pouvant supporter la discussion. Peu importe ce que l'on abandonne, en fait, pourvu que dans la convention les droits séculaires de la France soient mentionnés, en bonne place. En Annam comme à Madagascar, le traité conclu institue un régime innomé : une sorte de protectorat, sans que soit prononcé ce mot de protectorat qui pourrait être compromettant. Quant aux agents qui restent pour représenter la France, après le départ de nos soldats, ils ont pour instructions essentielles de se tirer d'affaire comme ils pourront et surtout de ne pas créer de nouvelles affaires. Ce que vaut cette méthode, la double expérience faite en Indo-Chine et dans la mer des Indes est là pour le montrer. Le manque de prévoyance, l'absence d'esprit de suite, le souci de ne parer qu'au plus pressé et de remettre au lendemain les solutions difficiles, voilà, en politique coloniale, ce qui coûte le plus cher. Il est malaisé de préciser ce qu'il eût fallu d'effort, avec plus de clairvoyance et d'énergie, pour obtenir par d'autres moyens la somme d'avantages que donne ou que promet la pénible conquête du Tonkin et de Madagascar. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il n'était pas indispensable de sacrifier des centaines de millions et des milliers de soldats pour être maître de la situation à Hué ; ni plusieurs milliers d'hommes et plus de cent millions pour avoir raison de la résistance de Ranavolo et des « Honneurs » qui ont fait si piètre figure quand il s'est agi de se battre.

*
* *

La conquête du Tonkin, l'occupation de Madagascar, c'est déjà là de l'histoire coloniale rétrospective. Sur la côte occidentale et dans le centre du continent africain, des pages nouvelles s'ajoutent chaque jour à ces « annales » qu'à la fin de sa vie le général Faidherbe avait entrepris d'écrire pour rappeler ce qu'il avait fait au Sénégal et ce qu'avaient accompli les continuateurs de son œuvre.

Il est probable toutefois que le général éprouverait quelque surprise, sinon quelque crainte, — lui qui déclare avoir été « stupéfait » quand il apprit subitement, en 1879, que le ministre de la Marine, sans autre préparation, allait entreprendre la construction d'un chemin de fer entre Médine et le Niger, — s'il pouvait voir aujourd'hui l'extension qui a été donnée à son programme. Le Soudan français, simple prolongement à l'origine de la vieille colonie du Sénégal, s'étend maintenant jusqu'à Tombouctou et jusqu'à Saï, remplit la boucle du Niger, se relie par une série de postes à la Guinée française, à la Côte d'Ivoire et au Dahomey, et aspire, vers le nord, à opérer sa jonction avec l'Algérie et la Tunisie, vers l'est à toucher aux eaux de ce mystérieux lac Tchad qui est aussi, par sa rive opposée, le point d'attraction des explorateurs partant du Congo français.

Quelle est, dans ce mouvement d'expansion coloniale si rapide, si vaste, si fertile en incidents de toute sorte, la part qui incombe à l'action gouvernementale ? Le développement du Soudan et du Congo, qui procède de deux méthodes diamétralement opposées, pénétration militaire au Soudan, pénétration toute pacifique, jusqu'en ces dernières années, au Congo, a un point de départ commun. La France s'intéressa à ces deux entreprises coloniales à peu près à la même époque, en 1879, quand les découvertes des grands voyageurs provoquèrent, une première fois, avant la réaction anticoloniale qu'amena le Tonkin, un certain engouement africain. Doué au degré le plus rare des qualités physiques et morales qui permettent, en pays noir, de faire de grandes choses avec d'infimes ressources, traversant, sans autre bagage et sans autre

arme que le bâton du pèlerin, d'immenses étendues de brousse, s'imposant seul, à force de patience et d'énergique douceur, au respect superstitieux des indigènes, Brazza sut intéresser sa patrie d'adoption à l'entreprise qu'il poursuivait depuis quatre ans en vue de pénétrer, par l'Ogooué et l'Alima, dans les profondeurs inconnues de l'Afrique, et d'atteindre, par cette voie, le cours navigable du Congo dont Stanley, après en avoir révélé l'importance, cherchait à prendre possession définitive. Le public de France s'amusa des incidents de la lutte de vitesse engagée entre Stanley et Brazza ; on opposa la méthode pacifique de notre compatriote aux moyens violents de son rival ; on connut le roi Makoko, devenu notre fidèle allié en vertu d'un traité solennellement ratifié par les Chambres, et le sergent noir Malamine, gardien fidèle du pavillon national qu'avait planté Brazza sur la rive droite du grand fleuve. Le 28 janvier 1882, la Chambre des députés adoptait par 441 voix contre 3 un projet de loi portant ouverture d'un crédit de un million deux cent soixante-quinze mille francs destiné à subvenir aux dépenses de « la Mission de l'Ouest africain » qui relevait du Ministère de l'Instruction publique. Quelques années plus tard les territoires occupés par la mission entraient, avec une organisation administrative calquée sur celle des autres possessions coloniales de la France, dans le giron de l'administration coloniale. Les conventions de 1885 et de 1887 conclues avec l'État Indépendant du Congo, celle du 24 décembre 1885 conclue avec l'Allemagne assuraient à notre colonie nouvelle, vers l'est et vers le nord, de vastes étendues. Annuellement, la colonie du Congo français coûte au budget de l'État une somme dont le maximum n'a pas atteint trois millions. C'est peu par comparaison avec nos autres acquisitions coloniales. On peut ajouter que jusqu'à l'époque où l'occupation du Haut-Oubangui et d'autres desseins plus vastes déterminèrent l'envoi de missions militaires dans ces régions lointaines, le Congo avait eu le mérite de ne coûter la vie à aucun de nos soldats.

Si, à ce double point de vue, la colonie que M. de Brazza a donnée à la France présente avec le Soudan un heureux contraste, elle s'en rapproche par une fâcheuse analogie. Pas plus au Congo qu'au Soudan l'action administrative qu'exerce

la France n'a amené un développement sensible du commerce d'importation et d'exportation.

Ce ne sont pas cependant les promesses de prospérité commerciale qui ont manqué au berceau de ces deux entreprises. « Il importe au développement de notre influence dans ces régions éloignées que la France apparaisse aux populations de l'Afrique centrale, non comme une puissance conquérante, mais comme une nation commerçante », disait à la Chambre le rapporteur du projet de loi du premier crédit de l'Ouest Africain. Et il ajoutait : « Notre commerce trouvera le caoutchouc, la gomme, la cire, les graines oléagineuses, les pelleteries, l'ivoire, les métaux et les bois précieux ; notre industrie, des débouchés nouveaux pour ses produits, à mesure que les millions d'hommes qui naîtront sur les bords de cet incomparable fleuve naîtront à la civilisation. » Quand il s'était agi, le 21 décembre 1880, d'obtenir de la Chambre le vote des crédits nécessaires à la construction du chemin de fer de Kayes à Bafoulabé, premier tronçon de la ligne destinée à relier la partie navigable du Sénégal à la partie navigable du Niger, les perspectives qu'avait évoquées le rapporteur n'étaient ni moins riantes, ni entourées d'assurances moins pacifiques. « La prépondérance dans le Soudan, dans l'intérieur de l'Afrique, appartiendra à ceux qui les premiers seront maîtres de ce fleuve qui deviendra un puissant véhicule pour le transport des produits des pays qu'il traverse, un puissant auxiliaire de commerce et de civilisation. Si nous parvenions à toucher les premiers au Niger, par un chemin de fer parti de notre colonie du Sénégal, on peut dire que ce résultat pourrait avoir pour notre pays les conséquences les plus heureuses, au point de vue économique, industriel et commercial... » Et plus loin : « C'est par une politique essentiellement pacifique que nous devons et que nous voulons atteindre ce but... Nous n'avons en vue ni prise de possession, ni annexion de territoire devenant militaire... M. l'amiral, ministre de la Marine, a bien voulu nous assurer qu'il était en pleine conformité de vues avec votre Commission, que c'était en ce sens qu'il avait donné et qu'il renouvellerait ses ordres et ses instructions. » C'est sur la foi de ces promesses que la Chambre votait, le 28 décembre 1880, le crédit de

8 552 751 francs destiné à assurer la construction de la première section du chemin de fer du Haut Fleuve. Ce n'était là, d'ailleurs, que l'exécution partielle d'une conception singulièrement plus vaste qui avait eu, en 1879, l'honneur d'être examinée et favorablement accueillie par une commission d'ingénieurs éminents nommée par le ministre des Travaux publics. Il s'agissait de relier nos possessions d'Algérie au Soudan ; de relier également le Sénégal au Niger. De ce programme grandiose, le ministre de la Marine avait retenu la partie qu'il considérait comme relativement facile à réaliser: la construction d'une voie ferrée entre le Sénégal et le Niger. Pour être plus précis, le projet primitif comportait:

1° Une ligne de Dakar à Saint-Louis, d'une longueur de 260 kilomètres, à concéder moyennant une garantie d'intérêts. Cette ligne a été construite; elle a rendu et rend encore de grands services;

2° Un embranchement entre cette ligne et Médine (580 kilomètres) qui serait également à concéder. Cet embranchement est resté à l'état de projet;

3° La ligne de Médine au Niger (520 kilomètres) à construire par l'État. Nous avons vu que la Chambre, croyant faire acte de prudence, n'avait autorisé que la construction du premier tronçon, 136 kilomètres, de Kayes à Bafoulabé. Cet embryon de ligne, jeté dans un pays naturellement peu fertile et ravagé par la guerre, devait nous conduire loin. Non pas que la rapide exécution des travaux et les services rendus au commerce aient répondu à l'attente de ses promoteurs : on sait ce qu'il en advint. Après avoir obtenu des Chambres 1 300 000 francs en 1879 pour les études, et 8 552 751 francs en 1881, pour l'exécution totale des travaux qui devaient être achevés en un an, il fallut, en 1882, demander 7 458 785 francs, puis, en 1883, 4 677 000 francs. Il n'y avait encore que 40 kilomètres de terminés et quelques travaux d'art, quand la Chambre eut à statuer sur une cinquième demande de crédit de 3 300 000 francs : elle fut repoussée et le ministre de la Marine, pour obtenir que les dépenses engagées fussent payées et que les postes créés ne fussent pas évacués, dut prendre l'engagement d'arrêter net

les travaux de ce chemin de fer, dont la Chambre ne voulait plus entendre parler.

Les travaux furent arrêtés momentanément tout au moins, mais les postes fortifiés créés pour jalonner la ligne projetée furent maintenus. Ils avaient été poussés en avant avec une merveilleuse rapidité. Le 1er février 1883, malgré la résistance de Samory, la petite colonne expéditionnaire était à Bammako, point terminus à atteindre sur le Niger, où un fort était construit. Allait-on, avec le chemin de fer, abandonner cette œuvre qui, au point de vue politique et militaire, avait été si bien menée ? Livrer aux ennemis qui avaient essayé de nous barrer la route, avec les travaux de défense édifiés par nos soins, les populations qui nous avaient fait accueil, et les vouer ainsi aux plus sanglantes représailles ? Ni le Gouvernement, ni les Chambres ne prirent cette responsabilité. On continua donc à ravitailler cette ligne de postes qui n'avait plus sa raison d'être ; et cette opération difficile autant que stérile, dont la dépense se chiffra annuellement par plusieurs millions, fournit un prétexte et un aliment à cette irrésistible force d'expansion que porte en soi toute entreprise coloniale. Le Gouvernement, assurément, était sincère dans les recommandations de prudence qu'il adressait aux officiers chargés de la conduite des opérations et dans la préoccupation qu'il manifestait souvent de réduire la dépense des campagnes annuelles. Mais toujours revenait le dilemme : ou évacuer nos postes, ou faire les sacrifices nécessaires pour les conserver. Or il arriva que, pour conserver ce que nous avions, il fallut chaque année courir sus à quelque ennemi qui aurait pu nous menacer. Après Samory, ce fut l'agitateur Mahmadou-Lamine, puis Ahmadou qu'on alla débusquer de ses deux capitales, Segou et Nioro ; après Ahmadou, Samory, de nouveau, que l'on délogea de Kankan et de Bissandougou, qui crut nous échapper en transportant plus loin, dans la boucle du Niger, sa sanglante industrie de chasseur d'hommes, et qui vient d'être capturé, enfin, par un coup de main audacieux autant qu'inattendu, sur la frontière de Libéria. Tout concourut à favoriser ces entraînements que cherchèrent vainement à modérer plusieurs des hommes placés à la tête de l'administration coloniale. Le Soudan est loin de Paris. Le com-

mandant supérieur a une responsabilité qui comporte une certaine indépendance. Il reçoit bien du sous-secrétaire d'État ou du ministre des Colonies ses instructions politiques et administratives ; mais, au point de vue militaire, il ne relève que du ministre de la Marine. Que peut dire un civil, fût-il ministre, à un officier qui, rendant compte de ses actes, déclare que ce qu'il a fait était nécessaire pour la sécurité des troupes qui lui étaient confiées ? Même si cet officier a manifestement outrepassé ses instructions, quels reproches lui adresser quand il revient, après une brillante campagne, après mille dangers courus, malade encore et blême des souffrances endurées ? Aussi bien, sous-secrétaires d'État ou ministres, quelle que fût leur secrète pensée, n'ont-ils jamais parlé à la tribune des affaires du Soudan que pour rendre hommage à la vaillance de nos soldats. Une Chambre française applaudit toujours à de semblables manifestations. Le Parlement, d'ailleurs, a suivi l'opinion publique dans le revirement qui s'est produit en faveur du Soudan et que nous avons déjà signalé. Et, quand il s'est trouvé un ministre assez logique et assez résolu pour vouloir rompre avec les errements d'une politique exclusivement militaire, il a été manifeste que toutes les sympathies de la Chambre allaient à ceux qui dénonçaient comme intempestive cette tentative de mettre fin à des expéditions dont le bruit lointain et les brillants épisodes n'étaient plus pour lui déplaire. Les ministres, depuis, se le sont tenu pour dit. Les ministres ont assez de difficultés sur leur route pour ne pas en chercher là où le Parlement ne leur en crée pas. Aussi, dans la période la plus récente, le réseau de nos postes soudanais s'est-il élargi avec une prodigieuse rapidité. Des bords du Sénégal et du Niger, des colonnes sont descendues vers la mer et ont pris à revers les possessions anglaises et allemandes de la côte, en donnant la main aux missions lancées dans l'arrière-pays du Dahomey et de la Côte d'Ivoire. Notre diplomatie en a profité pour terminer à l'ouest du Niger l'élaboration des conventions qui ont fixé définitivement les limites de notre empire africain. Elle ne s'en est pas tenue là. Les procédés de pénétration en honneur au Soudan lui ont paru si heureux, si féconds en arguments irrésistibles, qu'elle a poussé le ministre des Colo-

nies à les transporter au Congo, où ils étaient jusque-là inconnus.

Quel a été, au point de vue de nos relations extérieures, le fruit de cette activité coloniale qui n'avait pour principe aucun dessein d'intérêt réellement colonial, il est à peine besoin de le rappeler. Un premier conflit aigu avec l'Angleterre a eu pour soupapes de sûreté l'abandon de Boussa, et des concessions commerciales qui sont en contradiction formelle avec les principes du régime économique que nous appliquons à nos autres colonies. Quant à l'affaire de Fachoda, elle est trop récente et trop douloureuse encore pour qu'il convienne d'y insister.

Ces incidents récents ont fait envisager sous un jour nouveau les conséquences que peuvent avoir certaines entreprises coloniales. Préparées dans le mystère, engagées avec la tacite complicité des Chambres qui, sans discussion, ont accepté de confiance quelques vagues déclarations des ministres, ces aventures lointaines apparaissent soudain grosses de complications imprévues. Ce n'est plus un jeu inoffensif où se dépense le trop plein d'énergie et d'activité d'une nation qui peut s'offrir le luxe d'un peu de gloire. On constate avec étonnement que ces hors-d'œuvre de notre politique extérieure sont pris au tragique de l'autre côté de la Manche. Il faut céder pour avoir la paix : car, réellement, on n'entend pas se battre pour garder les rapides de Boussa ou les marécages de Fachoda. Mais alors, forcément se pose la question que nous indiquions au début de cet article : quels sont les avantages que l'on peut faire figurer à l'actif d'entreprises qui coûtent cher, et où l'amour-propre national ne trouve même plus son compte puisqu'elles se terminent par de pénibles reculades?

*
* *

Laissons de côté le Tonkin et Madagascar. Non pas qu'il n'y ait rien à dire sur la manière dont ont été menées les affaires qui ont abouti à la conquête de ces deux colonies. Nous avons suffisamment montré qu'en Indo-Chine aussi bien que dans la mer des Indes, le défaut de méthode, le

manque de prévoyance et d'esprit de suite ont grevé de charges excessives l'œuvre que la France avait à y accomplir. Mais cela est du passé. La prise de possession est un fait accompli. Il n'y a plus de difficultés extérieures à prévoir. Il reste à organiser et à coloniser. Constatons que dans cet ordre d'idées, quelques résultats ont déjà été obtenus ; qu'après bien des tâtonnements, l'administration semble être entrée dans une voie meilleure ; qu'il s'est produit au Tonkin une amélioration sensible des recettes locales, une progression dans le mouvement des échanges avec la métropole, et qu'à Madagascar, quelque crédit est à faire aux entreprises d'initiative privée qui ne sont encore qu'à la période des études.

Mais, au Soudan, au Congo et dans le Centre Africain, nous n'en sommes pas au même point. L'héritage du passé est déjà lourd : l'avenir peut tenir en réserve bien d'autres surprises. S'il faut occuper effectivement tout l'espace que nous ont attribué les délimitations conclues avec les autres puissances, il reste bien des missions à organiser, bien des postes à créer et à ravitailler, bien des combats à livrer pour avoir raison des Samory et des Ahmadou qui surgiront du sein des populations musulmanes de l'Afrique à mesure que nous nous attacherons à exercer sur elles une influence effective. Dira-t-on que nous exagérons et que les coloniaux les plus ardents n'ont pas de semblables visées? Nous demandons qu'on examine attentivement le mouvement qui se dessine depuis quelque temps déjà, dans le sens d'une occupation effective des régions qui nous sont théoriquement dévolues sur les rives du Tchad. Le lac Tchad n'a pas cessé d'exercer une sorte de fascination sur les coloniaux de tous les pays. Il est assez difficile de discerner l'avantage qu'offrira au commerce européen la libre disposition de cette masse d'eau saumâtre et marécageuse. Ce qui est certain, c'est que l'Angleterre, l'Allemagne et la France ont tenu à en opérer le partage. Mais, tandis que l'Allemagne et l'Angleterre se contentent d'un droit de propriété purement nominal, la France semble pressée d'entrer en jouissance réelle de son domaine. M. Gentil, qui a exploré le Gribingui et qui a rapporté de sa belle mission une moisson de renseignements du plus haut intérêt, a laissé derrière lui un poste et un

petit bâtiment à vapeur destiné à naviguer sur le Tchad. Une note récente, insérée dans un journal qui passe pour recevoir des inspirations officieuses, faisait ressortir l'intérêt qu'il y avait à exercer notre influence dans une région où il n'y a pas de compétition européenne à redouter. Notons qu'il s'agit, dans la pensée du rédacteur de cette note, de défendre le sultan du Baghirmi contre les attaques du conquérant Rabah. D'autre part, une mission fortement organisée a quitté nos possessions méditerranéennes pour s'enfoncer, dans le désert, vers le Tchad, tandis qu'une troisième mission, partie de Saï, cherche à gagner Baroua. Ce sont là des symptômes inquiétants pour qui sait par quelle filière une exploration, même purement scientifique, prépare et rend souvent inévitable l'occupation définitive du pays exploré.

Il y a là un danger contre lequel on ne saurait trop se tenir en garde. Il faut avoir le courage de dire hautement et clairement que ces créations de postes que ne relie à la côte aucun moyen de communication facile, ces organisations rudimentaires, dont nous dotons hâtivement des pays où les Européens n'ont pas encore pénétré, et toute cette activité désordonnée et brouillonne que l'on prend en France comme la manifestation d'un sérieux mouvement colonial, loin de servir la cause coloniale, lui sont nuisibles, parce qu'elles absorbent des ressources qui pourraient être mieux employées autrement, et que la stérilité de ces coûteux efforts amènera tôt ou tard une réaction que, pour notre part, nous déplorerons.

Le commerce, nous l'avons déjà constaté, n'a tiré jusqu'à présent aucun profit de ces installations lointaines. La raison en est simple : il est peu de produits naturels qui puissent supporter d'être grevés des frais d'un aussi long transport. Quand on aura cité l'ivoire, la gomme et le caoutchouc, la liste des produits riches du Soudan et du Congo qui peuvent être exportés sera à peu près close. Il n'est pas sérieux de prétendre que telle partie du Soudan est fertile parce qu'on y cultive du mil et des arachides ou qu'on y récolte le beurre de karité; ni le mil, ni les arachides, ni le beurre de karité n'ont une valeur intrinsèque qui permette de faire parcourir à ces marchandises plusieurs milliers de kilomètres, par quelque moyen de communication que ce soit, pour les amener à

la côte. L'ivoire s'épuise, la gomme naturelle a perdu de sa valeur depuis que d'autres produits l'ont remplacée dans les usages industriels ; le caoutchouc, il n'est pas nécessaire d'aller le chercher si loin : il y en a des quantités considérables dans des régions beaucoup plus accessibles, et où une sage méthode d'exploitation en améliorera la qualité sans détruire, comme le font les indigènes livrés à eux-mêmes, les lianes qui le produisent. En réalité, donc, l'Afrique centrale, avec son sol merveilleusement fertile dans certaines de ses parties, ne fournira un aliment sérieux au commerce que quand on y récoltera des produits riches. On ne les récoltera qu'en les cultivant. C'est l'œuvre qui s'offre aux entreprises de colonisation, armées de capitaux suffisants et disposant des méthodes et des instruments perfectionnés que l'Europe peut fournir.

Mais pourquoi supposer que ces entreprises de colonisation, qu'on ne saurait trop encourager, iront s'établir sur les bords du moyen Niger ou du Haut-Oubangui ou plus loin encore dans la région du Tchad ou du Bahr-el-Gazal, quand, à bien moins grande distance de la côte, elles peuvent trouver des terres d'une valeur au moins égale pour tenter les intéressantes expériences auxquelles on les convie? Question de voies de communication, soit, mais on nous accordera qu'il est plus facile de faire cent kilomètres de voie ferrée que d'en construire cinq mille; qu'il est moins onéreux de transporter le matériel et le personnel que comporte une exploitation agricole en Casamance, sur la côte d'Ivoire, ou dans le Bas-Ogooué que dans les environs de Saï ou dans le Baghirmi; que de même les produits cultivés s'exporteront dans des conditions d'autant plus avantageuses qu'ils auront un moins long parcours à franchir pour arriver au port d'embarquement. Ces vérités sont tellement élémentaires que nous avons quelque scrupule à les énoncer. Il le faut bien cependant puisque, en France, elles semblent avoir été perdues de vue, et que ce soit devenu une nouveauté, presque une hardiesse, d'affirmer qu'en toute chose il est bon de commencer par le commencement et non par la fin. Tombouctou, le Haut-Oubangui, le Tchad, l'occupation effective de la boucle du Niger et des pays compris entre le Sénégal et le Niger, cela aurait dû être la fin. Nous en avons fait le commencement. Les chemins de fer de péné-

tration partant de la côte auraient dû conduire progressivement dans ces régions lointaines les colons et les agriculteurs lorsque la mise en valeur des territoires plus proches aurait démontré le succès certain et l'existence de sérieux éléments de trafic. Certes, il aurait fallu du temps pour que cette œuvre s'accomplît. Mais croit-on que la marche rapide qu'ont suivie nos affaires africaines a supprimé ce facteur indispensable? Du temps, il en faudra pour résoudre les problèmes qui s'imposent en Afrique, indépendamment des difficultés que créent le climat et la conformation particulière d'une côte inhospitalière : le problème de la main-d'œuvre, le problème de l'esclavage.

Nous touchons là un point particulièrement délicat et dont il est difficile de ne pas dire un mot. On ne manquera pas de nous objecter, précisément à l'occasion de la question de l'esclavage, que, dans nos vues courtes et nos conceptions terre à terre, nous négligeons la mission civilisatrice que remplit la France en Afrique. C'est là, en effet, avec les débouchés offerts au commerce et à l'industrie, un des thèmes favoris des dissertations coloniales. Nous ne savons pas exactement où commence et où finit la mission civilisatrice de la France. Si elle doit comporter la conquête, par le fer et par le feu, de tous les pays où la barbarie règne encore, cette croisade d'un nouveau genre peut mener loin. Ce que nous savons mieux et par les témoignages les moins suspects, c'est que l'occupation à main armée du Soudan n'a rien fait ou presque rien, malgré le bon vouloir de nos officiers, pour y réformer une institution sociale dont le principe est que la guerre constitue le seul travail noble, les autres travaux devant être exclusivement réservés aux captifs. La raison en est simple : une institution de ce genre ne se supprime pas par décision administrative; elle ne se transforme que quand, par un contact prolongé des Européens avec les indigènes dans les centres où tous les Européens ne sont pas des soldats, les indigènes comprennent que le travail n'est pas dégradant et qu'il est nécessaire pour subvenir aux besoins nouveaux que leur crée le désir d'imiter ce que font les blancs.

Cette évolution se fera très difficilement au Soudan, où la France n'est représentée que par des officiers et par quelques

fonctionnaires : le maintien de l'esclavage étant le seul moyen d'obtenir que les indigènes travaillent, il en résulte que notre action civilisatrice consiste à tolérer une institution qui est officiellement abolie et justement réprouvée.

A ce point de vue même, il y aurait donc eu tout bénéfice à limiter notre action coloniale aux entreprises d'intérêt purement utilitaire. Mais ne fallait-il pas envisager l'avenir ? Sans les merveilles accomplies par ses explorateurs et par ses soldats, la France aurait-elle eu la part qui lui revient dans le partage de l'Afrique ? Il est certain, et nous l'avons reconnu, que notre diplomatie a tiré parti, dans de récentes négociations, de l'activité déployée dans l'occupation de la boucle du Niger. Reste à savoir si par d'autres moyens elle n'aurait pas abouti à des résultats aussi satisfaisants. C'est sur la carte que se sont faits la plupart des grands partages africains entre l'Allemagne, l'Angleterre, le Portugal, l'Italie, l'État indépendant du Congo. Pourquoi par ce même procédé, qui a tout au moins le mérite d'être économique, la France n'aurait-elle pas obtenu une délimitation convenable du lot qui devait lui être assigné ? N'a-t-elle pas, d'ailleurs, recouru à cette méthode dans les conventions passées en 1885 et en 1887 avec l'État indépendant du Congo, en 1885 et en 1894 avec l'Allemagne, pour la frontière du Cameroun ; en 1890 avec l'Angleterre elle-même ? L'intervention des missions armées remontant de la côte vers le Niger ou descendant du Niger vers la mer n'a-t-elle pas eu surtout pour effet de rendre plus difficiles les solutions amiables que comportait le litige en cause ?

Il est temps de revenir à une conception plus saine de nos véritables intérêts coloniaux. Il ne dépend pas uniquement des résolutions que prendront le Gouvernement et le parlement de faire que les capitaux affluent aux colonies et que le public reporte sur les entreprises de colonisation un peu des encouragements qu'il prodigue aux prouesses des modernes *conquistadores*. Mais ce que peut le Gouvernement, ce que doivent exiger les Chambres, c'est que notre politique coloniale ait réellement une direction, qu'elle ne soit plus livrée au hasard. Éviter, en Afrique, toute tentative d'extension nouvelle de notre action ; limiter, dans la mesure où ce

sera possible, les dépenses improductives qui sont déjà engagées, tel est le programme qui s'impose. Ce serait une illusion de croire que pour le réaliser il suffira de rééditer les instructions vaguement pacifiques que n'ont jamais ménagées à leurs agents, en Afrique, les chefs de l'administration coloniale. Une vigilance constante et une grande fermeté dans les résolutions préviendront seules de nouveaux entraînements.

Quant à réduire, dans ce qu'elles ont d'improductif, les affaires déjà engagées, nous savons que c'est un conseil plus facile à donner qu'à suivre. Le propre de l'expansion coloniale est de ne pas comporter de mouvement en arrière. C'est une raison de plus pour n'avancer qu'à bon escient. Nous n'examinerons pas ici s'il est possible de simplifier l'appareil militaire de notre occupation du Soudan, d'assurer la police du pays par des moyens moins coûteux ; s'il convient ou s'il ne convient pas de dépenser encore trente ou quarante millions pour achever le chemin de fer du Haut-Sénégal, qui a repris sa place au budget de l'État et dont le tracé, jusqu'au Niger, a enfin été sérieusement étudié quinze ans après le début des travaux (encore une affaire où le commencement a été mis à la fin). Ce sont là des questions que nous aurions scrupule de trancher en quelques lignes. Nous indiquerons seulement que l'heureuse capture de Samory fournit une occasion d'en reprendre l'étude. Il faut ramener notre politique coloniale à des vues plus modestes et plus pratiques, la défendre contre les mégalomanes, qui ne trouvent d'attrait qu'à ce qui est très lointain et très périlleux, la préserver de cette boulimie d'une espèce spéciale qui pousse à l'absorption de nouveaux territoires quand ceux que possède déjà la France suffisent et suffiront pendant bien des siècles à l'activité de ses colons. C'est à cette condition seulement que l'œuvre coloniale de ces vingt dernières années, déjà grevée de lourdes charges, échappera à la faillite qui menace toute entreprise où, suivant la formule d'une déclaration ministérielle récente, « l'effort n'est pas proportionné au résultat à atteindre ».

★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LIVRES NOUVEAUX

LA TERRE QUI MEURT, par **René Bazin.**

Depuis quelques années, il est incontestable qu'on délaisse les champs pour la ville : la terre s'épuise et paie mal de leurs peines ceux qui s'usent à la cultiver. Et de plus en plus, en quittant la caserne où ils ont vécu pendant trois ans, les robustes gars dédaignent la ferme et préfèrent le bureau, quand ils le peuvent, ou du moins l'usine ou l'atelier. C'est là l'idée même qui a inspiré à M. René Bazin le sujet de son dernier roman : des trois fils sur lesquels comptait le métayer Lumineau pour prendre sa ferme après lui, l'aîné est infirme, le second trouve une place dans les chemins de fer, et le dernier, au bout de quelques mois, s'embarque pour chercher en Amérique une terre plus jeune et plus féconde ; des deux filles, l'une part pour la ville, la cadette épouse un ancien valet de son père, qu'elle aime en secret depuis longtemps, et eux du moins s'attachent à la glèbe que les autres ont délaissée. Le roman est dramatique et bien construit, avec de vigoureuses descriptions, et des scènes toujours intéressantes. On peut lui prédire un grand succès.

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE, par **Charles Wiener.**

Le Ministère des Affaires étrangères a été bien inspiré en autorisant la vente de ce rapport sur l'état économique, financier et commercial de la République Argentine. Le mémoire comprend deux divisions : la première partie est consacrée aux monographies des produits indigènes ; elle signale tout à la fois l'actif du domaine et le passif de la nation. La seconde partie du mémoire contient des notices sur chaque unité territoriale ; et la conclusion, c'est que la prospérité de la République Argentine s'est beaucoup accrue en ces dernières années : le commerce y a pris un essor prodigieux, et les Argentins sont devenus à leur tour un peuple d'exportateurs. Mais, du moins, avons-nous conservé auprès d'eux une haute situation morale. Nous ne sommes plus « le marchand chez qui l'on achète, nous sommes encore le conseiller que l'on écoute, l'ami que l'on accueille, l'artiste dont on s'inspire ».

L'ÉPÉE, par **Claude La Marche.**

Voilà une édition nouvelle, revue et augmentée, d'un livre qui intéressera tous les amateurs d'armes. Jamais l'épée n'a été plus en vogue chez nous que de nos jours, et peut-être même a-t-on dépassé la mesure, en s'attachant trop à l'application pratique de l'escrime et au jeu de terrain. M. Claude La Marche a tenu lui-même à réagir contre cette tendance dangereuse. Son travail s'adresse particulièrement aux amateurs déjà forts dans l'art des armes ; mais les personnes étrangères à l'escrime pourront le lire avec intérêt, et peut-être même avec profit.

POÈMES CHOISIS DE BACCHYLIDE, traduits en vers, par **Eugène d'Eichthal** et **Théodore Reinach.**

Publiée à la fin de l'année dernière par les soins du Musée Britannique, détenteur du papyrus original, cette œuvre charmante risquait de rester à peu près ignorée dans notre pays, où l'on ne sait plus guère le grec. MM. Eugène d'Eichthal et Théodore Reinach ont pensé avec raison que le meilleur moyen de faire connaître les vers de Bacchylide était de présenter aux amateurs dans un texte aussi correct que possible, un choix de ces poèmes accompagnés de notices explicatives et d'une traduction en vers : seule, en effet, une version poétique peut rendre le mouvement, le rythme et la couleur de cette poésie essentiellement imagée et musicale. La traduction, fidèle et d'une belle allure, intéressera les lettrés aussi bien que les hellénistes ; le volume, d'un luxe sévère, plaira aux bibliophiles ; enfin les artistes aimeront à y retrouver, en des reproductions irréprochables, quelques admirables monuments de l'art grec.

LA DÉBANDADE, par **Marcel Lami.**

La « Débandade », c'est la guerre d'hier, la douloureuse, la piteuse campagne de Grèce. Rien de plus vivant, de plus frémissant que ces notes, écrites d'une plume ardente, au hasard des étapes ou dans le pêle-mêle de la déroute. Point de récrimination, toutefois, pas trace d'amertume : une poignante tristesse seulement et une infinie pitié. *Souvenirs d'un Volontaire inutile*, dit le sous-titre. Inutile, non pas. Cette Grèce, pour laquelle on ne lui a point laissé le loisir de verser son sang, M. Marcel Lami lui donne, dans ces pages, un autre genre de satisfaction, la plus douce, peut-être, au cœur d'un peuple vaincu : car il ne parle d'elle que pour la plaindre, et ne touche à sa noble infortune que pour la pleurer.

LE FUTUR PAPE, par **G. Berthelet.**

Sous ce titre, M. G. Berthelet expose la situation que la politique de Léon XIII réserve à son successeur. En 1878, la puissance papale semblait lointaine ; à l'heure présente, elle s'impose, non seulement aux puissances catholiques, mais à tous les gouvernements du monde. Seule, l'Italie est l'ennemie du Saint-Siège : le pape demeure toujours le prisonnier du Vatican. Et, cependant, Léon XIII impose sa volonté au Quirinal. Cette anomalie ne peut durer. L'auteur envisage les solutions propres à la faire cesser. Puis, passant en revue la liste des cardinaux *papables*, il expose avec leurs idées les chances que chacun d'eux peut avoir de revêtir la tiare. M. G. Berthelet termine son livre, composé avec une grande netteté d'esprit, en initiant le lecteur aux cérémonies qui suivent la mort du souverain pontife et précèdent la nomination du futur pape.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Etranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2270-1-99. — (Encre Lorilleux).